

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904

N° 70 - III-IV
3^e et 4^e trimestres 1975



LYON
IMPRIMERIE BOSC FRÈRES
42, quai Gailleton
1975

SOMMAIRE

Vienne-sur-le-Rhône au Moyen Age
Livre I - Vienne sous les Burgondes (468-533)

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

REVUE TRIMESTRIELLE

publiée par la SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

pour "*répandre la connaissance de l'histoire de la Ville
et des antiquités viennoises*" (article premier des statuts).

Pour 1975

Le numéro	15,00
Abonnement annuel normal	50,00
Abonnement de soutien	100,00
Retraités et étudiants	30,00

Avis important : Les abonnements commencent avec le premier numéro de chaque année. Les numéros déjà sortis de presse dans l'année au moment du règlement d'un abonnement nouveau seront remis ou envoyés au nouvel abonné.

Correspondance : Secrétaire des Amis de Vienne, Bureau du Tourisme, Syndicat d'Initiative, Cours Brillier, 38200 Vienne.
C.C.P. Amis de Vienne - LYON 185-71.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904

N° 70 - III-IV
3^e et 4^e trimestres 1975



LYON
IMPRIMERIE BOSC FRÈRES
42, quai Gailleton
1975

VIENNE-SUR-LE RHONE
AU MOYEN-AGE
468 - 1450

par

MARCEL PAILLARET

INTRODUCTION

Les deux grandes périodes fastes de l'histoire de Vienne sont la période romaine — Haut et surtout Bas-Empire — et la période du Moyen Age.

La Vienne antique a toujours attiré l'attention des foules car sur le plan archéologique elle donne une impression de grandeur et de beauté avec ses monuments hauts et vastes, bien éclairés, bien proportionnés, ses décors, ses mosaïques et ses colonnes, avec ses voies bien tracées, le tout accompagné d'installations de service ingénieuses rappelant nos installations modernes : des routes, des distributions d'eau, de chaleur, des égouts...

Sur ce plan, la Vienne médiévale paraît bien obscure et étriquée, avec ses rues étroites et tortueuses, ses arrière-cours sans soleil.

« Et pourtant, comme l'a écrit notre grand historien viennois, Pierre Cavard, dans l'ordre de l'esprit, la seconde Vienne l'emporte incontestablement sur la première et sa renommée a été plus éclatante encore » (1, p. 1).

Dans une exaltation de Vienne, M. Chaume a écrit :

« Vienne pour les gens du XI^e siècle, c'est le berceau de la foi chrétienne dans nos pays ; plus vénérable que Lyon, puisqu'elle place en tête de sa liste épiscopale un disciple immédiat des apôtres (ce qui est critiqué par les historiens modernes), elle a encore sur cette dernière ville l'avantage de posséder dans sa cathédrale Saint-Maurice le chef du martyr d'Agaune ; et la situation actuelle de ses archevêques, possesseurs depuis 1023 du comté et de la cité, le rôle que jouera Gui de Bourgogne, le futur Calixte II, dans la lutte que les papes mènent contre les rois de Germanie, vont encore ajouter au lustre qui s'attache à son nom. »

« Vienne est aussi la vieille capitale burgonde, derrière les murs de laquelle Gondebaud a bravé la colère de Clovis, lorsqu'il a fait saisir et exécuter son propre frère Godegisèle, coupable de s'être allié avec le roi des Francs ; c'est la ville du duc Girard,

l'ennemi de Charles-le-Chauve, le héros de l'épopée bourguignonne ; c'est le refuge du roi Boson, lieu où il dort son dernier sommeil après avoir tenu tête aux Carolingiens coalisés » (2).

En plus de ces souvenirs qui ont contribué à son rayonnement, Vienne a su garder son individualité au milieu des nombreux remaniements territoriaux et sauf pendant l'obscur période mérovingienne, elle restera un centre politique actif sans se laisser absorber.

Bien après la fin des royautes de Boson et de son fils Louis l'aveugle — ce dernier fut aussi empereur — Vienne reste la noble cité royale, comme la nomme par exemple Odilon, le célèbre abbé de Cluny : « Vienna nobilis sedes regia ».

Sur l'épithaphe de l'archevêque Burchard, Vienne est représentée au XI^e siècle comme une reine en somptueux atours, avec le sceptre et le diadème. Plus tard, Frédéric Barberousse le grand empereur parlera encore de l'éminente dignité de son siège royal.



Les historiens fixent traditionnellement le début du Moyen Age à la mort de Théodose empereur en 395 et sa fin à la prise de Constantinople par les Turcs en 1453. Mais ces dates n'ont qu'une valeur indicative.

Pour notre ville, 395 ne correspond pas à un véritable tournant de son histoire, par contre 468 correspond à l'arrivée des Burgondes à Vienne au moment des grandes invasions (3, p. 189). Comme fin du Moyen Age, le 22 septembre 1450 a été choisi, date proche du 1453 traditionnel. Ce jour-là en effet, Jean de Poitiers, archevêque et comte de Vienne, approuvait à Valence le traité préparé la veille à Moras (commune du canton du Grand-Serre dans la Drôme) par ses procureurs avec les représentants du dauphin Louis II — futur roi de France Louis XI. L'archevêque reconnaît le Dauphin pour son suzerain, lui fait hommage — lige et lui prête serment de fidélité (4, p. 259). La ville de Vienne se trouvait alors réunie au royaume de France après avoir été pendant plus de quatre siècles sous l'autorité des comtes-archevêques avec la suzeraineté lointaine des empereurs romains-germaniques.

Depuis 1328 le reste du Dauphiné était déjà rattaché et pendant un siècle Vienne avait maintenu encore son individualité malgré les pressions nombreuses des rois de France.

*
**

Ainsi nous entreprenons d'écrire près de dix siècles d'histoire de notre ville. C'est une synthèse des œuvres et des études déjà écrites. Certaines périodes sont encore obscures par suite d'un manque parfois presque total de sources, certains événements ont eu des interprétations différentes et nous avons dû choisir.

Tout au long de cet ouvrage les sources sont indiquées, ce qui permettra aux lecteurs intéressés par tel ou tel sujet de s'y reporter. J'ai trouvé une grande partie de la documentation à la Bibliothèque Municipale de Vienne et je remercie les bibliothécaires et aides : Mlle Coffrant, Mme Félix, Mme Studer pour avoir répondu avec gentillesse à mes nombreuses demandes.

Il me faut insister particulièrement sur l'œuvre immense du regretté Chanoine Pierre Cavard, dont le nom a été donné à la Bibliothèque Municipale de Vienne, ses livres trop rares sont toujours précieux par la minutie consciencieuse et la précision de leurs renseignements. Pierre Cavard a laissé aussi un travail manuscrit considérable que M. Vital Chomel, Chef du Service des Archives de l'Isère, a eu l'amabilité de me permettre de consulter.

Quel regret que ce grand historien soit disparu trop tôt, il eut pu continuer son œuvre et peut-être aurait-il écrit, mieux que moi-même, cette Vienne médiévale qui lui était si chère.

*
**

M. André Pelletier, docteur ès lettres, professeur assistant à l'Université de Lyon, vient de faire publier :

« Vienne gallo-romaine au Bas-Empire - 275-468 après J.-C. » (Lyon, 1974) (3).

Son autre ouvrage : « Vienne antique de la conquête aux invasions alamaniques (II^e siècle avant J.-C. - III^e siècle après J.-C.) » est en cours d'impression (printemps 1975).

Ces deux livres sont respectivement une thèse de doctorat du 3^e cycle présentée devant l'Université de Lyon en 1968 et une thèse de doctorat d'Etat présentée devant l'Université de Paris en 1972.

« Vienne-sur-le-Rhône au Moyen Age » va donc prendre la suite chronologique de ces œuvres de haute qualité. J'ai

conscience de la tâche qui m'attend et je demande l'indulgence des lecteurs dont les remarques et les observations seront toujours les bienvenues.

*
**

Au cours et à la fin de cet ouvrage j'aurai l'occasion de citer et de remercier les personnes qui m'auront aidé de leurs conseils, de leurs renseignements. Dès maintenant j'adresse mes remerciements à notre chère Société des « Amis de Vienne » en la personne de son président, M. Marcel Gourdan, d'avoir bien voulu prendre en charge la publication de « Vienne-sur-le-Rhône au Moyen Age (468-1450) ».

MARS 1975.

LIVRE I

VIENNE SOUS LES BURGONDES

468 - 533

BIBLIOGRAPHIE DU LIVRE I

R.D. = Regeste dauphinois (tome I - CHEVALIER Ulysse - 1913).

M S = Manuscrits des Archives de l'Isère à Grenoble.

M = Dactylographies de manuscrits - Bibliothèque municipale de Vienne.

1. — CAVARD Pierre. Girart de Vienne, Vérité et poésie - 1962 (M 406).
2. — CHAUME M. Le sentiment national bourguignon, de Gondebaud à Charles le Téméraire - 1922, p. 48.
3. — PELLETIER André. Vienne gallo-romaine au Bas-Empire, 275-268 après Jésus-Christ - 1974, p. 169.
4. — FAURE Claude. Histoire de la réunion de Vienne à la France, 1328-1454 - 1907.
5. — PERRIN Odet. Les Burgondes, leur histoire des origines à la fin du premier royaume 534 - 1968.
6. — GAGOGNE Alphonse. Histoire des Bourguignons, de leur établissement dans le Lyonnais (dans *Revue du Lyonnais* - nouvelle série, T. XVIII et T. XIX, 1859).
7. — TERREBASSE (DE) Alfred. Inscriptions du Moyen Age - T. I et T. II, 1875.
8. — SCHNEYDER Pierre. Histoire des antiquités de la ville de Vienne - 1880.
9. — CHANTRE E. Dans *Rhodania* - Compte rendu du IV^e Congrès de Nîmes - 1922, p. 727.
10. — CHANTRE E. *Evocations* - mai-juin 1947, p. 130.
 CHAUFIN J. et CHARMILLON R. *Evocations* - nov.-déc. 1950, p. 670.
 COMTE A. *Evocations* - juillet 1947, p. 133.
 SAINT-OLIVE P. *Evocations* - mars-avril 1958, p. 1919.
11. — SALIN Edouard. Les Mérovingiens - T. I, 1949.
12. —
13. — CHARVET Claude. Fastes de la ville de Vienne - 1869.
14. — CHORIER Nicolas. Recherches sur les antiquités de la ville de Vienne... - nouvelle édition, 1828.
15. — CAVARD Pierre. Les Antiquités de Vienne - 1961-62-67 (M S 2 J 550).
16. — COTTAZ Joseph. Les Aqueducs romains de Vienne (Isère) (dans *Rhodania* - Compte rendu du Congrès d'Avignon - 1946, n° 1774, p. 66).

17. — RUF Johannès. Dégagement d'une partie du grand aqueduc de Vienne (dans *Rhodania* - Compte rendu du Congrès d'Avignon - 1946, p. 84).
18. — REINHARD Marcel. Histoire de France - 1954, T. I.
19. — COLLOMBET F.Z. Histoire de la Sainte Eglise de Vienne - 1847, T. I.
20. — Voir 14.
21. — CAILLEMERT E. Episode de l'histoire des Burgondes. Godomar dernier roi des Burgondes (dans *Bulletin Acad. delph.* - 3^e série, T. X, 1874, p. 392).
22. — SAUNIER Joseph (D^r). L'église des Chevaliers de Malte à Saint-Romain-en-Gal (dans *Evocations* - mars-juillet 1956).
23. —
24. — CAVARD Pierre. L'Abbaye de Saint-Pierre - 1968 (M 397).
25. — Voir 7.
26. — CHEVALIER Ulysse. Œuvres complètes de saint Avit, évêque de Vienne - 1890.
27. — SAUNIER Joseph (D^r). Article dans *Vienne en France* - 1947.
28. — GRENOUILLER Jean-François. Histoire des Côtes-d'Arey - La vie d'un village d'Henri IV à Napoléon I^{er}, 1605-1815 - 1972.
29. — Voir 26.
30. — CHARVET Claude. Histoire de la Sainte Eglise de Vienne - 1761.
31. — Voir 19.
32. — RIVOIRE DE LA BATIE G. (DE). Albion et le Concile d'Epaone (dans *Revue du Dauphiné et du Vivarais* - T. I, 1877, p. 25, 88, 131).
33. — ALLMER Auguste. Supplément aux inscriptions antiques et du Moyen Age de Vienne (dans *Revue du Dauphiné et du Vivarais* - T. I, 1877, p. 284).
34. — BELLET Charles (Mgr). Une question de géographie historique, Epaone - 1922.
35. — DUC J. Essais historiques sur la commune d'Albion, Epaone et le château de Mantaille - 1900.
36. — CHEVALIER Ulysse. Notice chronologico-historique sur les archevêques de Vienne (dans *Revue du Dauphiné et du Vivarais* - T. III, 1879, p. 214).
37. — CHEVALIER Ulysse. *Bulletin Soc. Archéol. Statist. Drôme* - T. XLV, 1911, p. 360.
38. — CAVARD Pierre. Anciennes inscriptions de Vienne - 1967 (M S 2 J 554).
39. — BAEFFERT Pierre. Monographie de l'Eglise Saint-Maurice de Vienne - 1901, p. 52.
40. — Voir 13.
41. — CHAPOTAT Gabriel. Le problème des enceintes successives de Vienne depuis la conquête romaine jusqu'au Bas-Empire (dans *Celticum VI* - Actes du troisième colloque international d'études gauloises, celtiques et protoceltiques - 27-30 juillet 1962, p. 318).
42. — DELORME Claude Thomas. Description du Musée de Vienne et recherches historiques sur le temple d'Auguste et de Livie - 1841.

43. — GUICHARD René. Essai sur l'histoire du peuple burgonde, de Bornholm vers la Bourgogne et les Bourguignons - 1965.
44. — SENNAUSER Hans-Rudolf. Dans *Archeologia* - janvier 1974, p. 29.
45. — ALLMER Auguste. Inscriptions antiques de Vienne - 4 tomes, 1975-1976.
46. — CAVARD Pierre. L'Abbaye de Saint-Ferréol - 1967 (M 401).
47. — LAMBERT Paul. Dans *Pages Viennoises* - janvier 1936, p. 10.
48. — CAVARD Pierre. Vienne la Sainte - 1939.
49. — CAVARD Pierre. La Cathédrale de Vienne en Dauphiné - 1955 (M 396).
50. — BRESSE Paul. Les origines du christianisme dans la province viennoise et la basilique de Saint-Pierre de Vienne (dans *Vienna* - 7^e fascicule, juin 1924, p. 135).
51. — CAVARD Pierre. Les lions de Saint-Pierre - 1975 (texte de 1961).
52. — PAILLARET Marcel. L'abbaye de Saint-Ferréol et J. Lelièvre l'un de ses derniers abbés, premier historien de Vienne (dans *Bulletin Amis de Vienne* - n° 70, II, 1975, p. 25).
53. — PAILLARET Marcel. La Tour de l'horloge de Vienne (dans *Bulletin Amis de Vienne* - n° 68, I, 1975, p. 43).
54. — CAVARD Pierre. La Collégiale de Saint-Sévère (dans *Bulletin paroissial de Saint-Maurice* - 1952).
55. — BRESSE Paul. L'église de Notre-Dame d'Outre-Gère (dans *Vienna* - 1^{re} série, 1923, p. 89).
56. — PAILLARET Marcel. Les déboires du citoyen-curé Mallet (dans *Bulletin Amis de Vienne* - 1973, III).

CHAPITRE I

L'ORIGINE ET LES MIGRATIONS DES BURGONDES

(5) (6) (11) (43)

1.1. — L'origine des Burgondes

Les traditions germaniques et l'archéologie confirment les origines scandinaves des Burgondes. Au VI^e ou VII^e siècle, l'auteur de la Passion du roi burgonde Sigismond les montrent venant d'une île de la mer océane appelée *Scanadavia* (Scandinavie). Leur point de départ serait la grande île danoise de *Bornholm* appelée jusqu'au XIII^e siècle *Burgundarholm*, c'est-à-dire l'île (holm) des Burgondes (burgondar qui signifierait haute terre, haut plateau).

Plinie l'Ancien est le premier auteur qui fasse mention des Burgondes dans son « Histoire Naturelle », il les place avec les Vandales. Procope (+ 565) au VI^e siècle ainsi qu'Agathias — Grec de la même époque — et Grégoire de Tours (+ 595) les considèrent de même origine que les Gots. Ces peuples constituent les Germains orientaux.

1.2. — Les migrations des Burgondes

Vers 150, ils débarquèrent sur la côte poméraniennne ou dans les bouches de l'Oder qu'ils remontèrent puis se répandirent dans les bassins de la Warthe et de la Netze où le savant grec Ptolémée Claude les trouva établis en 170.

Vers 276-282 ils migrèrent vers le sud en direction du Danube dont ils remontèrent le cours rive gauche vers l'ouest jusqu'à Augsbourg.

En 359, ils sont dans la vallée du Main d'après Julien l'Apostat, empereur romain (331-363), prince éclairé qui a écrit des lettres, des discours et des traités.

Vers 370, ils apparaissent sur le Rhin rive droite.

En 417 ils sont déjà en Gaule, donc sur la rive gauche du Rhin, d'après Orose Paul, historien et théologien né en 390. En tous cas des relations avaient dû s'établir avec les Romains dès la fin du iv^e siècle car, d'après Ammien Marcellin, les Burgondes se disaient Romains d'origine. Ceci est manifestement faux mais les relations avaient créé des affinités ce qui expliquerait d'une façon naturelle la douceur des lois burgondes à l'égard des Romains (Gallo-romains).

Les Burgondes s'installèrent donc sur la rive gauche du Rhin mais en légitime concession de l'empereur d'Occident Honorius (395-423) et non comme usurpation. Il est vrai qu'à ce moment la position du nouvel empereur était au plus bas en Italie tout d'abord où les troupes de l'empereur d'Orient se battirent contre celles du roi wisigot, Alaric, les chefs et les troupes étaient à peu près entièrement barbares et souvent indisciplinés.

Mais surtout sur la frontière du Rhin commençait bientôt en 406-407 la grande Invasion des Vandales, des Alains, des Suèves, eux-mêmes pressés, bousculés, par des peuplades asiatiques. L'invasion fut brutale et rapide après le franchissement du Rhin près de Mayence, la formidable cavalerie alaine bouscula les mercenaires francs, ces peuples traversèrent la Gaule en pillant, détruisant et tuant. Ils ne restèrent pas pour faire souche, trois ans après ils étaient passés en Espagne avant d'aller en Afrique du Nord en épargnant la Vallée du Rhône car seules des légendes hypothétiques en parlent. Peut-être quelques groupes d'Alains sont à signaler dans le Valentinois.

Mais les désordres provoqués ouvrirent la voie à d'autres « barbares » : les Wisigots, les Burgondes et les Francs en profitèrent, c'est ainsi qu'Orose écrit : « Les Burgondes sont venus sur le sol de la Gaule et s'y sont établis par la force, après s'être fait grandement redouter » ; il signale en même temps qu'une partie d'entre eux sont encore au-delà du Rhin.

Parvenus sur le fleuve à la suite des premiers envahisseurs, les Burgondes, profitant de la confusion générale sur les frontières, ont dû occuper quelques territoires de la rive gauche dont ils se firent attribuer la pleine possession après le rétablissement de l'ordre.

Les Burgondes constituèrent ainsi pour l'Empire décadent la garde au Rhin entre Spire et Andernach (à l'arrivée de la grande voie romaine venant de Arles, Vienne, Lyon, Langres, Metz, Trèves, au Rhin vers le confluent de la Moselle (11, T. I, p. 123).

Ce fut sûrement Claudius Postumus Dardanus, alors préfet du Prétoire d'Arles (déplacé de Trèves peu avant la grande Invasion), habile homme d'Etat tout dévoué à Honorius et connu des historiens viennois, qui négocia cette occupation des Burgondes qui durent prêter le serment de fidélité des fédérés et accepter le baptême.

Après ce qu'il avait écrit de désagréable (ci-dessus), Orose juge alors les occupants fort convenablement : « Ils sont devenus chrétiens selon la foi catholique, ils écoutent nos clercs avec obéissance et traitent leurs sujets gaulois non pas comme des sujets mais comme des frères en Christ. » En réalité ils furent christianisés sous Gratien (375-383) et sous Théodose (379) mais passèrent plus tard à l'arianisme comme la plupart des envahisseurs germaniques.

Sur le Rhin le calme est revenu après le passage des barbares, les fédérés burgondes veillaient sur le fleuve et d'après Orose : « ... une des peuplades... fut installée dans les châteaux de la frontière appelés vulgairement *burgos*. Là elle se mêla aux populations romaines. Il en résulta une nation nouvelle et vigoureuse que, du nom de *burgos*, on appela burgonde » (5, p. 92).

Cette origine du nom de burgonde est sans doute discutable mais il est exact que les Burgondes occupèrent les *castra* romains (burg en germanique).

Le premier roi des Burgondes reconnu par les Romains apparaît en 411, c'est Gundahar (ou Gunthar ou Günther des légendes des *Nibelungen*). Avant lui, la loi burgonde signale Gebicca (ou Gibbich), père de Günther et de Brunhilde, qui régna sur le royaume de Worms l'actuel territoire des Burgondes : en gros les cités de Mayence, de Worms, de Spire et un petit canton situé sur les bouches de la Moselle.

En 435-436 Aetius, alors patrice romain en Gaule, d'origine barbare, fut en guerre contre les Burgondes. Sidoine Apollinaire — illustre écrivain gallo-romain dont nous reparlerons — dans un panégyrique de 456 de son beau-père Avitus devenu empereur, dit qu'il prit part à la guerre que fit Aetius aux Burgondes en 435 en Belgique. Il s'agit de la Belgique première : le long du duché de Mayence, avec Trèves, Metz, Toul et Verdun. On sait qu'Aetius utilisa des Huns et d'autres guerriers germaniques à la solde de Rome et cette guerre dut être très meurtrière puisque la *Chronica Gallia* de 452 signale qu'en 443, Aetius concéda la *Sapaudia* (Savoie) à « ce qui restait des Burgondes pour qu'ils la partagent avec les indigènes ».

On ne sait pas grand chose de précis sur les événements et les combats qui eurent lieu contre les Alamans, les Francs et contre les Huns, à la solde d'Actius ; les Burgondes cherchèrent sans doute à agrandir leurs territoires vers le sud en Belgique première, alors Aetius intervint.

Ces combats désastreux où mourut le roi Günther, la cour des rois burgondes ont été l'objet de l'extraordinaire floraison de poèmes et de chants qui sont la substance même de l'épopée germanique. Les premières transcriptions littéraires sont du XII^e siècle mais il est intéressant de noter pour notre région que ces poèmes et ces chants ont été élaborés dans les cours burgondes de Genève, Lyon et Vienne, lorsque la Burgondie devint rhodanienne.

A la fin du V^e siècle, Sidoine Apollinaire parle en effet des chantres contant les légendes burgondes à la cour lyonnaise de Gondioc et de Hilpéric.

D'après le *Nibelungenlied* : (5, p. 252) (traduction)

« Ces seigneurs généreux (les trois rois) étaient de haut lignage, forts et de fier courage étaient ces preux.

Leur pays avait nom Burgondie.

Ils firent merveilleux exploits plus tard au pays d'Attila.

« A Worms, au bord du Rhin
ils résidaient avec leurs gens
Frère et nombreuse chevalerie
les servit avec honneur et gloire
jusqu'au jour de leur mort.

« Ces trois rois de haute vaillance
tenaient en vasselage les guerriers les meilleurs
dont fut oncques parlé,
forts et de fier courage, sans peur dans les batailles.

« De la riche maison royale
de leur grande puissance et de leur haut renom
de la chevalerie qui fut toute leur vie
qui voudrait en conter n'en trouverait jamais la fin. »

La légende nous a transmis une version déformée du désastre des Nibelungen, le peuple burgonde n'était alors pas très important : peut-être 50 000 dont 20 000 guerriers après les combats. Les Alemanes et les Wisigots étaient guère plus nombreux, 100 000 au maximum.

Les légendes germaniques ont pour objet le massacre de Günther de ses frères et de l'armée burgonde par les Huns d'Attila, à titre indépendant, alors qu'il s'agit d'une révolte des fédérés burgondes matée par un corps d'auxiliaires rhénans composé de Huns mais avec des Germains — des Francs, des Sarmathes, des Galons (Alains) — énumérés par Sidoine Apollinaire, sous les ordres de généraux romains. Certains germanistes ne peuvent pas admettre cette dernière thèse, ce qui est compréhensible.

Il y a une certaine analogie entre le Nibelungenlied germanique et la chanson de Roland, française, éditée vers la même époque (début du treizième siècle), dans cette dernière la légende parle de batailles contre l'ennemi redouté le Sarrazin alors que l'on sait que la dernière bataille eut lieu contre des montagnards basques.

1.3. — Installation des Burgondes en Sapaudia et en Grande Séquanaise

Donc après les désastres de 435 et 436 et la fin du royaume burgonde de Worms, le patrice romain Aetius (barbare originaire de la Dobroudja) permit en 443 aux Burgondes de se rassembler dans la *Sapaudia* (Savoie). Cette décision sauva l'individualité de ce peuple qui sans cela aurait été absorbé par les Francs qui occupaient une position prioritaire dans les régions belges et rhénanes, mais aussi Aetius trouvait un intérêt pour Rome : la *Sapaudia* comprenait la plupart des défilés alpestres et on craignait les Wisigots. Après avoir assuré la garde sur le Rhin, les Burgondes allaient assurer la garde des Alpes.

La *Sapaudia* s'étendait au nord et à l'ouest des Alpes jusqu'aux cités suivantes : Octoduro (Martigny en Suisse), Genava (Genève), Cularo (Grenoble), Dea (Die), Ebrodunum (Embrun). La limite occidentale dans notre région ne devait guère dépasser Crémieu, Bourgoin et n'atteignait pas le Rhône dans son cours nord-sud.

En même temps que Aetius leur permit avec l'accord de Rome, sous l'empereur Valentinien III, de s'installer dans la *Sapaudia* (le royaume de Savoie) il leur accorda le droit de par-

tager les terres avec les propriétaires gallo-romains : ils eurent les deux tiers des terres de chaque domaine (de la réserve seigneurale seulement, pas des colonies c'est-à-dire pas des terres des petits fermiers ou colons attachés au domaine) et un tiers des esclaves.

Il semble que cette occupation et ce partage se passèrent sans grandes difficultés car on ne retrouve pas dans les textes des plaintes, même modérées, il n'eut pas été possible qu'il en soit autrement, contre des abus ou des exactions. Cela peut s'expliquer par l'affaiblissement du peuple burgonde après les désastres du royaume de Worms, nous avons vu déjà qu'il eut toujours un comportement modéré par rapport aux autres « barbares » — particulièrement les Wisigots.

Mais les Huns qui fournissaient des mercenaires aux armées de l'Empire s'étaient organisés pour leur compte et vers 448 le grand Khan, Attila, commença à prendre une attitude menaçante envers Aëtius après une période de bonnes relations.

Les Huns étaient des nomades turco-mongols venus de leurs lointaines steppes d'Asie, ils avaient bousculé les peuples barbares germaniques et étaient depuis des années en Europe centrale, en Pannonie, certains de ces peuples soumis à une pression constante avaient alors pris les routes de l'Occident et ce fut la Grande Invasion de 406-407 comme nous l'avons vu.

Attila envahit la Gaule en 451, mais, grâce à des accords d'Aëtius avec les Wisigots, les Francs et les Burgondes, la résistance s'organisa et finalement Attila fut vaincu aux Champs Catalauniques vers Chalon-sur-Marne ou plutôt près de Troyes.

Les Wisigots étaient la force la plus puissante des fédérés mais Aëtius mit au centre de la ligne de bataille les Burgondes sur lesquels il pouvait le mieux compter car ils avaient une vengeance à assouvir contre les Huns qui les avaient décimés quinze ans auparavant.

La victoire fut acquise de justesse et Attila put se replier avec le reste de ses guerriers — et de leurs familles qu'ils emmenaient avec eux. Il put ensuite envahir l'Italie et l'empereur Valentinien ne put s'en sortir que moyennant un tribut annuel important et la promesse d'accorder la princesse Honoria à Attila dès son retour dans ses territoires de Pannonie (région de la Hongrie). Attila devait mourir en Italie avant ce retour, ce qui la sauva.

Ce fut la dernière des grandes invasions du ^ve siècle.

Aëtius paya de sa vie d'avoir laissé s'enfuir Attila de la Gaule, il fut en effet assassiné avec la complicité de l'empereur Valentinien III.

A la suite de la mort de Valentinien III, grâce à la noblesse provinciale et l'appui de la royauté wisigote, le trône fut rétabli en Gaule ; ce fut le général en chef gaulois (gallo-romain), Avitus, qui fut désigné, il était un représentant authentique de l'aristocratie. Il fut acclamé à Arles et revêtu de la pourpre le 9 juillet 455 à l'assemblée annuelle des « sept provinces » de la Gaule — dont Vienne avait été capitale au Bas-Empire — sous les acclamations des guerriers wisigots et burgondes. Avitus était l'oncle et le beau-père de Sidoine Apollinaire.

Profitant de cette entente, Théodoric II roi des Wisigots entraîna en 456 les Burgondes en Espagne qu'il désirait conquérir. Les renforts burgondes, conduits par le roi Gondioc et son frère Hilpéric, retournèrent en Gaule à la nouvelle que l'empereur Avitus avait été déposé puis assassiné. Son corps fut transporté, suivant son désir, à Brioude où il fut enseveli en 457 dans la basilique près du tombeau de saint Julien, martyr viennois (52).

Déçu de son intervention en Espagne sans intérêt pour lui, Gondioc occupa Lyon fin 456, avec l'assentiment de l'aristocratie locale. Mais le nouvel empereur, Majorien, fit évacuer Lyon moyennant une importante concession territoriale : la *Grande Séquanaise* qui comprenait la Franche-Comté et une partie de la Suisse. En réalité ce vaste territoire était pauvre avec trois cités de minime importance alors : Besançon, Avrenche presque entièrement détruite et Bâle déjà compromise par l'avance des Alemanes. Là encore, Rome comptait sur les Burgondes pour résister aux Alemanes très remuants.

Par contre ces nouveaux territoires étaient « concédés », c'est-à-dire que les Burgondes pouvaient, comme en Sapaudia, partager les terres avec les propriétaires autochtones.

Majorien punit Lyon de s'être donnée sans résistance, il y eut des destructions et des incendies mais pas à proprement parler de combats. Sidoine Apollinaire, lui-même citoyen de Lyon, y a prononcé le panégyrique du nouvel empereur avec beaucoup d'habileté et une obséquiosité coutumière en ces temps, en implorant le pardon (5, p. 337).

« Nous vous en prions, relevez nos ruines et, en passant, jetez les yeux, ô victorieux ! sur Lyon qui est vôtre. Elle implore de vous le repos, brisée par des épreuves sans mesure. Donnez-lui la paix ; rendez-lui le courage... Bétail, récoltes, colons, citoyens, notre cité a tout perdu, elle ne connaissait pas sa fortune ; maintenant qu'elle est captive, elle sait, hélas ! tout ce qu'elle fut. »

« Nous avons succombé sous les dévastations, sous l'incendie... Puisque nous fûmes pour toi l'occasion d'un triomphe, notre ruine même nous plaît. »

L'impôt fut considérablement augmenté (triple tribut) et ceci jusqu'à la reprise de Lyon. Sidoine Apollinaire adressa encore une supplique à Majorien exprimant le vœu de voir relever bientôt les ruines et que des dégrèvements d'impôts soient instaurés.

1.4. — Installation des Burgondes en Royaume Magistral

Majorien devait mourir décapité en 461 en Italie par Ricimer, patrice d'origine suève, qui avait pratiquement le pouvoir. Comme Ricimer est l'ami et le beau-père du roi burgonde Gondioc, celui-ci fut nommé en 463 *Magister militum Galliarum*, en réalité il exerça le pouvoir (*l'imperium*, c'est-à-dire l'autorité civile et militaire) seulement sur les régions qui n'étaient pas aux mains des Wisigots (sur la Loire) où de Paul, le précédent *Magister militum* qui prétendait défendre la « romanité » avec l'aide des Francs (entre la Somme et la Loire).

Après la mort de Majorien, les Burgondes étendirent progressivement leur domination au sud jusqu'à Vaison puis Arles et même Marseille (Grégoire de Tours), au nord jusqu'à Langres. Les rois burgondes profitèrent de cette situation pour devenir les seuls maîtres légitimes de ces régions après la disparition de l'Empire d'Occident en 476, tout en affirmant leur vassalité à l'empereur d'Orient, mais affirmation formelle seulement.

Jusqu'à l'avènement du roi Gondebaut, les territoires burgondes se divisaient en deux parties (5, p. 347) :

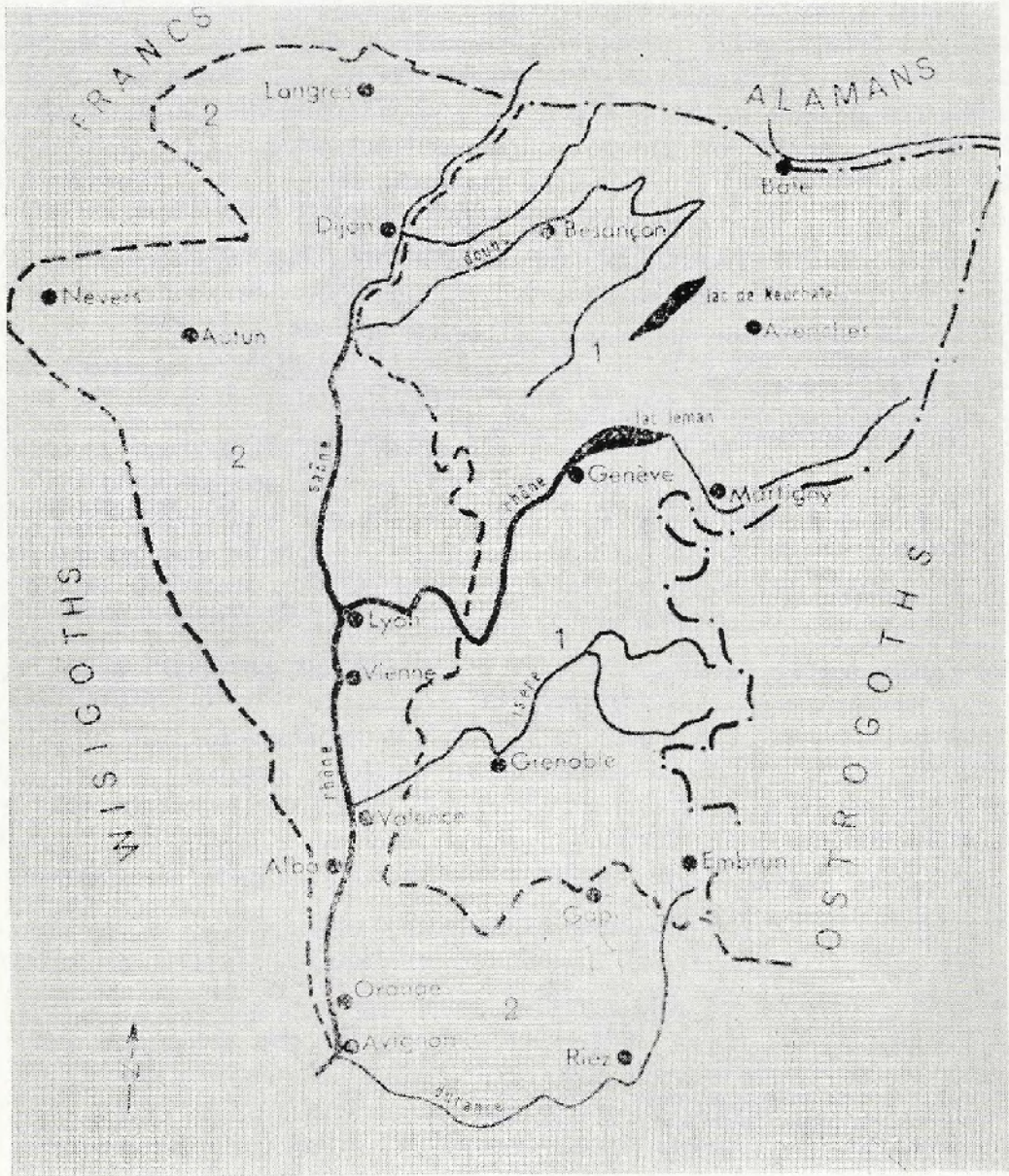
- *le royaume concédé* avec la *Sapaudia* et la *Grande Séquanaise* où les Burgondes eurent le droit de partage des terres : ce sont à peu près uniquement dans ces régions que l'on retrouve les traces des établissements burgondes, c'est-à-dire dans la *Sapaudia* : Savoie, d'Yverdon en Suisse occidentale jusqu'à l'Isère du nord en passant par Genève et la Franche-Comté. La capitale était Genève, capitale secondaire ;
- *le royaume magistral* dont nous donnerons l'étendue et la carte au chapitre 4 (4.4.7.) où le roi n'était qu'un gouverneur de l'Empire, les Burgondes peuvent circuler et stationner mais n'ont pas droit aux terres ni à s'y fixer. La capitale fut Lyon, capitale secondaire.

A partir de Gondebaud, il n'y eut qu'une capitale : Lyon avec des résidences privilégiées dont vraisemblablement Vienne et évidemment Genève.

Il ne faut pas attribuer au mot capitale la même valeur que dans les temps plus modernes, les rois se déplaçaient facilement avec les hauts dignitaires et la suite. On ne sait absolument rien de la résidence des rois burgondes à Vienne bien que certains historiens l'aient désignée « capitale burgonde » (2) ou « Capitale de Gondebaud » (4, p. 21) ou l'une des trois capitales burgondes (5, p. 527). Nous en reparlerons plus loin (4.4.2.).

Dès que le roi Gondioc fut nommé *Magister militum* (maître de milice) en 463 les Burgondes occupèrent ces vastes espaces mais cela demanda du temps et dura jusque vers 480 environ. Commencée en 463 avec le roi Gondioc, continuée à sa mort vers 470 par son frère le roi Hilpéric, l'occupation se termina avec le roi Gondebaud, fils de Gondioc et successeur de son oncle vers 474.

C'est pendant cette période que se situe l'occupation de Vienne.



1. — La Bourgondie avant l'an 500

- 1. — Royaume "concedé"
- 2. — Royaume "magistral"

(d'après Bernard Bligny, dans *Histoire du Dauphiné*, Toulouse, 1973, p. 87)

CHAPITRE II

OCCUPATION DE VIENNE PAR LES BURGONDES

Aucun texte historique n'indique l'occupation de Vienne, mais une curieuse histoire rapportée dans une lettre de Sidoine Apollinaire (vers 472) à saint Mamert, le grand évêque de Vienne (463 — + 475-476), dans une homélie (vers 474) de saint Avit (490 — + avant février 518), puis dans l'histoire des Francs de Grégoire de Tours (539, évêque de Tours vers 575 — + 595) pourrait bien être en rapport avec elle.

M. le Professeur André Pelletier a reproduit des extraits comparés des deux premiers récits (3, p. 185), voici un extrait du texte de Grégoire de Tours (5, p. 289) inspiré du texte de saint Avit.

« A cette époque, il y avait une violente diatribe contre les ariens et les hérétiques de toutes sortes, qui menaçaient la cité de Vienne. De nombreux signes et prodiges se produisirent alors, si bien que les citoyens se persuadèrent que leur cité allait être le théâtre des pires calamités. L'évêque (saint Mamert) se mit en prière, entouré de son bon peuple qui attendait dévotement la miséricorde divine. Des bêtes fauves, des ours, des loups et des cerfs passaient, par troupes, les portes de la ville et se réunissaient sur les places publiques sans craintes ni timidité. Des feux apparaissaient sur les collines avoisinantes et, tout à coup, le Palais impérial, situé dans l'enceinte des murs — qui dominait la ville de sa masse — fut éclairé comme en plein jour. Tout le monde sortit de la cathédrale croyant qu'elle brûlait. Au matin pourtant tout s'apaisa, grâce aux prières de l'évêque. Le Palais demeura intact et les prodiges, annonciateurs de catastrophes, cessèrent tout à coup. »

Saint Mamert, en action de grâces, car le peuple était réuni à l'occasion de la veille (vigile) de Pâques, composa une homélie et institua les cérémonies des Rogations qui furent très vite célébrées dans toutes les églises de la chrétienté et qui ont subsistées jusqu'aux temps modernes.

Cette histoire serait la transposition hagiographique du récit de l'arrivée à Vienne des Burgondes, vêtus de peaux de bêtes et à l'installation de leur garnison dans l'ancien Palais impérial (5, p. 390). Celui-ci aurait été construit après 275 (3, p. 61) « à l'emplacement des Capucins (places actuelles des Capucins et du Collège) » (8, p. 107). A cette époque il était un « édifice public », siège possible du Sénat ou de la Curie de Vienne d'après saint Avit (7, T. I, p. 45) qui écrivait sur les lieux et à peu près à l'époque des événements.

Ces différents textes présentent des analogies, ce qui montre que ces événements eurent un grand retentissement sur les contemporains, ils durent paraître comme une punition divine et l'institution des Rogations est une preuve de l'importance de la ville de Vienne à cette époque et du mérite de son premier grand prélat, saint Mamert.

Les textes parlent des bêtes sauvages « sans crainte ni timidité », on craignait de voir surgir des barbares féroces et sanguinaires, mais ils se révélèrent finalement des protecteurs paisibles et bienveillants et saint Mamert put remercier le ciel d'avoir épargné sa cité.

La date de ces événements d'une veille de Pâques a été discutée par André Pelletier (3, p. 189) qui conclut : « Ainsi 468 marquerait, à Vienne, la fin du Bas Empire et le commencement du Moyen Age », nous avons admis cette date voisine de 469 signalée par Claude Charvet comme date de l'incendie du Palais (40) et admise comme date possible de l'institution des Rogations, 468-475, par Ulysse Chevalier (R.D. n° 133).

CHAPITRE III

LES BURGONDES

3.1. — Les mœurs

Voici ce qu'écrivait des Burgondes Sidoine Apollinaire à un ami Catullinus à l'occasion de son mariage (6, T. I, 1835, p. 456) :

« Vous voulez que je compose des vers pour vos noces ? Hélas ! je ne saurais. Comment pourrais-je faire des vers de six pieds au milieu de géants qui en ont sept et qui sont devenus nos maîtres ? Pensez-vous que je puisse rien faire d'élégant parmi des soldats qui ont une longue chevelure imprégnée de beurre aigre et qui parlent le germanique que je ne comprends pas ? Peut-on chanter quand on a le visage et l'âme tristes ? Que vos yeux sont heureux de ne pas voir de gens semblables, et vos oreilles de ne pas les entendre ! Heureux surtout votre nez de n'être pas forcé de sentir ces hommes puants, qui mangent par jour dix bottes d'aulx et d'oignons ! Quelle muse se ferait comprendre au travers du bruit que font ces ivrognes toujours criant pour égayer leurs débauches ? De tels dominateurs, comme vous le pensez, mettent de terribles obstacles au désir qu'on aurait d'être joyeux. Mais je m'arrête de peur qu'on ne prenne encore ceci pour une satire et qu'on ne me dénonce aux Burgondes. »

Grand seigneur de haute naissance, tout imprégné de la culture latine, Sidoine Apollinaire ne pouvait guère apprécier ces êtres simples, primitifs même, enthousiastes et fêtant joyeusement le repos du guerrier, mais au moins il ne leur reproche pas de cruautés ni de pillages.

Une autre lettre (474 environ) de Sidoine Apollinaire qui séjournait à la cour des Burgondes à son ami Domnitius, nous montre que les Burgondes et les Germains, en général modestes dans leurs vêtements, savaient dans certaines circonstances atteindre à une réelle splendeur (5, p. 389) :

« J'imagine le plaisir qui eut été le tien, toi qui apprécies les belles armes et les belles armures, à assister à l'arrivée du Prince Royal Sigismer au palais du père de sa fiancée. Plusieurs chevaux richement harnachés et couverts de pierres précieuses marchaient devant lui ; d'autres, également beaux et parés, le suivaient. Mais le spectacle était dans la splendeur du prince, qui allait à pied au milieu de sa suite et de ses fidèles, flamboyant de pourpre, étincelant d'or, recouvert de soierie blanche comme lait, si bien que l'or s'alliait à la couleur de ses cheveux, la pourpre à celle de ses joues et la soie à la blancheur de sa peau.

« Bien que nous fussions en temps de paix, l'allure des princes et des leudes de sa suite effrayait. Ils portaient des chaussons de fourrure, mais leurs jambes et leurs cuisses étaient entièrement découvertes. Un sous-vêtement de lin à manches très courtes les recouvrait, atteignant à peine les genoux et un pourpoint de pourpre de peaux garni de boutons. Une lourde épée, fixée à un baudrier, battait leur flanc. Un manteau vert brodé de pourpre couvrait leurs épaules. Leurs armes étaient admirables. Ils tenaient dans la main droite un argon et plusieurs javelots. La gauche soutenait un bouclier dont l'ambon était d'or et le champ blanc comme neige. En bref, on aurait cru voir Mars allant à la rencontre de Vénus. »

A cette date, 474, Hilpéric premier frère de Gondioc régnait et la fiancée était sans doute sa nièce (et non sa fille) qui épousa un prince franc (Sigismer est un nom franc). Mis à part les riches vêtements du prince et les manteaux de ses leudes imités des belles parures romaines, les autres vêtements donnent bien une idée des coutumes vestimentaires des peuples germaniques de l'époque des Burgondes.

Leurs vêtements étaient très ajustés et comportaient de la fourrure ce qui faisait dire aux Romains (Gallo-romains), habitués aux vêtements amples de lin ou de laine, que les barbares étaient pareils à des bêtes sauvages. On peut comprendre aussi la présence de bêtes fauves signalées par Sidoine Apollinaire, saint Avit et Grégoire de Tours dans le récit de l'occupation de Vienne (chap. 2).

Les Burgondes, comme tous les Germains, tenaient fort à leur chevelure qu'ils portaient longue, la couper était signe de soumission, une consécration de la défaite.

Dans son panégyrique de l'empereur Majorien (457-461), Sidoine Apollinaire écrit (11, T. I, pp. 117-118) :

« Majorien lui aussi dompte des monstres ; du sommet de la tête une large chevelure rousse leur descend jusqu'au front,

tandis que leur nuque reste à découvert et brille au préjudice de leurs cheveux ; dans leurs yeux glauques luit une prune couleur eau ; à leur visage rasé de minces touffes de poils où passent le peigne tiennent lieu de barbe. Des vêtements étroitement cousus collent aux membres élancés des guerriers ; leur courte tunique laisse apparaître leurs jarrets ; un large ceinturon enserme leur taille étroite. Jeter au travers des airs la francisque rapide, déterminer d'avance l'endroit qu'elle frappera, imprimer à leurs boucliers un mouvement circulaire, n'est qu'un jeu pour eux, aussi bien que de devancer d'un bond les javelots qu'ils ont brandis et qu'atteindre l'ennemi plus tôt qu'eux. »

3.2. — Morphologie - Anthropologie

(9) (10) (11, T. I, p. 254)

Bien que Sidoine Apollinaire ait écrit souvent qu'ils étaient de haute stature (le Burgonde de sept pieds : *Burgondio septipedes*), il ne semble pas qu'ils aient été anormalement grands mais dépassaient la moyenne des Gallo-romains : 1,673 m pour les hommes et 1,544 pour les femmes d'après les squelettes burgondes en Suisse romande, mais ils étaient plus petits que les squelettes francs en Belgique : 1,74 m (hommes), 1,56 (femmes) (11, T. I, p. 258).

On constate que ces tailles ne sont pas exceptionnelles à notre époque mais on sait qu'elles se sont accrues notablement depuis ces périodes lointaines et surtout pendant les temps modernes.

La forme des crânes permet de distinguer les Scandinaves et les Germains des Gallo-romains, les premiers étant plus allongés (11, T. I, p. 254) avec des indices céphaliques dolicocephales (70-74,9) ou mésocéphales (75-79,9) au lieu de 80-84,9 brachycephales pour les seconds.

Il y a presque identité entre les Burgondes et les autres Germains ainsi que les Scandinaves. Edouard Salin (11, T. I, p. 679) a constaté une brachycéphalisation continue au cours des temps mérovingiens, ce qui démontre une « fusion progressive » dans le milieu autochtone gallo-romain nettement plus abondant.

3.3. — Archéologie

(5) (9) (10) (11)

Les Burgondes n'ont laissé aucun monument digne de ce nom et O. Perrin (5) signale seulement « quelques pierres tombales sans caractère particulier et une inscription *en latin* sur un vieux mur de Genève indiquant que le roi Gondebaud restaura la défense de la cité ».

Par contre les nécropoles de la Séquanais (Bourgogne, Franche-Comté, Bresse) et de la Sapaudia (d'abord en Suisse et puis en Savoie, Bas-Dauphiné oriental) recèlent des armes, des objets usuels, des bijoux.

Des armes : des lances surtout en Séquanais septentrionale, haches de jet généralement à double tranche (Franche-Comté), les épées sont plutôt rares.

Des objets usuels : des boucles de ceinturon (plaques-boucles), des baudriers, des bijoux parfois très beaux : fibules rondes, polygonales ou cruciformes en bronze incrustées d'or et d'argent, ornées de pierreries, des émaux cloisonnés.

A Vienne et dans sa proche région, on n'a pas trouvé de sépultures burgondes (renseignement de M. Gabriel Chapotat) et dans le Bas-Dauphiné, elles sont assez rares. Cela est compréhensible car les Burgondes déjà peu nombreux (50 000 maximum) ont occupé d'abord le *Royaume concédé* en s'y implantant dans des domaines alors que dans le *Royaume magistral* dont dépendait Vienne, très vaste et éloigné de leurs bases d'origine, il n'y avait pas eu de partage des terres, ils se contentèrent d'établir des garnisons aux points stratégiques.

Dans la région rhodanienne et du Dauphiné occidental, on n'a signalé que trois nécropoles : la première à Etoile (le Bois-Rond) dans la Drôme, la deuxième à Lavina (communes d'Annoisins-Châtelans et Toussieux) à six kilomètres au nord de Crémieu dans l'Isère, la troisième enfin à Lyon dans le quartier de Choulans (rive droite de la Saône) sous le dallage de la chapelle Saint-Laurent où furent trouvés 82 sarcophages avec des crânes dolichocéphales et des épitaphes avec noms germains et latins (11, T. I, p. 368).

Le camp retranché de Lavina présente des mélanges d'occupation romaine et burgonde : « Le type de sépultures faites en dalles brutes ainsi que les misérables mobiliers funéraires répondent plus à l'époque burgonde qu'à celle de César. »

D'ailleurs, comme le mobilier funéraire des Burgondes n'offre qu'un petit nombre de pièces caractéristiques par rapport aux autres Germains, l'archéologie n'est que de peu d'intérêt.

Les Burgondes ont eu leur expansion maximale à Langres au nord, la Durance au sud (très peu de temps jusqu'à la mer), au confluent de l'Aar et de la Limnat à l'est, à Autun et Nevers, la Loire supérieure à l'ouest.

Leur nombre controversé était faible en face de tels espaces, 50 000 sans doute au moment de leur installation en *Sapaudia*. Sans doute, Ammien Marcellin (auteur latin contemporain) a-t-il parlé de leur fécondité et de l'arrivée ultérieure de leurs compatriotes demeurés dans l'ancien royaume de Worms (11, T. I, p. 346).

Quoiqu'il en soit, ils s'affaiblirent après leur expansion au v^e siècle puis l'effondrement de leur royaume, il existait pourtant encore au ix^e siècle des gens qui suivaient la loi Gombette, donc vraisemblablement d'origine burgonde, mais ils n'étaient que peu nombreux et vivaient en Bourgogne, Franche-Comté et Suisse romande.

On doit en conclure que les Burgondes se fondirent rapidement avec la population indigène qui les absorba.

3.4. — Langage - Toponymie

Les Burgondes n'avaient pas de langue écrite et, d'après Procope, on pense qu'ils parlaient Got, comme les Vandales, seuls quelques mots ont été conservés.

Les chefs de familles burgondes auxquels fut attribuée une portion des domaines étaient appelés *Faramanni* (11, T. I, p. 208) qui devint *Faramans*, c'est-à-dire hommes du clan car ils vivaient en groupe. Le village de Faramans à 8 kilomètres de la Côte-Saint-André (Isère) doit son nom à cette période d'occupation, il était dans le *Royaume concédé* par le patrice Aetius en accord avec l'empereur Valentinien.

Les premiers *faramans* obtinrent les deux-tiers des terres, la moitié des parties communes des forêts, des terrains défrichés, des jardins, des vergers et le tiers des esclaves, de la partie personnelle des propriétaires des grands domaines. Les Burgondes qui vinrent plus tard n'eurent que la moitié des terres et pas d'esclave.

Tout cela ne dut pas concerner Vienne et sa proche région comme nous l'avons déjà signalé.

L'indivision de ces propriétés subsista longtemps entre les anciens habitants gallo-romains de la contrée et les nouveaux occupants, les premiers s'appelaient *Hospites*, c'est-à-dire hôtes. Les Burgondes cohabitaient avec les Gallo-romains dans des espaces de « co-propriétés » (6 - J.F.A. Peyre - Loi des Bourguignons - T. IV et V, 1852, p. 247).

Bourgoin a fait l'objet d'études toponymiques (10 - A. Comte et P. Saint-Olive). Le nom latin *Bergusium* correspondrait à un ancien oppidum gaulois sur la colline de Beauregard (Berg : lieu élevé fortifié en Celte). Le nom actuel est celui de la ville d'en-bas où s'installèrent les Burgondes et l'origine burgonde serait la seule hypothèse admissible : *Burgondionum, apud Burgondiones*.

Ce n'est que récemment que les habitants de Bourgoin s'appellent *bergusiens*, le directeur du « Moniteur de Bourgoin » en 1888 préféra en effet ce mot à *bourgoinnais* utilisé alors et ses compatriotes le trouvèrent aussi plus élégant, plus euphorique et la rubrique « Ephéméride bergusienne » du 12 février 1888 officialisa ce choix.

D'après O. Perrin (5) on aurait trouvé à Charnay en Haute-Saône dans un cimetière burgonde une boucle de ceinturon comportant en caractères runiques : UNTFANTHAI IDDIAN KIANO FUSIA : centurion allait hardi (nom du graveur ou du propriétaire du ceinturon soit : le chef marchait hardiment. Ce serait un document runique d'une phrase complète « apparemment » burgonde.

3.5. — Religion

Bien que Orose ait écrit que les Burgondes étaient catholiques à leur arrivée en Gaule, il est bien établi qu'ils étaient *ariens*.

Saint Avit écrit que le roi était arien comme son peuple suivant l'antique coutume de ses parents, il ressort des écrits nombreux du grand évêque de Vienne que sa grande « politique » à l'égard du roi burgonde Gondebaud consistait à le conduire à la conversion au catholicisme.

Grégoire de Tours a écrit : « les Burgondes suivaient la secte des Ariens ».

L'arianisme était une hérésie qui niait la divinité du Christ, une créature tirée du néant, supérieure à toutes les autres mais pas égale au Père. Un prêtre libyen, curé à Alexandrie en Egypte nommé Arius (280-336) lui donna son nom.

Constantin, tout d'abord catholique orthodoxe, changea d'avis et favorisa l'arianisme bien qu'il eût été condamné par le Concile de Nicée (325). Rome dut attendre sa mort pour reprendre le combat contre l'hérésie. A Ravenne il subsiste un baptistère dit des ariens, du VI^e siècle. Il est vraisemblable que les Burgondes, les Wisigots, les Ostrogots, instruits dans l'arianisme, sans doute plus accessible pour eux, restèrent dans l'hérésie, ce qui était pire aux yeux des catholiques que de rester païens comme les Francs, les Alamans, les Alains (11, T. I, p. 69).

Ce fut un évêque got arien, Wulfila, qui fut le grand missionnaire-prêcheur de l'évangile des Germains orientaux. Il traduisit la Bible en got, or jusque-là il n'y avait pas un langage écrit, Wulfila inventa un alphabet nouveau, en réalité on utilisa la plupart de l'alphabet grec sous la forme de l'onciale du IV^e siècle, avec quelques lettres latines et deux signes. Cette langue fut codifiée pour devenir celle des chancelleries et le langage sacré des nations germaniques (5, pp. 64...).

Quoi qu'il en soit l'Eglise burgonde, rejetée dans l'hérésie arienne par des circonstances peu connues, se trouvait excommuniée et indépendante des pressions catholiques, les rois burgondes étaient les maîtres de leur Eglise comme les rois Wisigots. Les églises nationales ariennes ne réalisèrent pas une unité ce qui fut leur faiblesse. En Burgondie l'arianisme diminua rapidement à la mort du roi Gondoubaud car son fils et successeur, Sigismond s'était converti au catholicisme et nous verrons qu'il le favorisa beaucoup.

Les Burgondes ne furent pas des fanatiques, aucune persécution systématique n'a été décrite, alors que l'on sait que les Wisigots du roi Euric (466-484) massacrèrent une dizaine de grands évêques d'Aquitaine.

Ils s'emparèrent bien de quelques églises mais les rendirent au clergé catholique. Au moment de l'occupation de Vienne par les Burgondes, l'enceinte du Bas-Empire était beaucoup plus réduite que celle du Haut-Empire, elle a été étudiée par Gabriel Chapotat (41), après Pierre Schneyder et Joseph Cottaz. M. André Pelletier y a consacré un chapitre dans son ouvrage cité (3, pp. 47-53, fig. p. 49).

Seules deux églises existaient alors dans l'enceinte (3, fig. p. 69) :

- l'église cathédrale dite *major domus* la plus grande église consacrée en l'honneur des sept frères Macchabées, sur la place Saint-Paul actuelle ;

- l'église qui s'appela plus tard *Notre-Dame-de-la-Vie*, dans l'ancien temple d'Auguste et de Livie converti en église catholique depuis la fin du v^e siècle.

Nous avons vu que saint Mamert était en prière dans l'église cathédrale à l'arrivée des Burgondes, il instaura les Rogations avec processions depuis cette église qui eurent lieu pendant de nombreux siècles. On peut donc admettre avec Delorme (42) que les Burgondes dûrent annexer à leur culte l'ancien temple romain, il dut être rendu au culte catholique vers 516 par saint Avit sous le roi burgonde Sigismond à la suite du 33^e canon des actes du concile d'Epaone de 517.

Les rois burgondes eux-mêmes ne s'opposèrent pas à la conversion des membres de leur famille : la femme de Gondebaud, Caretene, ses enfants, Hilpéric II (frère de Gondebaud) sa femme et ses filles dont Clotilde qui fut sanctifiée.

Plus tard, voyant le triomphe politique de Clovis, après sa conversion, auprès du haut clergé, Gondebaud demanda à saint Avit de le baptiser mais en secret car il redoutait la réaction de ses fidèles, les optimates et les faramans. Le grand prélat refusa avec hauteur, comme nous le verrons, car il comptait comme pour Clovis une conversion publique entraînant celle de la nation burgonde. Sigismond, fils et successeur de Gondebaud, connut des difficultés lors de la conversion : ses troupes ne se battirent que mollement lors des combats contre les Francs envahisseurs.

La présence des Burgondes ne paraît pas avoir gêné l'action et la vie des évêques, nous verrons l'importance des relations de saint Avit, le métropolite de Vienne, avec le roi Gondebaud, relations ardentes, pressantes en vue de sa conversion mais bonnes.

Patiens, puis Etienne, métropolitains de Lyon, eurent aussi de bonnes relations avec les rois Gondioc, Hilpéric I^{er} et Gondebaud : le premier restaura et construisit plusieurs églises, le deuxième eut même tant de zèle à convertir les Ariens qu'il fut mis en garde par saint Avit, le véritable grand confident de Gondebaud, car Etienne avait irrité le roi.

Vers la fin de la vie de Gondebaud, saint Avit le remercie et le félicite de l'intérêt qu'il prend pour la défense de la vérité catholique.

Dès l'intronisation de Sigismond, l'Eglise burgonde périclita, l'Eglise catholique fut reconnue officiellement religion d'Etat. Les pères conciliaires du concile d'Epaone, dans la première année du règne de Sigismond, ne daignèrent pas prononcer des interdicts contre l'arianisme qui devait être bien affaibli.

Jamais les rois burgondes n'intervinrent dans les affaires du clergé catholique : Gondioc en appela au Pape au sujet de difficultés entre saint Mamert et de l'évêque d'Arles, suite à une péripétie du fameux conflit de primatie entre Vienne et Arles (3, p. 178).

CHAPITRE IV

LES ROIS BURGONDES ET LES EVEMENTS HISTORIQUES

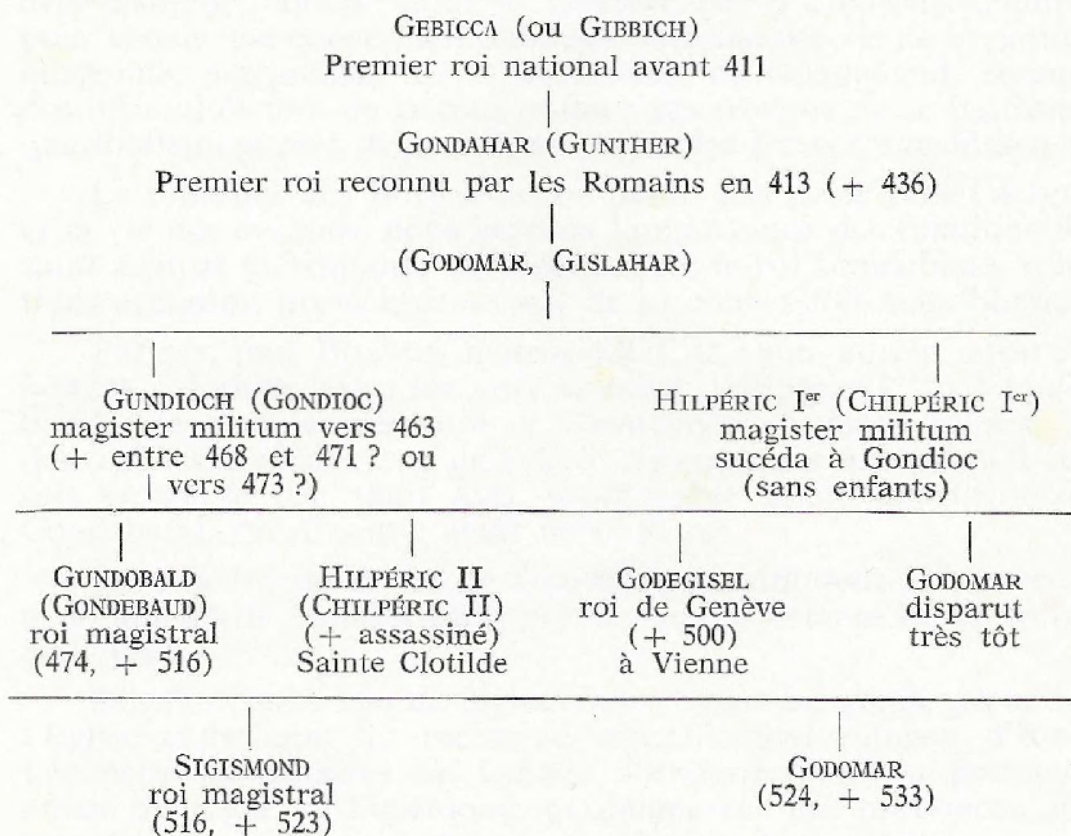
4.1. — La dynastie des Nibelungen

Le premier roi reconnu par les Romains en 413 fut *Gundahar* (Günther des légendes du cycle des Nibelungen) qui serait mort au cours des désastres de 436.

Le premier roi national serait d'avant 411, *Gebicca*, il est signalé dans un titre de la loi des Burgondes avec d'autres noms : Godomar, Gislahar, Gundahar (Günther).

En 456 on a signalé la présence de Gondioc (Gundioc) en Espagne et de son frère Chilpéric (Hilpéric I^{er}).

Voici la liste des rois burgondes établis par O. Perrin (5) et complétée :



4.2. — Le roi Gondioc

Il était encore mineur au moment du transfert des Burgondes en Sapaudia en 443 en accord avec Aetius, patrice romain, son père Godomar régnant.

Il se maria vers 450-454 avec la sœur du suève Recimer, un grand officier d'Aetius descendant d'un roi wisigot. Recimer devint patrice sous l'empereur Majorien et tout puissant à Rome.

Nous avons vu (chapitre 1, 1. 2) que les Burgondes, entraînés dans une alliance avec les Wisigots, combattirent en Espagne en 456 sous les ordres de Gondioc et de son frère Hilpéric I^{er}, tous deux rois. Ils revinrent dès la destitution de l'empereur Avitus d'origine gauloise, et déçus de leur campagne inutile pour eux, Gondioc occupa pour la première fois Lyon sans l'autorisation de l'empereur Majorien qui fit évacuer la ville en 458 et châtier les notables, mais Gondioc obtint en échange la Grande Séquanaise qui aggrandissait la Sapaudia.

En 463, grâce à l'appui de son beau-frère Ricimer, il obtint le titre de *Magister militum*, ou patrice sur la Lyonnaise première, la Viennoise, la Narbonnaise deuxième, les Alpes-Maritimes, les Alpes Graies et Pennines, ce qui constitue le *Royaume magistral*, tout en gardant la Sapaudia et la Grande Séquanaise qui constituaient le *Royaume concédé*.

Comme nous l'avons vu, en 468, se situe l'occupation de Vienne.

En 471 les Wisigots battirent une armée romaine en Provence et ravagèrent la Vallée du Rhône et la Haute-Provence, puis attaquèrent les Arvernes (de l'Auvergne) alliés des Burgondes, Clermont-Ferrand fut prise. Sidoine Apollinaire a signalé dans une lettre que l'évêque Patiens de Lyon fit distribuer des vivres à Valence, Orange, Saint-Paul-Trois-Châteaux, Avignon, Riez, Apt, Vienne plus au nord ne souffrit donc pas. Sidoine Apollinaire devenu évêque de Clermont-Ferrand participa à la défense de sa ville, il a mal apprécié la participation des Burgondes, trop mous, méfiants et ambitieux : « Nous sommes entre deux feux, soupçonnés par les Burgondes, attaqués par les Wisigots, exposés à la colère de ceux qui nous combattent, à l'envie de ceux qui nous défendent. »

4.3. — Le roi Hilpéric I^{er}

Vers cette époque, à la suite d'une guerre civile qui avait éclaté à Rome, Olybrius fut porté au pouvoir par Ricimer (472) mais tous deux moururent bientôt et la garde impériale burgonde aux ordres de Gondebaud, fils aîné de Gondioc, nomma un nouvel empereur. La cour d'Orient s'y opposa, ce fut un échec pour les Burgondes, mais leur roi, Gondioc, fut réintégré dans sa magistrature militaire et reprit de bonnes relations avec l'Empire et avec l'Eglise catholique et les évêques de ses royaumes.

Il succéda à son frère mort entre 468 et 471, peut-être en 473 ?, bien que Gondioc avait alors trois fils dont Gondebaud qui, devenu roi après son oncle Hilpéric, fut accusé d'avoir tué ses frères et leurs enfants mâles pour être seul héritier de la couronne et l'assurer ensuite à son fils Sigismond.

Au temps de Gondioc, celui-ci était roi principal à Lyon (ou à Vienne) et son frère Hilpéric I^{er}, vice-roi à Genève. Quand il fut roi, Hilpéric vint à Lyon.

Sidoine Apollinaire a écrit plusieurs lettres élogieuses à l'évêque Patiens de Lyon, entre autres, sur le nouveau souverain : « Tant que ces maîtres, qui sont les plus cléments des Barbares, règneront sur ma patrie (Lyonnaise première), il ne peut nous advenir aucun mal. »

En 471 ou 475 eut lieu à Arles un concile des Evêques des deux royaumes burgondes, le *concedé* et le *magistral*, sous la présidence de Lcontius métropolitain de la cité (la primatie d'Arles sur Vienne était alors bien reconnue) : 29 prélats sont mentionnés et on a donc conservé la liste des principales villes.

Hilpéric dut abandonner le Vivarais aux Wisigots mais, à la mort à Arles en 483 de leur roi Euric, les Burgondes purent reprendre ces territoires. Hilpéric mourut vers 474-478.

Sous Gondioc et Hilpéric, il y eut une activité remarquable, la cour s'était déjà policée, des chantres burgondes venaient chanter les hauts faits des Nibelungen.

La ville de Vienne, depuis son occupation en 468, n'avait à peu près pas souffert et dû vivre une vie paisible, en tout cas aucun texte ne rapporte des événements marquants, or à cette époque saint Mamert, puis plus tard saint Avit, sans parler de Sidoine Apollinaire, ont laissé une œuvre écrite importante de cette époque.

4.4. — Le roi Gondebaud (Gundobald)

(452, (474-478), + 517)

4.4.1. — LE PRINCE

C'était le fils aîné de Gondioc qui eût trois autres fils : Godegisel, Hilpéric le Jeune, Godomar et au moins une fille. Celle-ci fut fiancée à un prince franc encore païen et si barbare qu'elle en mourut de chagrin, ce prince pourrait être le Sigismer dont le costume et la suite ont été décrits par Sidoine Apollinaire (voir chapitre 3, 3. 1).

Sa mère était princesse suève et sœur du patrice Ricimer.

Il dut naître vers 452 et reçut une bonne éducation, il connaissait bien le latin et comprenait le grec. D'après les lettres de saint Avit, il passait pour un excellent orateur et dès son adolescence il aimait s'entretenir avec un rhéteur du palais d'origine gallo-romaine *Heraclius* de Vienne.

Il est mentionné pour la première fois dans les chroniques en 472 à Rome alors qu'il commandait la garde burgonde de son oncle, le patrice Ricimer, quand celui-ci entra en conflit avec l'empereur Anthénius. Celui-ci fut conduit à Gondebaud qui devait avoir une vingtaine d'années, il l'aurait décapité lui-même. Rome fut pillée complètement et Olybrius proclamé empereur. Mais ce nouvel empereur mourut ainsi que Ricimer et Gondebaud fut pratiquement le maître à Rome pendant l'inter-règne. L'empereur d'Orient envoya son candidat, Nepos, avec des troupes puissantes et Gondebaud repartit en Gaule.

4.4.2. — LE ROI

Gondebaud succéda à son oncle Hilpéric I^{er} entre 474 et 478. On ne sait rien de ses débuts de roi car Sidoine Apollinaire cessa ses activités littéraires profanes vers 476 et il faut attendre saint Avit qui fut ordonné évêque de Vienne en 490.

L'empereur Nepos ayant été remplacé par Odoacre, désigné par les barbares qui dominaient l'armée, celui-ci ne fut reconnu par l'Empire d'Orient que comme patrice d'Italie, le titre d'empereur d'Occident disparut ainsi en 476 et seuls les empereurs d'Orient à Constantinople maintinrent la tradition impériale jusqu'en 1453.

Mais comme Théodoric, chef des Ostrogots, nommé patrice à Byzance, devenait très menaçant, l'empereur d'Orient lui proposa de s'emparer de l'Italie, ce qu'il fit en 489. Odoacre fit appel

aux rois d'Occident mais seul Gondebaud et le roi des Wisigots acceptèrent, mais ils arrivèrent trop tard et Gondebaud conclut un accord : son fils Sigismond épousa la fille du grand Théodoric, c'était l'union des Amalungen (la grande famille royale got) et des Nibelungen.

Tout de suite après, les relations se gâtèrent et Gondebaud emporta en Gaule des prisonniers de Ligurie et d'Emilie qui furent répartis dans les domaines de la Burgondie concédée. Ces prisonniers furent d'ailleurs rendus par la suite comme l'écrivit Théodoric à Gondebaud : « Ton peuple grâce à toi, abandonne les coutumes barbares, à ton exemple de la voie de la sagesse. » Ceci avait été rendu possible grâce à l'entremise de deux évêques italiens et de saint Avit de Vienne.

Gondebaud a été accusé de crimes nombreux sur les membres de sa famille : Hilpéric le Jeune, sa femme et ses deux fils noyés dans le Rhône, Godegisel assassiné au fond d'une église et Godomar consumé dans une tour en flammes.

D'après O. Perrin il s'agirait d'une fable imaginée au ^{xvi}^e siècle par Vignier, auteur d'un *Rerum Burgundionum* en 1575 à partir du fait admis que les quatre fils de Gondioc se seraient partagés le royaume à la mort de leur père — Ulysse Chevalier a signalé que seuls Gondebaud et Godegisel se partagèrent le royaume vers 473 mais de même à la mort de Gondioc (R.D. n° 130).

Vignier interprétait d'autre part le titre de « tétrarque », donné par Sidoine Apollinaire au roi Chilpéric (Hilpéric) comme le fait que ce roi était l'un des quatre fils de Gondioc. En réalité il s'agissait de Hilpéric I^{er}, oncle de Hilpéric II le Jeune.

Comme, en fin de compte, il n'y eut qu'un seul roi, Gondebaud, Vignier l'expliqua en écrivant que Gondebaud avait assassiné ses trois frères.

En réalité Grégoire de Tours, le seul chroniqueur qui en parle, à la fin du ^{vi}^e siècle il est vrai, écrit : « Gundioch... eut quatre fils : Gondebaud, Godegisel, Hilpéric et Godomar. Gondebaud fit passer son frère Hilpéric par le fil de l'épée et attacha une pierre au col de la femme d'icelui, puis le fit jeter à l'eau. Il bannit les filles d'icelle, desquelles la plus âgée, ayant changé de vêtements (s'étant faite religieuse) était appelée Mucruna et la plus jeune, Clotilde... » Puis plus loin : « Godegisel s'alla jeter dans l'église des hérétiques où il fut tué avec un évêque arien. » Cela se passa à Vienne en l'an 500 à la fin de la première guerre franco-burgonde au début de laquelle Godegisel avait trahi son frère en passant avec ses troupes dans le camp des Francs.

Clotilde, devenue la femme puis la veuve de Clovis dit un jour à ses fils : « ...ressentez-vous, je vous prie, de mon injure et, d'une soigneuse affection, vengez la mort de mon père et de ma mère. Sitôt qu'ils eurent entendu ce langage, ils acheminèrent leurs forces en Burgondie contre le roi... »

On ne sait rien de Godomar, mais saint Avit écrivit à Gondebaud à l'occasion de la mort de l'une de ses filles (sans doute celle qui mourut de chagrin après son mariage avec un prince franc), il compare le chagrin du roi à celui qu'il avait éprouvé jadis à la mort de ses frères. Comme saint Avit s'élève dans la même lettre contre la duplicité de Godegisel, il s'agirait de Hilpéric II et Godomar.

Il semble donc qu'il ne faille accuser Gondebaud « que » du crime de Hilpéric II le Jeune et de sa femme !

Les rois burgondes avaient leur cour à Lyon au palais impérial où logeaient autrefois les empereurs de passage dans la cité et les hauts fonctionnaires du gouvernement provincial.

Vienne a été désignée « capitale burgonde » (2) ou « capitale de Gondebaud » (4, p. 21), René Guichard (43, p. 270) signale Gondebaud, roi à Vienne puis roi à Lyon, Hilpéric II (Chilpéric II ou le Jeune) roi à Lyon en 440 et mort à Vienne en 491 et Godomar, roi à Vienne en 480, + 491.

Pierre Cavard écrit que l'on ne sait absolument rien de la résidence viennoise des rois burgondes ; on peut dire en tout cas que Vienne fut certainement choisie comme « l'une des principales résidences de ses souverains » (3, pp. 61 et 192).

Bien qu'aucun document ne l'atteste, le palais résidentiel pourrait avoir été le fameux « édifice public » (Homélie de saint Avit sur les Rogations instituées par saint Mamert), désigné palais royal par Grégoire de Tours qui avait été incendié en 468, certainement par les Burgondes quand ils occupèrent la ville (3, p. 60). Ce palais construit sur des bases romaines (13, pp. 166-169) était situé vers l'emplacement actuel de la place des Capucins, de l'ancien collège Ronsard et des maisons alentours, il a été décrit (3, p. 60) (13, pp. 60, 166) (14, p. 466) (15, Le Palais Royal, p. 6) (8, p. 107).

Ce palais dont l'existence est bien établie s'appela Palais des Empereurs, Palais du roi (ou royal), Palais vieux, Palais supérieur, Palais de Saint-Pierre-entre-Vignes (car, situé près de l'église Saint-Pierre-entre-Vignes, devenue ensuite église Saint-Blaise sur la place actuelle des Capucins). Il était parfaitement distinct du Palais inférieur ou Palais des Prêteurs ou Palais delphinal (à l'emplacement de l'actuel Palais de justice).

Les rois burgondes étaient entourés des fonctionnaires, des chefs militaires et d'une véritable cour. Les reines tenaient une place de premier plan ; Sidoine Apollinaire, qui fut à la cour de Hilpéric I^{er} l'Ancien parle avec un respect élogieux de la reine qu'il compare à Agrippine, épouse de Germanicus.

La femme de Gondebaud, Carétène, fut aussi une grande dame, elle était d'origine germanique et se convertit au catholicisme peut-être sous l'influence de saint Avit, le grand confident de Gondebaud. Un monument funéraire élevé en son honneur se trouvait encore au xvi^e siècle dans la basilique Saint-Michel de Lyon qu'elle fonda, il fut détruit pendant les guerres de religion, mais le texte d'une inscription conservé par un manuscrit a été reproduit par Le Blanc dans ses « Inscriptions chrétiennes de la Gaule ». Elle finit ses jours en septembre 506 vers l'âge de 50 ans, peut-être comme moniale.

Elle fut charitable, chaste, elle pratiqua des jeûnes, vertus bien chrétiennes, mais aussi elle partageait les soucis du roi et le conseillait à l'occasion. 50 ans après sa mort, Grégoire de Tours recueillit encore un témoignage sur les vertus de Carétène.

4.4.3. — LA PREMIÈRE GUERRE FRANCO-BURGONDE (500)

Nous avons vu que Théodoric, dit le Grand, roi des Ostrogots s'était fait nommé roi d'Italie en 489 avec l'assentiment de l'empereur d'Orient et pour avoir plus de poids vis-à-vis de cet empereur il s'était allié avec les rois barbares et ambitionnait de créer une fédération des Etats germaniques. Burgondes et Wisigots semblaient d'accord.

Mais au nord de la Gaule, *Clovis* (*Chlodovechus* qui aurait dû donner Ludovic puis Louis en français) un roitelet franc était devenu puissant de la Somme à la Loire avec la Picardie, l'Artois, la Belgique, le Brabant hollandais.

Théodoric se rapprocha de Clovis et épousa sa sœur, comme il était de coutume pour sceller un accord, mais ils avaient des ambitions opposées.

A ce moment éclata la première guerre franco-burgonde (500).

Grégoire de Tours raconte les événements. Il y eut au début une proposition de trahison de Clovis à Godegisel, celui-ci accepta tout en assurant son frère Gondebaud qu'il l'aiderait contre les Francs. Cette attitude félonne a été dénoncée dans une lettre de saint Avit à Gondebaud. Gondebaud et Godegisel se

rencontrèrent près de Dijon, mais au cours de la bataille contre les Francs Godegisel se retourna contre son frère qui n'eut que la ressource de s'enfuir jusqu'à Avignon où il s'enferma.

Godegisel entra en triomphateur à Vienne avec des troupes burgondes et franques. Un conseiller de Gondebaud, Aredius, fit des démarches de conciliation auprès de Clovis arrivé devant Avignon. Gondebaud accepta de payer un tribut annuel demandé par Clovis qui leva aussitôt le camp.

Gondebaud remonta rapidement la Vallée du Rhône et mit le siège devant Vienne où était son frère Godegisel :

« Lorsque les vivres commencèrent à manquer, Godegisel fit expulser tout le menu peuple. Or il y avait dans le nombre l'ingénieur chargé de l'entretien des aqueducs. Furieux d'avoir été considéré comme bouche inutile, il se fit conduire à Gondebaud et lui indiqua le moyen de tirer vengeance de son frère en pénétrant dans la cité à son insu. »

« Le roi lui confie un détachement de soldats, avec quelques hommes munis de barres de fer, car le soupirail de l'aqueduc était fermé par une grosse pierre. Grâce à leurs leviers, les manœuvres dégagèrent l'orifice, et voilà la troupe dans la place. Elle prend à revers les assiégés occupés à lancer leurs flèches des remparts. Le buccin retentit au milieu de la ville. A ce signal, les soldats de Gondebaud se jettent sur les portes qui leur sont ouvertes et se mettent à massacrer tout ce qu'ils rencontrent. Godegisel et l'évêque arien s'étaient réfugiés dans l'église de leur culte : ils y sont tous deux égorgés. Quant aux Francs qui tenaient garnison à Vienne, ils s'enferment dans une tour où ils sont bientôt réduits à capituler. Gondebaud défendit de leur faire aucun mal et les expédie à Toulouse au roi (des Wisigots), Alaric II. En revanche, il fit exécuter ceux des Burgondes et des sénateurs viennois qui avaient pris parti pour Godegisel » (Grégoire de Tours - Histoire des Francs - traduction de Pierre Cavard - 1, p. 25).

Un autre traducteur de Grégoire de Tours signalé par O. Perrin (5) complète : « Gondebaud réintègre sous sa domination tout le pays qui est appelé Bourgogne. Il ordonna par de plus bénignes lois que les Burgondes n'eussent point de trop grandes rigueurs contre les Romains (Gallo-romains). »

Marius de Lauzanne, dans sa chronique, n'infirmé pas Grégoire de Tours et précise la date : 500.

Nous ferons quelques remarques.

- Les premiers combats eurent lieu en 500 sur l'Ouche près de Dijon, la guerre serait due à la rivalité des deux frères, Godegisel ayant traité avec Clovis et se rangeant du côté du roi des Francs à Dijon. Certains historiens pensent aussi que l'action de Clovis serait une conséquence de son mariage avec Clotilde, la nièce de Gondebaut, désireuse de se venger de son oncle, l'assassin de ses parents.

- Godegisel ne s'arrêta pas à Lyon, mais à Vienne, sans doute parce que Clovis envisageait en cas de victoire d'annexer la Lyonnaise première et Vienne serait devenue la capitale de la nouvelle Bourgondie.

- On peut s'étonner que Gondebaut ne se soit pas arrêté à Vienne pourtant place forte réputée. Le rempart du Bas-Empire (3, p. 49) n'avait sûrement pas la même solidité que celui du Haut-Empire. D'autre part dans le texte de Grégoire de Tours, on note que des sénateurs viennois avaient pris parti pour Godegisel et furent d'ailleurs tués après la reprise de Vienne par Gondebaut.

- Avignon était une citadelle solidement fortifiée et surtout la proximité des Wisigots d'Alaric et des Ostrogots de Théodoric le Grand a dû faire réfléchir Clovis déjà très loin de ses bases : c'était déjà un point acquis par la Fédération théodoricienne. Cet argument fut sûrement plus efficace que la soi-disante intervention d'un conciliateur, d'ailleurs Gondebaut livra à Alaric les Francs faits prisonniers lors de la prise de Vienne et il lui céda aussi toute la Basse-Provence et la cité d'Avignon certainement en compensation de son aide. Les évêques d'Arles et d'Avignon assistèrent en effet en 507 au concile wisigotique d'Agde.

- La prise de Vienne par le roi Gondebaut au moyen du passage dans un aqueduc est un épisode célèbre et son souvenir s'est maintenu au cours des siècles. Dans la chanson de geste « Girart de Viane », écrite au début du XIII^e siècle, l'auteur, Bertrand de Bar-sur-Aube, connaissait bien Vienne et avait entendu parler de cet épisode, il le rapporte à des événements du IX^e siècle en partie imaginaires.

Joseph Cottaz, le regretté archéologue et historien viennois, a décrit les dix aqueducs construits sous l'Empire romain qui amenaient des eaux de sources abondantes dans la ville en suivant les uns la rive gauche de la Gère et les autres le vallon de Saint-Marcel.



Cliché Perriolat

2. — Grand aqueduc par lequel les guerriers burgondes de Gondebaud pénétrèrent dans Vienne assiégée en l'an 500 (boulevard des Alpes)

Le plus gros d'entre eux (environ 2 mètres de haut et 1,90 m de large) a été considéré comme celui cité par Grégoire de Tours et par lequel les soldats de Gondebaud pénétrèrent dans la ville. Des puits de regard, recouverts d'une dalle, permettaient d'y pénétrer et d'en sortir pour les réparations ou les nettoyages.

Ce gros aqueduc servait sans doute à amener de l'eau de rivière (la Suze) pour alimenter les Thermes, vers le théâtre municipal actuel, dont les arcs romains doivent indiquer l'entrée, ou plutôt à nettoyer périodiquement les égouts. On trouve quelques ruines de cet aqueduc, ainsi que d'autres, le long du boulevard des Alpes (ancienne route neuve, ou route de Vienne à Eyzin (16, p. 75, photo, dessin). Il débouche dans une maison de la place Jouvenet et fut utilisé, pendant la dernière guerre 1939-1945, comme abri anti-aérien après avoir été dégagé sous la conduite de M. Joannès Ruf, l'actuel Conservateur des Musées de Vienne (17).

L'église arienne où furent exécutés Godegisel et l'évêque arien pourrait bien avoir été l'ancien temple d'Auguste et de Livie qui avait été transformé en église catholique puis, vraisemblablement, en église arienne à l'arrivée des Burgondes.

En effet T.E. Delorme, ancien bibliothécaire et conservateur du Musée de Vienne, déduit d'une homélie de saint Avit qu'il aurait prononcé dans la basilique de Notre-Dame (nom sous lequel est connue l'église du Temple) que ce fut vers la fin du v^e siècle, après 490, que le Temple fut consacré au culte catholique : « Nous interdisons les portes des temples aux cultes impies.. On a brisé l'autel servant aux sacrilèges, on a élevé un autel pour les saints sacrifices » (42, pp. 87-92).

M. Pelletier arrive au même résultat (3, p. 59).

Sans doute un roi arien fit-il célébrer le culte arien dans la nouvelle basilique, les catholiques l'abandonnèrent aussitôt. Les Burgondes laissant aux chrétiens orthodoxes leur cathédrale, celle où saint Mamert la veille de Pâques 468 avait prié pour conjurer les menaces de l'occupation, avaient choisi la seule autre église existant alors dans l'enceinte fortifiée (3, p. 69).

Enfin, à l'avènement du roi Sigismond converti au catholicisme, et après le concile d'Epaone en 517, l'église Notre-Dame-la-Vieille fut affectée de nouveau au culte catholique, car le canon 33 de ce concile proclame : les églises que les hérétiques auraient enlevées aux catholiques pourront être purifiées, alors que les autres, construites pour le culte arien, seront laissées à l'abandon.

4.4.4. — SAINTE CLOTILDE (5) (6, T. 15-16-17 de 1944, 45 et 46, p. 279).

Cette illustre princesse burgonde a laissé à Vienne un souvenir prestigieux. La tradition voulait que Clotilde soit née à Vienne où elle y avait passé son enfance et le grand métropolitain saint Avit l'avait convertie au catholicisme.

Dans la chapelle de Saint-Mamert et de Sainte-Christine de la cathédrale Saint-Maurice (sixième travée, bas-côté sud) à main gauche en entrant par la porte sud, il existe des traces de fresques du XVI^e siècle offertes par Clément Durand, prêtre viennois auteur d'un manuscrit sur les Antiquités de Vienne : *Viannae sacrae et senatoriae* publié par Ulysse Chevalier (37).

Ces fresques à peu près indéchiffrables actuellement ont été décrites d'après des auteurs anciens par l'abbé Pierre Baffert (39) et par le chanoine Pierre Cavard (38). Celle qui nous intéresse représentait Clovis, sainte Clotilde, saint Rémy de Reims et saint Avit de Vienne, une banderole portait l'inscription suivante : origine du christianisme en France par Clotilde, princesse viennoise.

Le sens était clair : Clotilde a été convertie par saint Avit et c'est à elle qu'est dû le baptême de Clovis et des Francs par saint Rémy. Ainsi est affirmé le rôle prépondérant de Vienne dans la propagation du catholicisme en Gaule. Pierre Cavard a signalé les propos tenus à l'hôtel-de-ville le 14 avril 1779 par les Syndics de Saint-André-le-Bas : « Une tradition ancienne et respectable nous apprend que ce fut dans cette église (Saint-André-le-Bas) que fut baptisée sainte Clotilde, première reine de France catholique... » (Archives de Vienne BB 220, fol. 28) (38).

Il est possible que Clotilde soit née à Vienne ou à Lyon, son père Hilpéric II (dit le Jeune) frère de Gondebaud, ne doit pas être confondu avec son oncle Hilpéric I^{er} frère de Gondioc qui régna après la mort de son frère vers 473 (5).

Une autre tradition nous a été signalée par M. Hullo, professeur au Lycée de Vienne, Clotilde serait née dans un petit château de St-Denis-en-Bugey, près d'Ambérieu. Cela est possible car Ambérieu fut certainement un lieu de résidence des rois burgondes puisque le deuxième préambule de la loi burgonde (Gondebaud) y a été publié. Ce lieu se trouvait sur la route de Genève à Lyon ou à Vienne et des tombes burgondes ainsi que des armes y ont été retrouvées.

Nous avons déjà dit que Grégoire de Tours (nommé évêque à Tours en 573, mort vers 592 à 54 ans, donc né vers 538-539) a écrit dans son Histoire des Francs que Gondebaud avait fait périr Hilpéric II et sa femme.

Clotilde et sa sœur Sedeleuba (ou Chrona en religion) furent épargnées et envoyées en demi-captivité à Genève sous la surveillance de leur oncle Godegisel, autre frère de Gondebaud, devenu vice-roi.

Comme nous l'avons déjà dit, Clovis, roi des Francs Saliens depuis 481, avait commencé sa politique d'expansion. Il battit *Syagrius*, en 486, patrice qualifié par Grégoire de Tours de « roi des Romains » bien qu'il fut d'origine barbare, il était le dernier représentant de la puissance romaine entre la Somme, la Seine et jusque vers la Loire, Clovis occupa ces derniers territoires romains, il devait ensuite se lancer plus tard contre les Alémans qui guerroyaient fréquemment contre les possessions franques à l'est.

A cette époque, les relations entre les deux cours devinrent courtoises et des mariages mixtes eurent lieu. Dans ces conditions, Clovis dût connaître Clotilde et il décida de l'épouser.

D'après Frédégaire, chroniqueur de l'époque, Clovis envoya un émissaire à Genève avec un message, Clotilde accepta et prit l'anneau. Elle demanda qu'une ambassade de Clovis présente officiellement la demande en mariage à son oncle Gondebaud, ce qui fut fait et le roi burgonde accepta mais sans enthousiasme.

Un envoyé spécial de l'empereur d'Orient, Aredius, était en route pour blâmer Gondebaud de l'accord car il voyait là un germe de discorde perpétuelle car il avait fait périr le père, la mère et, peut-être, les deux frères de Clotilde.

Celle-ci précipita le mouvement et les soldats envoyés par Gondebaud pour la rejoindre arrivèrent trop tard et ne purent que récupérer le trésor nuptial.

La noce fut préparée à Châlons où Clovis était venu attendre sa fiancée et le mariage eut lieu vers 493 à Soisson, sa nouvelle capitale après Tournai.

Clotilde s'était convertie de bonne heure ainsi que sa sœur au catholicisme, mais il est exclu que ce fut saint Avit qui la convertit car il ne fut ordonné qu'en 490 et d'ailleurs il n'eut pas manqué de la noter même brièvement dans ses homélies ou dans ses lettres, en particulier dans celle fameuse qu'il adressa à Clovis pour le féliciter de façon très élogieuse après son baptême.

En tout cas Clotilde était très pieuse et dès son mariage elle ne cessait de le sermonner pour lui faire connaître le vrai Dieu et abandonner les idoles. Cela rend vraisemblable l'appel au Dieu de Clotilde que Clovis aurait lancé dans un moment d'angoisse pendant la bataille contre les Alémans.

D'après Grégoire de Tours la légende bien connue raconte que cet appel eut lieu en 496 à Tolbiac vers Cologne en Allemagne ; Clovis jura de renier ses dieux et invoqua celui des chrétiens, le combat tourna en faveur des Francs et Clovis se serait écrié : « Ne laisse pas périr notre peuple, de grâce ! Nous t'appartenons désormais. »

Clotilde ne laisse pas échapper l'occasion et, grâce à l'habileté et la diplomatie du grand prélat saint Rémi de Reims, un baptême public et solennel fut préparé. Les proches du roi et nombre de ses guerriers furent aussi baptisés. L'événement eut des répercussions importantes et durables et dans sa fameuse lettre de 497, à Clovis, saint Avit en parle longuement en précisant que cela se passa la veille de Noël 496 :

« Tandis que vous choisissiez pour vous, vous jugez pour tous ; votre foi et votre victoire. La plupart, en cette même affaire, si l'exhortation des prêtres ou la suggestion de n'importe qui de leurs amis le pressent d'embrasser la saine croyance, ont continué d'opposer les coutumes de leur famille et les usages de leurs parents. Ainsi préférant au salut une honte funeste, et mettant un inutile respect à garder l'infidélité de leurs pères, ils confessent, en quelque sorte, ne savoir que choisir. (Allusion très nette au roi Gondebaut.) Mais, après un fait aussi miraculeux que celui-ci, que cette excuse et cette fatale honte disparaissent enfin...

« Vous avez des ancêtres qui ont fait d'éclatantes choses : vous avez voulu en faire de plus éclatantes encore. Vous correspondez à vos aïeux en ce que vous réglez dans le siècle : vous apprenez à vos descendants que vous réglez au ciel... Que dire maintenant de la solennité si glorieuse de votre régénération ? Bien que je n'ai pas assisté corporellement à cette cérémonie, cependant je n'ai pas manqué à la communion des joies, d'autant que la bonté divine avait ajouté à nos contrées cette grâce, qu'il nous vint, avant votre baptême, un message de votre sublissime humilité... Nous pensions, en effet, et nous songions en nous-même à ce que devait être que de voir une troupe de pontifes réunis, empressés à servir un prince qui plongeait dans les eaux vitales ses membres royaux ; cette tête redoutée des nations, se courbant devant les serviteurs de Dieu ; cette chevelure nourrie sous le casque, recevant l'onction sainte du casque du salut...

« Il y a bien une chose que nous voudrions : c'est que Dieu, par votre intermédiaire, devant faire sienne toute entière votre nation, vous présentiez du bon trésor de votre cœur les semences de la foi à ces nations ultérieures, encore ensevelies dans leur ignorance native et que nul germe de dogme pervers n'a corrompues jusqu'à présent...

« *Toutes les fois que vous combattez, c'est nous qui vainquons.* Au milieu de tout cela, votre miséricordieuse sollicitude conserve son affection à la religion catholique... C'est assurément ce qui a fait que vous avez demandé par un ordre souverain que le fils de votre serviteur l'illustre Laurentius fut envoyé près de vous, ce que mon seigneur (le roi Gondebaut), qui est bien le roi de la nation, mais aussi votre soldat... Je me réjouis de vous l'envoyer, je lui envie le bonheur de vous voir. »

Cette lettre est le document le plus certain que nous ayons sur le baptême de Clovis, elle a le mérite d'avoir été écrite par un contemporain bien au courant de l'événement par son envoyé spécial, Laurentius. Saint Avit a bien précisé le jour du baptême de Clovis : la veille de Noël, opinion qui a prévalu sur celle de Grégoire de Tours qui a indiqué, beaucoup plus tard d'ailleurs, Pâques, suivant l'habitude de l'époque.

Clotilde eut une vie mouvementée avec ses enfants et petits-enfants ; veuve et âgée, elle se retira dans le monastère de Saint-Martin de Tours dont elle avait été la grande bienfaitrice et y mourut à 70 ans, après 35 ans de veuvage, le 3 juin 545.

Tous les détails que nous a laissés Grégoire de Tours sur la conversion de Clovis sont l'écho des propos de la vieille reine. Que de fois elle a dû raconter à ses pieuses compagnes les circonstances merveilleuses de la conversion du roi ! Conservées pieusement dans les couvents de la cité, elles sont parvenues jusqu'aux oreilles de l'évêque-historien qui s'était fixé à Tours, une trentaine d'années après la mort de la reine. Il a reproduit religieusement dans sa biographie ces souvenirs un peu romancés qui reposaient sur un fond véridique.

Les conséquences de la conversion de Clovis ont été prodigieuses. Il est devenu le nouveau Constantin qui avait officialisé le catholicisme sous l'Empire romain. L'Eglise et la population gallo-romaine l'ont adopté. La royauté franque a été légitimée par son adhésion au catholicisme. Ses rois ont cessé d'être des usurpateurs. En face des autres monarchies barbares, chrétiennes mais passées à l'hérésie arienne, qui ont disparu les unes après les autres, elle est demeurée solide.

Clovis, mort en 511, fut enterré dans l'église de l'Abbaye, qu'il avait fait construire à Paris au sommet de ce qui s'appela plus tard la montagne Sainte-Geneviève, en souvenir de sa victoire de Vouillé, avec l'aide des Burgondes, sur les Wisigots.

Geneviève, la sainte de Paris, qu'elle avait sauvée deux fois en 451 contre les Huns et en 461 contre les Francs, y fut enterrée en 512 ainsi que Clotilde après 545. Ce qui reste de la vieille

abbaye est englobé dans le Lycée Henri-IV mais l'église abbatiale voisine de Saint-Etienne-du-Mont fut démolie finalement en 1806 sous Napoléon I^{er}. A son emplacement se trouve la rue Clovis pour rappeler le souvenir historique.

4.4.5. — GONDEBAUD LÉGISLATEUR - LE LIVRE DES CONSTITUTIONS
(5) (6 - T. IV - 1852 - pp. 245, 247, 313, 320, 394)
(6 - T. V - pp. 26, 127, 189, 357, 425).

Par opposition à Clovis tout auréolé par sa conversion au catholicisme, Grégoire de Tours nous a laissé un portrait assez déplaisant de Gondebaud : indécis, fanfaron, certainement fratricide.

L'illustre évêque voyait trop le roi burgonde comme un hérétique obstiné dans son refus à se soumettre à l'Eglise établie. D'autre part, au moment où il écrit, Grégoire de Tours ne veut pas déplaire trop à ses maîtres ; les Francs sont maîtres de toute la Gaule et il n'y a pas encore si longtemps que les Francs et les Burgondes se battaient : Godomar, deuxième fils de Gondebaud, avait été battu en 534 et Grégoire de Tours a dû écrire son *Histoire des Francs* à partir de 575, date de sa nomination comme évêque de Tours.

Parmi les nombreux points qui militent en faveur de Gondebaud, il convient de signaler spécialement l'œuvre législative importante pour l'époque, qu'il a mise en place ; il a été en effet un législateur éclairé et actif.

Les Burgondes arrivés au terme de leur longue migration et en se mêlant aux races qui, de gré ou de force, avaient consenti à les admettre au partage de leurs foyers, n'avaient pas tardé à sentir l'influence du contact d'une civilisation plus avancée. Leur rudesse primitive s'était adoucie grâce à ce contact et à de certaines dispositions conciliatrices qui les distinguaient des autres barbares.

Ils tendaient visiblement à se rapprocher du peuple occupé, sinon vaincu, en diminuant les contraintes qu'ils lui avaient imposées, les anciennes populations que nous appelons gallo-romaines étaient alors désignées des Romains.

Une législation, dans le sens des besoins nouveaux de la situation devenait donc indispensable et les premiers essais législatifs des rois burgondes bien que louables ne pouvaient plus suffire.

Ce fut le mérite de Gondebaud de comprendre la situation et de réaliser l'œuvre nécessaire.

A cet effet il réunit ses « Optimates » (correspondant à l'ancien ordre sénatorial), ses « comtes » et les principaux de la nation et posa avec leurs concours les bases d'une législation à la fois civile et criminelle qui resta consignée dans un code célèbre dont on a conservé le texte jusqu'à nos jours.

Ce nouveau code a été désigné sous les noms de « *Lex Gundobada* » en l'honneur de celui qui en fut le promulgateur, ou « *Lex Burgundionum* » ou « *Loi Gombette* », le nom exact serait « *Liber Constitutionum* » (Livre des Constitutions).

Les trente comtes qui assistèrent le législateur apposèrent leurs sceaux ou leurs signatures au bas du préambule de la loi étaient de race burgonde (noms germaniques) à l'exception de deux ou trois qui étaient gallo-romains (noms latins). Ceux-ci purent veiller aux intérêts des anciens possesseurs du sol en accord avec l'esprit de conciliation.

Le législateur s'aïda du secours des lois romaines qui étaient alors en vigueur dans la Gaule et consistaient principalement, mais non exclusivement, dans le code théodosien publié en 438 par Théodose II, empereur d'Orient et introduit dans l'Empire d'Occident par Valentinien III, mort en 455.

Les complications d'intérêts dues à la conquête nécessitèrent des modifications successives qui se poursuivirent après la mort de Gondebaud (516) mais l'essentiel de la Loi Gombette date de 501-502.

Son fils, Sigismond, qui lui succéda a été à l'origine de certains textes avant sa mort vers 524 et sans doute aussi Godomar, le deuxième fils de Gondebaud, qui succéda à son frère et régna jusqu'en 533.

Le premier préambule fut publié à Lyon, le deuxième à Ambérieu (en Bugey).

La législation ainsi mise en route continua en Bourgogne (entendons : Bourgogne, Franche-Comté, Lyonnais, Viennois, Savoie, Helvétie) même après la conquête des Francs et ceci jusqu'en plein IX^e siècle, mais son autorité fut ébranlée et son déclin commença.

Vers 829, Agobard, archevêque de Lyon, écrivit à l'empereur Louis le Pieux (ou le Débonnaire), fils de Charlemagne, pour lui montrer le fâcheux effet du maintien de la loi du roi Gondebaud pour sanctionner le duel judiciaire qui décidait du gagnant dans certaines affaires. Il rappelait l'opposition qu'y avait faite saint Avit, évêque de Vienne (R.D. n° 618).

Un code spécial pour les Gallo-Romains (*Lex Romana*) fut édité vers la même époque 501-502.

Le législateur eut avant tout le désir de s'attacher l'ensemble des populations, il eut soin de composer les tribunaux à la fois de Gallo-Romains et de Burgondes et de rendre leur concours indispensable pour la prononciation des jugements, ce qui offrait aux Gallo-Romains la plus forte garantie de l'impartialité des jugements.

Dans la Préface il est écrit entre autre (5, p. 475) :

« Après avoir délibéré avec nos Optimates sur ce qu'il faudrait, pour la tranquillité et le profit de notre peuple, conserver les constitutions de nos parents et des nôtres, nous avons décrété de choisir celles qui, de notre avis et de celui de nos Optimates, semblaient le mieux répondre à l'honnêteté, à l'ordre, à la raison et à la justice et d'en former des lois devant durer à perpétuité. »

Dans la Proclamation :

1. « Par amour de la justice sur laquelle Dieu fonde et réconcilie les puissances de ce monde, nous avons décidé, avec l'approbation de nos comtes et de nos nobles, que l'intégrité, l'équité et l'égalité doivent régner dans la justice à l'exclusion de toute vénalité et de toute corruption.

« Tous nos administrateurs et tous nos juges auront à juger avec équité et égalité tant les Burgondes que les Romains (les historiens disent maintenant Gallo-Romains), selon nos lois corrigées et amendées sans exiger ni accepter de cadcaux ou d'avantage de l'une ou de l'autre des parties. »

2. « Et nous nous imposons les mêmes règles à nous-même ; que nul n'ose donc tenter d'influencer notre intégrité par des supplications ou des cadeaux... »

.....

4. « Si un juge s'est laissé corrompre et qu'il ait néanmoins jugé selon notre loi, on lui coupera la tête afin que chacun sache que la loi doit être respectée... »

.....

6. « Les affaires mineures non prévues par la loi et ne concernant que des Romains seront jugées selon les lois romaines que nous avons, pour la commodité des juges, condensées dans un code afin que nul n'en ignore. »

(Ce fut la *Lex Romana Burgundionum* déjà signalée.)

Cette proclamation porte le sceau et la signature de chacun des 31 comtes qui formaient le Conseil du Roi, ce nombre correspond à peu près à celui des cités du grand royaume burgonde.

Jusque-là, les seuls tribunaux qui subsistaient étaient les tribunaux citadins présidés généralement par les évêques des *civitates*.

Après la réforme judiciaire, il y eut dans chaque cité un comte-juge burgonde et un comte-juge romain qui devaient siéger ensemble au tribunal.

Les tribunaux épiscopaux ne furent pas supprimés mais ne traitèrent que des affaires religieuses ou de simple police.

Gondebaud fut le premier roi « barbare » à avoir exécuté cette tâche.

Montesquieu considéra la loi Gombette comme la meilleure entre toutes celles des « Barbares ». Dans son livre « L'Esprit des Lois » il a bien noté l'épreuve du jugement de Dieu (combat judiciaire) qui choque nos consciences et qui choquèrent déjà celle de saint Avit, mais Montesquieu a voulu montrer que l'accord des mœurs et des lois atténuaient le mal que ces lois pourraient sembler avoir produit.

Nous n'avons pas cru utile de reproduire la traduction de ce texte assez long, les personnes intéressées pourront se reporter aux sources déjà signalées, mais nous reprendrons quelques cas typiques illustrant les mœurs de ce temps.

Les sanctions sont souvent très lourdes surtout pour les classes inférieures et avant tout pour les esclaves, aussi pour les Juifs, mais pas de différence entre Burgondes et Gallo-Romains ce qui est très important.

● Un voleur devait payer trois fois la valeur d'achat dont voici quelques chiffres : un esclave = 25 sous d'or (au propriétaire bien sûr), un cheval = 10 sous d'or, un bœuf = 2 sous d'or, une vache = 1 sou d'or, un porc = brebis = une rûche d'abeilles = 1 sou d'or, une chèvre = un tiers de sou d'or.

● Un Burgonde ou un Gallo-Romain de condition libre, qui s'est introduit dans une maison pour y faire naître une rixe, payait une amende de 12 sous d'or au tribunal + 6 sous d'or à l'occupant.

● Une violence entraînant la perte de dents entraînait une indemnité de :

- 15 sous d'or pour un Optimate burgonde ou un noble gallo-romain ;
- 10 sous d'or pour un Burgonde ou un Gallo-Romain de condition médiocre (moyenne) ;

— 5 sous d'or pour une personne de dernière condition libre.

Si l'auteur était un esclave, il avait en plus la main coupée, l'indemnité devait certainement être payée par le propriétaire de l'esclave si celui-ci n'avait rien.

● Un vol à main armée avec effraction était puni de peine de mort et le paiement des biens volés était fait sur le produit des biens du ou des coupables.

● Si un *ingénu* (esclave libéré), sans raison légitime, avait arraché les cheveux à une femme ou s'il l'avait traînée par les cheveux, sur la voie publique ou dans la maison de cette femme et que la chose avait été prouvée par témoins, l'auteur de l'attentat devait payer à cette femme 12 sous d'or si la femme était de condition libre, 6 sous d'or si c'était une affranchie et 3 sous d'or pour une esclave et en outre une indemnité de même valeur. Si l'homme était un esclave les sanctions étaient respectivement 200 coups de bâton, ou 100, ou 75.

● Un esclave qui attentait à la pudeur d'une femme libre était condamné à mort. Si la femme (ou jeune fille) était consentante, les deux étaient condamnés à mort ; dans ce cas si les parents de la jeune fille ne voulaient pas lui infliger la peine qu'elle méritait, elle perdait sa liberté et devenait l'esclave du roi, c'est-à-dire du fisc. Les parents devaient donc eux-mêmes veiller au maintien des bonnes mœurs et d'infliger la peine terrible que la loi pouvait prononcer.

● Un homme surpris en adultère avec sa parente ou la sœur de sa femme payait une indemnité au plus proche parent de sa femme et une amende de 12 sous d'or. La femme devenait esclave du roi (du fisc).

● Dégainer simplement son glaive coûtait 12 sous d'or et, en cas de blessure, on ajoutait les frais pour les blessures.

● Il était défendu sous peine d'amende de refuser l'hospitalité aux envoyés de nations étrangères et aux voyageurs. César a parlé de l'hospitalité considérée comme un devoir par les nations germaniques.

● Si un Burgonde *Optimate* ou de *classe médiocre* (moyenne) épousait une fille sans l'autorisation du père de celle-ci, il devait payer 150 sous d'or au père et une amende de 36 sous d'or. Si c'était un *leude*, il payait respectivement 45 et 12 sous d'or.

Une personne de *classe* dite *médiocre* était un leude de condition relevée mais inférieure à celle de l'Optimate.

Ces *leudes* (ou fidèles) étaient une classe d'hommes qui avaient le privilège d'accompagner le roi dans les expéditions militaires et de combattre à ses côtés. C'étaient les vassaux directs du roi.

● Les Juifs qui avaient porté la main sur un chrétien (arien ou catholique) avaient la main coupée et payaient 75 sous d'or d'indemnité et 12 sous d'or d'amende.

● Un vol dans une vigne coûtait 3 sous d'or d'indemnité et une amende de 3 sous d'or pour un homme libre. Si c'était un esclave : 300 coups de bâton ou 150 si le propriétaire le rachetait, si c'était de nuit il était mis à mort.

● Nous avons vu déjà qu'à l'arrivée des premiers Burgondes en Sapaudia, les occupants eurent le droit de s'adjuger les deux tiers des terres arables (*terrae*) et le tiers des esclaves. L'habitation et les communs, le jardin et les forêts étaient partagés en deux, aussi beaucoup des domaines ainsi occupés par des Burgondes restèrent longtemps en indivision, ceux-ci étaient appelés *Hospites*, hôtes, on pourrait dire co-propriétaires.

Les Burgondes ayant obtenu des parts dans les domaines étaient les *Faramans*, simples hommes libres, pères de famille, soldats et paysans. Ils disposaient ainsi d'un bien foncier inaliénable qu'ils cultivaient avec des esclaves et qui leur rapportait suffisamment pour l'entretien de leur famille. A la demande des comtes burgondes ils étaient astreints au service des armes. Ils formaient une petite aristocratie.

D'après la chronique de Marius, évêque d'Avenches (Suisse), dit aussi Marius de Lausanne, le partage des terres fut fait en 456 et au dépend des nobles gallo-romains. Il ne pouvait guère en être autrement car eux seuls pratiquement étaient propriétaires.

Les domaines étaient divisés en deux parties distinctes. La première était distribuée entre les *colons*, paysans de condition libre, anciens affranchis, souvent anciens petits propriétaires qui avaient vendu leurs terres aux grands pour assurer leur sécurité. Chaque colon bien que libre était lié au grand propriétaire et pratiquement ne pouvait pas le quitter, c'était un *serf*, il cultivait son propre terrain avec des esclaves et donnait une part de sa récolte au maître ou payait une redevance en argent.

Il y avait ainsi dans chaque domaine un nombre plus ou moins important de *colonies*, elles-mêmes de dimensions et de valeurs différentes suivant l'importance, la topographie et la région.

Dans chaque domaine une autre partie était réservée au propriétaire, c'était la « *réserve seigneuriale* » entretenue par des esclaves sous la direction d'un chef de culture.

Le partage burgonde porta précisément sur cette réserve et l'on comprend mieux qu'il fut bien accepté par les colons qui n'étaient pas frustrés et assez bien toléré par les grands propriétaires qui continuèrent comme avant à toucher les redevances des colons.

D'ailleurs les terres étaient abondantes, les friches aussi sans parler des forêts alors guère ou mal utilisées. Les populations très clairsemées cultivaient mal, la mise en friche était d'ailleurs le principe car l'assolement ne fut connu que bien plus tard.

Les hommes manquaient et chaque guerre était l'occasion de faire des esclaves pour assurer la culture. D'ailleurs la loi burgonde comporte des articles concernant la question agricole si importante alors et les possibilités de main-d'œuvre, certaines améliorations de la condition d'esclave (surtout dans les textes de Sigismond et aussi sans doute de Godomar).

Les Burgondes venus des régions rhénanes, rive gauche ou rive droite, bien après la première occupation de la *Sapaudia* reçurent aussi des parts mais seulement un tiers des terres du domaine et pas d'esclaves.

● Il est question d'esclaves rachetés en Alémanie (5, p. 457) à la suite des incursions alémanes vers 485 sur les frontières septentrionales vers Langres qui fut reconquise par les Burgondes.

● Les réquisitions étaient supportées par les seules personnes nobles.

● Un Burgonde ne pouvait pas révoquer un affranchissement à un affranchi que s'il était prouvé en justice qu'il avait fait à son patron un dommage ou une offense grave.

● Les affranchis des Burgondes n'avaient pas la faculté de se retirer où bon leur semblait.

● Les Burgondes avaient tendance à aliéner leur domaine, cela fut défendu sauf dans le cas où ils en avaient un autre ailleurs et dans ce cas ils devaient donner la préférence aux anciens propriétaires. Il ne fallait laisser aucune terre inculte.

● Les affranchissements devaient se faire avec soins et bien observer les formalités à remplir, par écrit en présence de cinq à sept témoins de condition libre.

Une personne jouissant de tous les droits de l'ingénuité depuis moins de trente ans ne pourra être descendu à la condition d'esclave sans avis de justice. Si ces droits sont acquis depuis plus de trente ans, l'ingénu a acquis irrévocablement le droit d'homme libre...

● Les articles concernant l'amélioration de la condition d'esclave sont nettement marqués du sceau de Sigismond fraîchement converti et de son grand conseiller saint Avit bien que l'esclavage était considéré par l'Eglise comme un mal sans doute, mais un mal nécessaire. Il faut se placer dans le contexte de l'époque, la condition d'esclave était encore plus dure sous les Celtes et sous les Romains que sous les « barbares » christianisés.

● Pour terminer ces quelques remarques, nous signalerons une curieuse punition en cas de vol d'un chien de chasse ou de garde : le voleur devait baiser le derrière de ce chien en présence de tout le peuple ou payer cinq sous d'or au maître de ce chien et une amende de deux sous d'or.

4.4.6. — LE ROYAUME

● *Les hauts fonctionnaires.*

Les optimates constituaient la plus haute classe sociale après le roi, la reine et les princes et princesses.

Les *comtes* (*comites*) des cités qui formaient le conseil du roi étaient recrutés parmi les optimates et aussi — pour quelques-uns seulement — parmi les évêques et les grands propriétaires gallo-romains de l'ancienne classe sénatoriale.

Il y avait deux sortes de comtes :

Ceux dont nous venons de parler au nombre de 31 suivant la loi burgonde parmi lesquels trois ne portaient pas un nom gotique, or il existait, vers 500, 25 à 27 cités. Ils avaient le pouvoir exécutif, au moins ceux résidant dans les cités, ils devaient être burgondes seulement. Ces comtes étaient en quelque sorte des préfets, ils présidaient le tribunal de la cité assistés d'un comte gallo-romain et dans le domaine militaire, il était le chef des troupes levées dans le *pagus* à la demande du roi.

Les *comtes gallo-romains* avaient des fonctions plus mal définies. C'étaient en général les évêques déjà en place à l'arrivée des Burgondes, élus des fidèles en tant qu'évêques et par les curiales (comprenant les sénateurs de la cité) en tant que défenseurs dans le tribunal.

● *Les classes sociales.*

Nous avons déjà parlé des *esclaves* qui ne jouaient aucun rôle politique. Privés de liberté, ils avaient une vie uniquement consacrée au labeur et aux mauvais traitements malgré l'effort certain de l'Eglise pour améliorer leur condition.

Les hommes libres comprenaient :

- les *Optimates* ou *potentiores* au plus haut niveau — c'était l'ancien ordre sénatorial ;
- les personnes de condition moyenne, *mediani* ou *mediocres* — ex-ordre équestre.
(Les guerriers Faramans étaient assimilés à cette classe) ;
- les personnes de condition inférieure, *minimi* ou *inferiores* — ex-simples citoyens.

La troisième classe comprenait essentiellement les colons et les affranchis définitivement libérés. L'affranchi restait lié à son maître mais devait servir et résider sur son domaine. Nous avons vu que le colon, véritable serf était lui aussi lié à son maître tout en jouissant de plus de liberté que l'affranchi.

● *L'importance du Royaume* (5, p. 495).

Rappelons qu'en 443, Aetius — patrice romain — avait attribué, avec l'accord de l'empereur Valentinien III (425-455), la *Sapaudia* « à ce qui restait des Burgondes après les désastres de 435 et 436 » en Rhénanie (royaume de Worms).

Leur roi était alors Godomar I^{er} et le territoire concédé comportait la *Sapaudia*, c'est-à-dire la région de Genève depuis Valorbe près du lac de Neuchâtel avec Martigny-en-Valais, la Savoie actuelle, une partie du Dauphiné avec Grenoble, Die, Embrun et Moûtiers-en-Tarentaise.

Les Burgondes y reçurent une partie des domaines, des maisons rurales et des esclaves. Après la restitution de Lyon que Gondioc avait occupée illégalement en 453, il reçut en 457 la *Grande Séquanaise* (Besançon, Bâle, Nyon, Avenches) qui fut rattachée au premier territoire « concédé » — la *Sapaudia* — avec le même droit de partage des terres.

En 463 Gondioc fut nommé « *Magister militum* » (Patrice) de tout le territoire à l'ouest et au sud du territoire « concédé » avec la Lyonnaise première, la Viennoise, la Narbonnaise deuxième, les Alpes maritimes.

A la mort de Gondioc, son frère Hilpéric I^{er} lui succéda, en admettant la thèse de O. Perrin (5). Certains historiens ont dit

que ce furent les fils de Gondioc qui lui succédèrent, ce qui aurait entraîné des luttes graves avec l'assassinat par Gondebaud — le plus ambitieux — de ses frères, Hilpéric le Jeune (ou II) de même nom que son oncle et père de Clotilde, et Godomar (II) peu connu.

A la mort de Hilpéric I^{er}, Gondebaud reçut le titre de roi principal ou roi magistral, résidant à Lyon ou peut-être à Vienne, son frère Godegisel étant vice-roi à Genève.

Après la prise de Vienne et la mort de Godegisel, Gondebaud rattacha les deux territoires et forma un seul royaume dont il se proclama roi officiellement. Son fils Sigismond résidait à Genève comme vice-roi.

Cela équivalait à une déclaration d'indépendance à l'égard de l'Empire d'Orient (celui d'Occident étant disparu depuis 476), mais les liens purement formels avec Constantinople étaient si détendus qu'on ne s'en aperçut guère. Malgré cette unification, la majeure partie des établissements burgondes se trouvaient en Savoie, en Suisse occidentale et en Franche-Comté, c'est-à-dire dans la *Sapaudia* et la *Grande Séquanais*, qui constituaient une partie limitée de leur possession.

Comme nous l'avons vu, à la suite de la guerre contre les Francs de Clovis, Gondebaud céda à Alaric, le roi des Wisigots, toute la Basse-Provence et les Gots occupèrent les Alpes maritimes, sauf Embrun, ceci au détriment de l'ancien royaume magistral.

En 517, peu de temps après la mort de Gondebaud, saint Avit, avec l'accord de Sigismond réunit à Epaone (Albon près de Saint-Rambert-d'Albon) un concile auquel tous les évêques de Bourgondie étaient convoqués.

L'événement était d'importance car le roi Sigismond, précédemment converti par saint Avit, venait de proclamer la foi catholique, religion officielle du peuple burgonde. Il est à penser que tous les évêques se firent un devoir d'y assister ou de s'y faire représenter comme les convocations le demandaient. Or les actes du concile ont été conservés avec les souscriptions des vingt-cinq prélats et la désignation du siège épiscopal de chacun d'eux. Cela donne une idée assez exacte de l'étendue du Royaume à l'avènement de Sigismond en 517.

— Vers le nord, la frontière, incertaine à la suite des invasions alémanes, suit le sud des Vosges et comprend Langres.

- Vers l'Occident, elle est mieux connue : diocèse de Langres, vallée de l'Armançon, majeure partie du Nivernais, diocèse d'Autun par la vallée de l'Allier, le diocèse de Lyon, la frontière suit les Monts du Forez, au large de la rive droite du Rhône avec le Vivarais par la crête des Cévennes, elle rejoint le Rhône de Montélimar à Avignon, puis repasse sur la rive gauche, suit les crêtes du Lubéron, puis au-dessus de Riez en direction d'Embrun, Briançon par les crêtes du versant oriental de la Durance.
- Vers l'Orient nous en avons déjà parlé.

Voir le tableau des Provinces et Cités du Royaume burgonde.

TABLEAU DES PROVINCES ET CITES
DU ROYAUME BURGONDE (5)

SOUS GONDIQC, PATRICE EN 463		AU MOMENT DU CONCILE D'EPAONE EN 517	
Provinces et cités		Diocèses ou cités représentées	
R.C. = Royaume concédé / le reste = Royaume magistral			
Province de Grande Séquanaise			
Besançon, métropole	R.C.	Besançon, Ev. ou Archev. Claudius	
Bâle	R.C.	×	(plus d'évêque)
Nyon	R.C.	×	
Avenches	R.C.	Windisch (Vindonissa), Ev. Bubulcus	
Province Lyonnaise Première			
Lyon, métropole		Lyon, Archev. Viventiolus	
Châlon		Châlon, Ev. Silvester	
Langres		Langres, Ev. Grégorius	
Autun		Autun, Ev. Pragmatius	
Castrum Mâcon		Nevers, Ev. Tauricianus	
Province Viennoise			
Vienne, métropole		Vienne, Archev. Avitus	
Genève	R.C.	Genève, Ev. Maximus	
Grenoble	R.C.	Grenoble, Ev. Victurius	
Alba-en-Vivaraïs		Alba-en-Vivaraïs, Ev. Venantius	
Die		Die, Ev. Saeculatus	
Valence		Valence, Ev. Apollinaris	
Aoste-en-Diois		Aoste, Ev. Florentius	
Vaison		Vaison, Ev. Gemellus	
Orange		Orange, Ev. Florentius	
Cavaillon		Cavaillon, Ev. Philagrius	
Avignon		Avignon, Ev. Salutaris (représenté par Peladius, prêtre)	
Arles		Arles (wisigotique)	
Marseille		Marseille (wisigotique)	
Province Alpes Graies et Pennines			
Martigny-en-Val. (Octodure)	R.C.	Martigny, Ev. Constantius	
Moûtiers-en-Tarentaise	R.C.	Moûtiers, Ev. Sanctus	
Province Narbonnaise Deuxième			
Aix-en-Provence, métropole		Aix-en-Provence (wisigotique)	
Riez		Riez (wisigotique)	
Fréjus		Fréjus (wisigotique)	
Antibes		Antibes (wisigotique)	
Gap		Gap, Ev. Constantius	
Apt		Apt, Ev. Praetextus	
Sisteron		Sisteron, Ev. Valerius	
Province Alpes-Maritimes			
Embrun, métropole	R.C.	Embrun, Archev. Catulinus	
Digne		Digne	
Chorges	R.C. ?	Chorges (jamais eu d'évêque)	
Castellane		Castellane (jamais eu d'évêque)	
Senez		Senez	
Glandère		Glandère	
Cimiez		Cimiez (ostrogotique)	
Vence		Vence (ostrogotique)	



3. — La Gaule en l'an 500 (d'après Marcel Reinhard,
dans *Histoire de France*, Paris, 1954)

4.4.6. — FIN DU ROYAUME DE GONDEBAUD.

Nous avons déjà vu qu'après la première guerre franco-burgonde en 500, Clovis s'était rapproché du roi des Burgondes et plusieurs mariages eurent lieu entre les cours de Soissons et de Lyon-Vienne.

Malgré les supplications de Théodoric le Grand, chef des Ostrogots en Italie, de ne pas conclure d'alliance avec les Francs, Gondebaud passa outre et aida les Francs à battre les Wisigots à Vouillé près de Poitiers. Il prit Narbonne et la Basse-Provence mais les Ostrogots attaquèrent les Burgondes (devant Arles) qui perdirent la bataille avec beaucoup de soldats tués ou prisonniers. Gondebaud abandonna la Basse-Durance et une partie du territoire d'Avignon mais conserva toutefois le Vivarais.

Après ces combats de 507 à 510 Gondebaud se trouva seul contre les Francs, aussi s'efforça-t-il de se concilier avec l'Eglise. Mais saint Avit exigeait le baptême public, comme Clovis, afin d'entraîner le baptême des optimates et des guerriers burgondes — les Faramans — mais, devant leur opposition, le roi Gondebaud refusa. Par contre, il consentit que son fils Sigismond se convertit. Il s'efforça d'améliorer les rapports de ses deux peuples en aménageant les dispositions de sa loi.

Saint Avit insista beaucoup pour la conversion du roi :

« Il est écrit : « Si quelqu'un ne me confesse pas devant les hommes je le renierai devant mon Père qui est aux cieux... ». Quant à toi qui est roi et ne craint point d'être appréhendé, tu as peur de la sédition de ton peuple... Quitte cette folie et publie parmi le peuple ce que tu assures croire en ton cœur... car le prophète a dit :

« Je me confesserai à toi, Seigneur, en une grande assemblée de fidèles et je chanterai un psaume en ton nom entre les gentils... ». « Tu es le Chef du peuple et non le peuple de toi. Si tu vas à la guerre tu marches devant l'armée et elle te suit où que tu ailles. Il est donc préférable que tu marches devant le peuple, confessant la vérité plutôt que celui-ci demeure plongé dans le borbier de son erreur... ».

« Confus des raisons d'Avit, Gondebaud persista néanmoins dans son erreur jusqu'à la fin de sa vie, ne voulant point publiquement confesser l'égalité de la Sainte Trinité. » (5 - Traduction du texte de Grégoire de Tours inspiré lui-même d'une lettre d'Avit.)

Gondebaud mourut en 516 certainement à Lyon, un fragment d'homélie de saint Avit semble avoir été prononcé après cette mort. Son fils Sigismond lui succéda (R.D. n° 280) après avoir participé depuis plusieurs années à la fonction royale.

4.5. — Le roi Sigismond

4.5.1. — LE ROI

Après avoir écrit à l'empereur d'Orient, Anastase, pour lui affirmer son obéissance la plus plate, celui-ci lui accorda le titre de « *Magister militum* » (Patrice) et l'alliance de l'Empire ; saint Avit dut préparer la lettre :

« Mes ancêtres ont toujours été dévoués à l'Empire ; rien ne les a plus honorés que les titres que leur a conférés votre grandeur. Tous mes parents ont brigué les dignités que donnent les empereurs, les tenant en plus haute estime que celles qu'ils avaient de leur père... A la mort de mon père qui vous était très fidèle et qui était l'un des grands de votre cœur, je vous ai envoyé un de mes conseillers, ainsi que c'était mon devoir, pour mettre sous votre patronage les premiers débuts de mon service... Mon peuple vous appartient. Je vous obéis en même temps que je lui commande et j'ai plus de plaisir à vous obéir qu'à lui commander. Je serai roi au milieu des miens, mais je ne suis que votre soldat. Par moi, vous administrez les contrées les plus éloignées de votre résidence. J'attends les ordres que vous daignerez de donner. » (Saint Avit - Lettres.)

Le ton de cette lettre indique déjà que Sigismond était un roi faible, il était aussi indécis et adonné à de violentes colères. Cela ne correspondait pas à son hérédité : Nibelungen par son père burgonde, Amalungen par sa mère ostrogot. Par les lettres de saint Avit nous le voyons d'une dévotion très grande envers les corps saints et les reliques, courant les monastères, recherchant la compagnie des prêtres et des moines, il en oublie de s'occuper de ses affaires royales qui se dégraderont.

Né vers 470, il avait épousé, après la campagne de son père Gondebaud en Italie, Ostrogota, fille de Théodoric le Grand. Après la guerre franco-burgonde contre les Wisigots de 507 à 510, il se convertit au catholicisme vers 516 car une lettre de saint Avit de cette époque (R.D. n° 279) au pape Hormisdas fait grand éloge du prince Sigismond qui a abandonné l'erreur (l'arianisme) pour embrasser la foi catholique dont il tient haut le drapeau.

Saint Avit recommande ce prince aux prières du pape car il a élevé dans sa capitale (de vice-roi à Genève) une basilique somptueuse, il lui demande de lui envoyer des reliques.

Un concile d'Agaune (Saint-Maurice-d'Agaune en Suisse, actuellement Saint-Maurice-en-Valais) du 30 avril au 15 mai 515 fut réuni à la demande de saint Avit sous la convocation de Sigismond pour la fondation d'un monastère.

Le monastère d'Agaune a été inauguré le 22 septembre 515, jour de la fête des martyrs de la Légion Thébéenne, par saint Avit (R.D. n° 262) qui prononça une homélie dont le texte a été conservé. Le grand prélat avait été la cheville ouvrière de cette grande œuvre et l'une de ses lettres nous le montre en train d'organiser le monastère d'Agaune avec un abbé et des moines griniens des célèbres monastères griniens qu'il avait lui-même créés à Saint-Romain-en-Gal près du Baptistère de Saint-Mamert où étaient le corps de saint Ferréol et le chef de saint Julien.

Une première basilique avait été construite à Agaune (Valais suisse) à la fin du iv^e siècle sur l'ossuaire des martyrs de la Légion Thébéenne (dont leur chef saint Maurice). Sigismond la transforma donc en 515 en monastère et construisit une nouvelle basilique qui fut plus tard rénovée et agrandie après la destruction de 580. Les restes en furent retrouvés il y a un demi-siècle environ puis réexaminés et dégagés en 1944-1948 (44).

En 516, les enfants de Sigismond et d'Ostrogota abjurèrent l'arianisme au cours de grandes cérémonies qui firent l'objet d'une homélie de saint Avit : la fille aînée Suavogota puis le prince héritier Sigéric.

Peu après Suavogota épousa Thierry, le fils aîné de Clovis.

En 517, saint Avit, en accord avec Sigismond, réunit un concile à Epaone (du 6 au 15 septembre), nous en reparlerons. La même année fut rééditée la Loi Gombette avec des additions pour l'adapter aux événements et situations nouvelles.

En 522 une terrible tragédie éclata à la cour. Suivant le chroniqueur Marius : « ... Sigéric, fils du roi Sigismond, fut injustement occi par ordre de son père ».

Grégoire de Tours donne plus de détails.

A la mort de la première femme de Sigismond, il se remaria. Sa deuxième femme fut méchante à l'égard de son beau-fils, Sigéric, qui lui aurait fait des remarques au sujet de la robe qu'elle portait et qui avait appartenu à sa mère. La marâtre le diffama auprès de Sigismond qui dans sa brusque colère le fit

assassiner. Il s'en repentit aussitôt et chercha à expier à Saint-Maurice-d'Agaune en priant, jeûnant et demandant pardon à Dieu.

4.5.2. — DEUXIÈME GUERRE FRANCO-BURGONDE (523)

Les rois francs s'entendent pour attaquer le royaume burgonde, Grégoire de Tours écrit que ce fut le désir de vengeance de leur mère, Clotilde, qui les incita. En réalité, on peut penser que l'empereur d'Orient, Justinien, en vue de replacer sous son autorité les anciens territoires occidentaux de l'Empire, poussa les Francs, dont il connaissait les ambitions, contre les Burgondes en espérant ensuite que les Ostrogots d'Italie attaqueraient et battraient les Francs.

Quoi qu'il en soit, l'armée burgonde fut battue dans la région de Lyon. Godomar, jeune frère du roi parvint à s'enfuir avec une bonne partie de ses soldats. Sigismond chercha à se réfugier à Saint-Maurice-d'Agaune ; pour passer inaperçu il se serait fait couper les cheveux et déguisé en moine. Mais des traîtres burgondes qui n'avaient sans doute pas admis sa conversion au catholicisme et surtout son prosélytisme à vouloir convertir les ariens, s'associèrent aux pillages avec les Francs et promirent de le retrouver. Il fut reconnu et livré à Clodomir.

Sigismond, sa femme et ses deux fils furent alors faits prisonniers et conduits près d'Orléans (à une vingtaine de kilomètres il y a une commune appelée Saint-Sigismond) où on les exécuta et jeta dans un puits.

Un miracle se serait produit trois ans plus tard — une lumière apparaissait au fond du puits — aussi l'abbé d'Agaune, Vénérandus, demanda à Ansemundus, pieux burgonde (est-ce le même qui créa à Vienne les monastères de Saint-Pierre et de Saint-André-le-Bas ?) de solliciter du roi des Francs, Théodebert (ou Thibert) de restituer les corps.

Le roi accepta et les corps furent déposés à la basilique de Saint-Jean-l'Évangéliste près du monastère créé par Sigismond qui fut sanctifié plus tard. Un village de Savoie s'appelle Saint-Sigismond et rappelle le souvenir de ce roi burgonde.

Godomar put rentrer dans son royaume qu'il ne récupéra pas d'ailleurs en entier. Théodoric, le roi ostrogot, en occupa les parties méridionales pour protéger ses possessions de Basse-Provence, jusque vers la Drôme ou peut-être l'Isère.

Cependant en 529, les Ostrogots rendirent les terres enlevées en 523, ils avaient sans doute intérêt à ne pas affaiblir Godomar, seul rempart contre les Francs.

et remonter aux premières années du sixième siècle ». Ces sarcophages ont malheureusement disparu.

Saint-Romain étant situé juste au nord de Sainte-Colombe, donc pas très éloigné de Véserance, on comprend la conclusion « de quelque clerc viennois trop amoureux de sa petite patrie », comme l'écrit le chanoine Pierre cavard en P.S. de l'article précédent, l'un des sarcophages aurait été celui de Clodomir et par suite de la « similitude des quatre sarcophages, (il y eut) inhumation des autres fils de Clovis ». La reine Clotilde aurait pu aussi influencer ce choix en souvenir de sa chère ville natale, Vienne, suivant la légende dont on a déjà parlé.

En réalité, on ne voit pas bien pourquoi les trois frères de Clodomir, morts ultérieurement à des dates différentes et surtout en des lieux éloignés ne se seraient pas fait enterrer dans leurs capitales respectives.

Quant à la désignation par Grégoire de Tours du lieu de Vézeronce « sur le territoire de Vienne », il convient de rappeler que Grégoire de Tours né en 538-539, soit 15 ans environ après la bataille, il a dû seulement rapporter ce qui lui avait été conté de l'événement assez longtemps après.

Mais, surtout et même avant les récents travaux de l'auto-route B 7, rive droite, la topographie du lieu rend irraisonnable de situer une bataille d'une certaine importance, même avec les effectifs relativement restreints de l'époque, dans ce ravin de Véserance entre des collines abruptes et le Rhône qui devait pénétrer loin dans l'embouchure de la rivière.

A notre connaissance on n'y a pas trouvé des restes caractéristiques de cette bataille entre Burgondes et Francs. Par contre, le célèbre casque mérovingien trouvé en 1871 dans les environs de Vézeronce (près de Morestel), actuellement au Musée Dauphinois de Grenoble est un témoin possible.

Il reste à savoir ce que sont devenus les quatre sarcophages et pour quel motif ils se trouvaient dans l'église de Saint-Romain-en-Gal. Comme l'écrivait le Docteur Saunier : « La légende est parfois fille échevelée de l'histoire ».

4.6.2. — LE ROI GODOMAR

Sur l'existence de Godomar après la bataille victorieuse, certains historiens des XVII^e et XVIII^e siècles ont pensé qu'il se serait retiré dans les Alpes du Dauphiné où il aurait organisé la résistance aux Francs.

Le *Val Gaudemar*, près de Corps, aurait été un de ses refuges d'où l'origine de son nom. Pour d'autres historiens, il aurait tenu avec ses troupes les Alpes vaudoises, bernoises et valaisannes.

Ceci semble être pure imagination car rien n'indique pendant les huit années de règne qui précédèrent la crise finale que Godomar ait été en butte aux attaques des Francs ou d'autres voisins.

En réalité Godomar s'était montré courageux, arrivé au pouvoir dans les circonstances les plus critiques, il se préoccupa tout de suite de restaurer et de repeupler son royaume.

Il réunit une assemblée de ses comtes — la diète burgonde — dans une localité où son père, Gondebaud, et son frère Sigismond, avaient édicté la Loi Gombette, on pense qu'il s'agit d'Ambérieu-en-Bugey où l'on a retrouvé beaucoup d'armes mérovingiennes (21, p. 400).

Les résolutions adoptées par Godomar nous sont parvenues dans un capitulaire qui a été ajouté à la *Lex Burgundionum*. Les années récentes y sont qualifiées d'époque de destruction, il s'agit d'un texte important concernant les défenses faites aux créanciers, les droits des hommes libres qui rentrent dans le royaume burgonde après avoir été captifs des Francs (recouvrement de tous leurs droits), la possibilité aux Gots ou autres étrangers, ex-prisonniers des Francs, de s'établir sans autorisation et sans être inquiétés par les Burgondes ou les Gallo-Romains.

Des Burgondes, venant d'autres contrées, en particulier de chez les Gots et peut-être de leurs anciens territoires rhénans, purent s'installer sur les domaines des Gallo-Romains, mais, cette fois, avec attribution de la moitié seulement des terres cultivées et aucun esclave, alors que dans le premier partage les Gallo-Romains (grands propriétaires) avaient dû abandonner un tiers des esclaves et les deux tiers de leurs terres cultivées.

La loi précise qu'il ne faut jamais manquer de respect aux Eglises et aux prêtres, on peut penser que cela devait concerner les deux religions, catholique et arienne. Ceci doit certainement être interprété comme une réaction contre les directives de Sigismond qui avait donné une prépondérance très marquée au clergé catholique. Cela avait sûrement mécontenté les ariens et on explique ainsi la faible combativité des troupes burgondes et la trahison de certains qui dénoncèrent aux Francs leur roi Sigismond réfugié à Agaunc.

Les comtes, burgondes ou gallo-romains, sont enjoins de bien rendre la justice, de réprimer les délits de tout genre en

observant les lois de leur pays et de s'abstenir de transiger par des combinaisons louches à huis-clos sous peine d'amende.

Godomar ne se bornait pas à gouverner sagement les restes du royaume burgonde, il s'efforçait de recouvrer ce qu'il avait perdu. Il paya aux Francs la liberté de quelques-uns de ses sujets emmenés en captivité. Il négocia avec les Ostrogots pour rentrer en possession des diocèses qu'ils lui avaient enlevés sous leur roi Théodoric le Grand à la suite de la guerre de 523 contre les Francs : Embrun, Gap, Orange, Saint-Paul-Trois-Châteaux, Carpentras, Vaison, Apt, Cavaillon, dont les évêques avaient souscrit en 517 au concile d'Epaone et siégèrent ensuite dans les conciles ostrogots de 524, 527 et 529. Après la mort de Théodoric en 526, Godomar obtint après 529 la restitution de tout ou partie de ces diocèses car les Gots commençaient à s'inquiéter des Francs et leur intérêt était de favoriser les Burgondes qui formaient un rempart.

4.6.3. — QUATRIÈME GUERRE FRANCO-BURGONDE ET DÉFAITE FINALE DES BURGONDES (533)

Les rois francs Childebert et Clotaire (Chlothachar), fidèles à la politique expansionniste de leur père, le grand Clovis, préparaient leur revanche de Vézeronce. Ils demandèrent l'aide de leur frère Thierry qui refusa, cette fois, son concours par suite sans doute, comme nous l'avons dit, d'un accord de non-agression avec Godomar.

Les rois francs mirent le siège devant Autun (Saône-et-Loire) et Godomar essaya sans doute de délivrer la ville assiégée en attirant à lui les Francs, une bataille décisive s'engagea d'après Grégoire de Tours au voisinage d'Autun.

Marius, évêque d'Avenches (Suisse), chroniqueur contemporain faisant autorité, indique la date 534 ; cependant Caillemier, historien moderne (21, p. 418) estime que fin 532, début 533 au plus tard est plus exact car un concile eut lieu à Orléans en 533 et des évêques burgondes s'y trouvèrent. Les souscriptions sont du 23 juin 533 et il faut faire la part du temps, des convocations, des voyages...

Les Francs triomphèrent complètement et on ne sait pas ce que devint Godomar car on perd sa trace.

Ainsi disparaissait le royaume burgonde après 90 ans d'existence depuis l'installation en Sapaudia des colons burgondes par le patrice romain Aetius en 443.

Les vainqueurs se le partagèrent non sans à coup puisque Thibert (Théodebert) et Childebert I^{er} auraient évincé Clotaire I^{er}.

Ceci devint courant et l'histoire mérovingienne est une longue suite d'intrigues, de meurtres, de batailles et de transferts de territoires.

En ce qui concerne le royaume burgonde :

- Thibert (Théodebert, fils de Thierry, roi de Reims) eut les cités d'Autun, Châlon-sur-Saône, Langres, Avenches, Viviers, Nevers (probablement), Besançon, Mâcon, Sion ;
- Childebert I^{er}, roi de Paris, eut le reste : Vienne, Lyon, Genève, la Tarentaise, Belley ;
- Clotaire I^{er}, roi de Soissons, les cités de Grenoble, Valence, Die.

Ainsi, avec les anciens territoires des Wisigots conquis précédemment par Clovis, la Gaule presque entière se trouvait au pouvoir des Francs.

Les évêques catholiques des diocèses du Midi acceptèrent volontiers la chute de leurs rois burgondes car les Francs étaient orthodoxes ou défendaient l'orthodoxie alors que les Wisigots avaient soutenu énergiquement l'arianisme avant leur défaite, les Burgondes restaient au moins en partie favorables à l'arianisme malgré les conversions de Sigismond et Godomar.

Saint Avit, le plus prestigieux des prélats catholiques du royaume burgonde, n'avait-il pas écrit à Clovis dès la fin du v^e siècle : « Chaque combat que vous livrez est pour nous un triomphe » ?

CHAPITRE V

LES GALLO-ROMAINS

(5) (11)

5.1. — La population gallo-romaine

Comme nous l'avons vu, après leurs désastres de 436 en Rhénanie, les Burgondes n'étaient guère plus de 50 000 dont 20 000 guerriers au moment où Aetius, patrice romain sous l'empereur Valentinien III, les installa en *Sapaudia*. Ils acquirent plus tard en 458, sous l'empereur Majorien, la *Grande Séquanaise*.

Ces deux grands territoires constituèrent le *Royaume concédé* avec droit de partage des terres pour les guerriers burgondes, les *faramans*.

Lorsqu'en 463 le roi burgonde Gondioc fut nommé patrice, grâce à son beau-frère Ricimer, d'origine suève, tout puissant à Rome, le *Royaume magistral* fut constitué avec les nouveaux territoires dont faisait partie Vienne, mais sans droit de partage des terres.

Ce fut donc essentiellement dans le Royaume concédé que les Burgondes s'installèrent, seules des garnisons burgondes et des hauts fonctionnaires devaient marquer leur présence dans les grandes villes du Royaume magistral, même quand le roi Gondebald réunit ses deux royaumes en constituant le grand royaume burgonde en l'an 500, après l'exécution à Vienne de son frère Godegisel.

L'absence de sépultures burgondes dans la région viennoise le confirme bien, on les rencontre surtout en Franche-Comté, Territoire de Belfort, Bourgogne, Doubs, Haute-Savoie, Ain, Suisse romande.

La population de Vienne demeurait donc à peu près ce qu'elle fut au début du v^e siècle et à peu près celle qu'elle avait été quatre siècles durant.

« Le fond de cette population se trouvait constitué par les descendants de peuplades préhistoriques et protohistoriques d'une part (les Ligures), par l'élément celtique d'autre part (les Allobroges) ; il faut y ajouter les générations issues de la fusion de l'élément purement romain avec les éléments précédents. » L'apport véritablement romain italien était numériquement peu important.

On connaît aussi le rôle capital de la réunion de la Méditerranée et du Rhône sur les échanges et les grands courants de circulation. Le rôle d'Arles et de Vienne a été considérable aux temps romains, cela a favorisé les échanges et l'arrivée d'une population orientale qui dut jouer un rôle important.

Sa présence à Vienne a été marquée par des épitaphes décrites par Allmer (45, T. IV, pp. 249, 393, 398). Cette population orientale était désignée sous le nom collectif de Syriens (Grecs, Juifs et Syriens).

Ils ont introduit des produits inconnus, des métiers nouveaux (teinture de la pourpre, art de filer et de tisser la soie), des parures étrangères. Parmi eux on notait des médecins, agents d'affaires, marchands d'objets d'arts (juifs), de pierres fines, d'étoffes rayées, de soie, de tissus écarlates.

Ils ont contribué aux cultes de Cybèle, de la grand-mère, d'Isis, de Mithra et dans une certaine mesure ils furent les artisans de la propagande chrétienne et s'introduisirent même dans l'Eglise, au moins les Grecs.

Edouard Salin (11, tome I, p. 21) a mis particulièrement l'accent sur les influences orientales en Occident en matière d'art au v^e siècle.

« Les thèmes d'origine hellénistique indéfiniment répétés jusqu'alors de longs siècles durant et complètement usés (sont alors abandonnés). Un art nouveau se substitue peu à peu à l'art traditionnel : le goût de la couleur et le sens de l'ornementation y remplacent le souci de la pureté de la ligne ; l'orfèvrerie se substitue à la sculpture. La représentation de l'être considéré jusqu'alors comme l'aboutissement suprême — l'homme — fait place à des décors stylisés dans lesquels la figure humaine joue un rôle plus ou moins important. »

D'autres « barbares » existaient déjà en Gaule au iv^e siècle, sans doute à la suite de l'invasion de 275, mais, ni l'histoire, ni l'archéologie n'en ont marqué à Vienne la présence durable.

Nous avons vu que la Grande Invasion de la Gaule de 406-407 a été caractérisée par un déferlement brutal de peuples guerriers — Vandales, Alains, Suèves — qui bousculèrent les mercenaires romains (Francs surtout).

Ils traversèrent la Gaule en pillant et détruisant, mais ils ne s'installèrent pas et deux ou trois ans après passèrent en Espagne puis en Afrique du Nord. Les grandes voies d'invasion furent à partir du Rhin en direction de la Belgique, du Nord de la France, de la Bourgogne et de l'Aquitaine.

Notre région fut en grande partie épargnée, au moins avant les guerres franco-burgondes, bien que la Vallée du Rhône ait toujours été une voie de passage mais surtout pour les peuples méditerranéens. On a signalé seulement des Alains dans le Valentinien, mais il devait s'agir de petits groupes isolés.

5.2. — Le peuplement

(11, tome I, pp. 205-210)

Comme pour l'ensemble de la Gaule, le peuplement était irrégulier, il devait demeurer longtemps relativement faible.

Les campagnes étaient trouées d'espaces vides. « Les sols naguère porteurs de champs passablement fertiles sont aujourd'hui pourris de marais ou encombrés de ronces » écrivait un panégyriste de Constantin le Grand à propos de la Bourgogne, on peut penser qu'il en était certainement de même du Viennois. La terre ne pouvait nourrir que peu de monde parce que le mode de culture exigeait d'énormes espaces ; il faisait en effet alterner sur chaque parcelle les céréales et la jachère, le système des trois « sols » alternés ne commença qu'au IX^e siècle.

Pour des raisons de sécurité aussi bien que d'ordre économique, les ruraux avaient tendance à refluer vers la ville, il y avait beaucoup de terrains en friches mais la loi burgonde parle de forêts défrichées.

Cependant la ville si vaste au Haut-Empire s'était repliée sur son centre au point de n'être plus qu'un réduit fortifié (3, p. 49 ; 41, pp. 318-320).

Dans notre région relativement épargnée par les invasions, la vie de l'aristocratie gallo-romaine devait continuer, somptueuse même, mais non exempte de soucis car bientôt les Barbares pénétreront partout et des luttes entre les Burgondes et les Francs surtout dans notre région se produiront.

Du point de vue du langage, la présence sur notre sol de tant d'éléments divers, bien que moins bigarrés qu'ailleurs, va faire disparaître complètement le celtique ; le latin — un latin dégénéré — semble se propager davantage.

Le celtique ne devait d'ailleurs pas être bien pratiqué dans notre région très romanisée depuis longtemps, il n'en était pas de même en Auvergne où Sidoine Apollinaire écrivit : « ... La noblesse dépouillant la rude écorce du parler celtique... ».

Cette population diverse avait besoin d'une langue commune et c'est sur le latin, langue officielle des tribunaux et de l'armée, que le choix se portera tout naturellement.

5.3. — L'Aristocratie

Nous avons déjà parlé des classes sociales (4.4.6.) :

Les esclaves, privés de liberté, consacraient leur vie au labeur et subissaient des mauvais traitements malgré les efforts de l'Eglise.

La classe moyenne avait à peu près disparu après des siècles de despotisme impérial et des exigences absurdes du fisc. L'industrie et le commerce étaient en régression considérable au début des grandes invasions. Nous avons vu que la classe des hommes libres de rang inférieur était essentiellement constituée par les colons dans les campagnes dont les terres appartenaient aux grands propriétaires, en fait ils étaient fixés à ces terres et étaient devenus des serfs.

« A l'arrivée des « Barbares », cette classe (moyenne) n'existait plus. C'est pourquoi il n'y avait plus de nation » (F. Guizot ; 5, p. 191).

« L'autorité était donc concentrée en fait entre les mains d'un très petit nombre de propriétaires fonciers d'ordinaire fort riches, bien plus qu'à l'administration impériale. Ils forment une aristocratie qu'un réseau d'alliances unit en quelque sorte en une seule famille dont les membres ne se marient qu'entre eux ; cette caste très fermée accapare les charges et les dignités qu'elles soient civiles, militaires ou ecclésiastiques (exemple des Apollinaire et des Avit) » (11, T. I, p. 25).

Malgré les menaces et les invasions ils croyaient au prestige de Rome, elle était la gardienne de tout ce qui donne du prix à la vie « le droit, les lettres, les honneurs, la liberté ».

Les *sénateurs* étaient choisis parmi eux sous l'Empire. Une foule de provinciaux — 3 000 environ — entrèrent au Sénat sans acquérir pour cela le droit de siéger dans la haute assemblée de Rome, privilège réservé aux *illustres*.

Les rois burgondes ou autres « barbares » ménagèrent cette aristocratie en y choisissant des *comtes*, comme nous l'avons vu, car leur expérience sur le plan administratif les rendait bien plus capables et efficaces que leurs compagnons germaniques.

L'aristocratie gallo-romaine s'empara de tous les postes du haut clergé qui constituait l'autorité la plus unanimement respectée.

Elle constituait la tête d'une forte armature sociale qui persista sous les royaumes burgondes. Cela explique que les contemporains perçurent si peu la substitution de la royauté « barbare » à l'autorité impériale. Rien ne sera changé en effet pour les colons et les serfs qui continueront, comme sous les Romains, à obéir aux mêmes chefs directs sans changer de condition. Aux v^e et vi^e siècles, l'aristocratie gallo-romaine conserve ses positions, il n'en sera pas de même par la suite.

On comprend que, pour l'aristocratie, la vie n'avait guère changée et tout d'abord l'instruction et la culture lui étaient réservées.

Par des lettres de *Sidoine Apollinaire* (470-475) on sait que Vienne dut avoir une école malgré la situation trouble de l'époque. Il écrivit à deux professeurs viennois, *Claudien Mamert*, prêtre et frère aîné de saint Mamert, *Sapaudus* peu connu et désigné comme rhéteur (enseignant de la Rhétorique, la science du discours) (3, pp. 93-97).

Bien que né à Lyon *Sidoine Apollinaire* mérite une place dans l'histoire de Vienne car il a suivi les cours de Claudien Mamert et par ses écrits, il est le grand écrivain de la période burgonde.

Caius Sollius Apollinaris Sidonius est né à Lyon le 5 novembre vers 430. Son père fut Préfet du Prétoire à Arles (alors capitale de la Gaule), sa mère (son nom est inconnu) faisait partie de la famille des Avitus célèbre en Auvergne. Il fit de brillantes études et dut séjourner souvent à Vienne. Il eut des emplois importants à Rome à la cour de Théodoric, roi des Gots.

Il épousa à vingt ans environ Papianilla, fille du général gallo-romain Avitus qui avait pris une part glorieuse à la bataille près de Chalon-sur-Marne contre Attila et qui fut déclaré Auguste et couronné empereur le 10 juillet 455 au palais d'Urgel près d'Arles. Le nouvel empereur prit la pourpre impériale à Rome

où son gendre l'accompagna et prononça son panégyrique au Sénat.

Après la révolte militaire qui renversa Avitus, Sidoine se réfugia en Gaule à Lyon dont les habitants avaient pris fait et cause avec les Burgondes contre le nouvel empereur, Majorien, qui venait d'être nommé à Rome. Celui-ci accourut et reprit Lyon qui fut puni de sa révolte, mais grâce aux louanges de Sidoine, il affranchit assez vite la ville des contributions de guerre, au moins en partie. Sidoine, nommé comte par Majorien, l'accompagna à Arles en 459.

Mais en 461, Majorien fut assassiné et Sidoine se retira dans la magnifique propriété de sa femme en Auvergne, près du lac Chambon.

L'un de ses fils — Apollinaris — fut tué plus tard à la bataille de Vouillé où les Francs, aidés par les Burgondes, battirent complètement les Wisigots qui leur abandonnèrent leurs territoires au sud de la Loire jusqu'aux Pyrénées.

En 467, Athénus fut empereur, il fit appel à Sidoine qui alla à Rome où il fut nommé Préfet en 468.

Sidoine, malade, se démit de ses charges en faveur d'un fils et revint à Lyon puis en Auvergne en 471. Il tend de plus en plus vers la religion et, en 472, il est élu évêque à Clermont-Ferrand et sa femme se retire dans un couvent.

Sidoine fit opposition à l'invasion des Wisigots de Euric et il organisa la lutte pendant le siège de Clermont-Ferrand. Après un premier échec des assiégeants, ils triomphèrent et firent de graves destructions. Pour aider la population misérable, la femme de Sidoine vendit ses biens. Lui-même fut emmené prisonnier, mais, habile homme, il sut revenir en grâce dans l'intérêt même de ses compatriotes.

Il mourut le 21 août 488. Ses cendres reposeraient à Avitacum, aujourd'hui le petit village d'Aydat où d'après O. Perrin (1. c.), il y aurait un reliquaire, dont la haute antiquité est contestée, portant encore son nom.

Ce « sénateur », poète et grand seigneur, fut un des derniers grands représentants des lettres latines de la Gaule.

Par ses lettres on sait quelles étaient les relations entre les grands personnages de ce petit monde. On donne des nouvelles de la santé de ses proches ou de ses amis, on s'informe de façon touchante de celles de son correspondant et de ses proches. Malgré les difficultés et l'insécurité des routes on entreprenait beaucoup de voyages pour visiter ses propriétés ou ses connais-

sances, il y avait aux étapes des villas amies où l'accueil était une petite fête.

Malgré les troubles d'alors, il n'y est fait que de vagues allusions et on pourrait croire qu'il s'agissait d'une période des plus calmes. Et pourtant le siècle de Sidoine Apollinaire a été fertile en situations dramatiques : invasion des Huns, installation des Barbares dans les Gaules et en Italie et finalement la chute de l'Empire. Ce qui est certain, c'est que les écrivains de l'époque sont unanimes pour considérer l'occupation burgonde comme pacifique et relativement acceptable.

Les seigneurs gèrent leurs immenses domaines, s'adonnent à la chasse, au sport et s'occupent aussi de futilités. Les ambitieux briguent les hautes fonctions de la magistrature et de l'administration qui lui sont d'ailleurs réservées. Certains purent accéder à de hauts grades dans l'armée bien que la classe sénatoriale en soit théoriquement exclue. Beaucoup deviennent évêque, parfois de père en fils ou d'oncle en neveu.

Peu après l'installation des Burgondes dans la région rhodanienne, Sidoine Apollinaire écrit à un ami malade comment se passa à Lyon une journée de processions et de distractions, rien ne paraît changé dans la vie de la société gallo-romaine (5, pp. 427-428).

Après la procession avec toutes les classes de la société, « les propos étaient doux, enjoués, plaisants. De plus, et c'est là ce qu'il y avait de plus charmant, il n'était question ni de gouvernants ni des impôts ; nulle parole qui put faire l'objet d'une délation, nul délateur parmi nous ; quiconque avait une bonne histoire à conter et savait le faire en heureux termes, était écouté avec empressement : point de longs monologues cependant, parce qu'une vive gaîté interrompait les récits. »

Puis, après un long repos, les assistants décident de s'occuper, certains entreprirent des parties de jeu de paume, d'autres des jeux de dés.

« Quant à nous, nous jouâmes de tout cœur avec une troupe d'écoliers, de manière à ranimer par une course salutaire nos membres engourdis dans de trop longues occupations sédentaires. Là, l'illustre *Philomathius*, (ancien vicaire des sept provinces dont Vienne fut la capitale)..., ne cessa de se mêler aux camps du jeu de paume. Il y réussissait très bien, quand il était plus jeune. Mais, comme il était souvent rejeté hors de son camp par le choc des joueurs... il ne se relevait qu'avec effort de sa chute... » Il s'arrêta fatigué et très échauffé, se lava et demanda à Sidoine : « Je voudrais que tu me dictasses un quatrain. »

Ne dirait-on pas un match moderne entre des vétérans, habiles joueurs dans leur jeunesse, devenus de hauts fonctionnaires jouant avec des étudiants. Tout cela venant après des processions et des prières, comme il se devait, puis une détente où chacun raconte de bonnes histoires, mais en évitant les sujets épineux. Enfin, après l'effort physique, on fait assaut de poésie. Rien dans tout cela ne rappelle à nos cerveaux modernes de la crainte, de l'anxiété.

Les villas de la noblesse gallo-romaine ressemblaient aux villas romaines ; Sidoine Apollinaire a décrit Avitacum, le domaine des Avitus, famille de sa femme (11, T. I, p. 410).

C'était une demeure fort grande et pleine de charme, encore que le luxe en paraisse banni. Des bains-chaufferie et une salle de parfums précèdent le bain chaud où « le jour est parfait », à côté un grand « frigidarium », piscine à bord semi-circulaire, deux fenêtres montent jusqu'au lambris ouvragé du plafond ; les murs enduits de blanc n'offrent d'autres décors que quelques inscriptions en vers ; le toit couvert de tuiles (plates sur les surfaces, creuses sur les arêtes) se termine en cône. Un passage orné de colonnes conduit au bâtiment principal des bains vers une grande piscine où l'eau jaillit de dix tuyaux que terminent des têtes de lions. En face s'ouvrent l'appartement des femmes, l'officine et l'ouvroir.

Vers le levant, une colonnade a vue sur un lac ; de là part une galerie intérieure, ouverte sur les côtés pouvant servir de promenade couverte. Sur cette galerie donne la grande salle à manger d'hiver « où, souvent pétille un feu vif » ; de là on passe dans une salle à manger plus petite d'où l'on découvre presque tout le lac ; elle offre un lit semi-circulaire et un très beau buffet ; elle est surmontée d'une terrasse d'où la vue est fort belle. Sur elle donne le salon de compagnie. Une pelouse conduit au lac ; un bois est à peu de distance. Sous les feuillages réunis de deux grands tilleuls, le poète joue à la balle avec son beau-frère Ecdicius.

On n'a rien retrouvé, à notre connaissance, de cette villa qui devait être très belle ; d'autre part elle n'était pas dans notre région. Toutefois signalons dans le site gallo-romain de Saint-Romain-en-Gal, d'une période antérieure il est vrai (III^e siècle environ), une vaste villa dont les restes subsistent en partie sous les bâtiments du Lycée. D'autres villas du même type ont dû subsister jusqu'aux V^e-VI^e siècles ; le site des dernières fouilles de Tourdan semble être celui d'une villa gallo-romaine.

On a trouvé à Vienne des fragments de tuiles romaines de bronze doré qui devaient faire partie d'une toiture du même

type que celle d'une villa décrite au confluent de la Garonne et de la Dordogne. (Planche 7 de l'Atlas des Inscriptions de Vienne par Allmer frères - 1875.)

Sidoine Apollinaire a décrit des repas fastueux où il est question des huîtres grasses à point que l'on retrouve fréquemment sur les mosaïques viennoises, de légumes arrosés de miel, de superbes morceaux de viande dressés en forme de montagne avec des intervalles remplis de ragoûts variés où entraient les produits les plus délicieux de la terre et des eaux.

D'autres fois, la viande et les légumes étaient avec une sauce très grasse, il y avait des produits de jardin avec assaisonnement au miel, des poulets énormes, des fruits, du lait, des poissons, des pommes de Perse (pêches), des omelettes, des laitages.

Tout cela est un peu identique à la cuisine bourgeoise actuelle, sauf le miel car on a le sucre, mais la tradition romaine apparaît par la présence des lits où l'on s'étendait pour manger. Le mobilier luxueux des salles de repas jouait un rôle capital, auquel s'ajoutait les parfums sans oublier les musiciens et les musiciennes avec des cithares grecques :

« Que la table circulaire porte un lin plus blanc que neige ; qu'elle soit couverte de laurier, de lierre et de pampres verdoyants. Que de larges corbeilles pleines de cytises, de safran, d'arnica, de romarin, de troène, de soucis, qu'une main parfumée d'extrait d'amome dompte des cheveux rebelles et que la pénétrante vapeur des grains d'Arabie (l'encens) se répande jusqu'en haut de la demeure. Qu'à l'approche de la nuit, des lumières nombreuses s'allument, sous les lambris éclatants, au haut des plafonds ; que l'intérieur des lampes à la panse profonde ignore l'huile et les graisses visqueuses ; qu'elles répandent le suc de l'arbre à baume... »

Il s'agissait d'un festin magnifique donné par le fils de Tonantius Ferreolus, préfet du Prétoire des Gaules sous Honorius, joliment décrit dans un poème de Sidoine Apollinaire.

Les boissons consistaient dans nos régions en vins du Viennois, qui ont été vantés par les Romains, ou de Bourgogne, de Bordelais, de l'Hérault ou importés de l'Orient méditerranéen, du Falerne d'Italie.

On ne sait à peu près rien de la vie des autres classes sociales. Les repas devaient être simples mais certains pouvaient certainement y joindre un peu de vin de leur récolte.

Quant aux « barbares » burgondes, les repas étaient simples mais copieux et se terminaient dans une beuverie jusqu'à

l'ivresse complète, au moins au début de leur occupation. Par la suite les dirigeants surtout s'affinèrent au contact des Gallo-Romains.

Parmi les intellectuels, *Claudien Mamert*, frère aîné de l'évêque saint Mamert, prêtre lui-même, a eu une grande célébrité parmi les hommes savants de la Gaule méridionale au ^v^e siècle.

Dans une lettre écrite au fils d'une sœur de Claudien, Sidoine Apollinaire, qui fut son illustre élève à Vienne, écrivit une épitaphe où il rappelle les activités intellectuelles et religieuses de son ancien « maître ».

Il brilla dans la littérature romaine, grecque, religieuse, bien qu'on lui ait reproché un certain pédantisme dans son style et l'étendue assez restreinte de ses connaissances des grands auteurs, mais il faut se reporter à l'époque et le comparer à ses pairs.

Excellent orateur, dialecticien, poète, géomètre, philosophe et musicien, il sut par sa parole lutter avec efficacité contre les hérésies de l'époque. Il soulagea son frère du fardeau de l'épiscopat, fardeau très lourd en cette période trouble avec l'installation des « barbares » burgondes.

Dans une lettre à *Sapaudus*, il le complimente de ce qu'« un grand nombre de disciples, chéris comme des fils, ont été formés à ton école, imprégnés des disciplines grecques et nourris du miel altique ». Il lui rappelle de ne pas oublier l'antique noblesse de la ville de Vienne à qui il ne saurait payer le repos de sa double dette de citoyen et de docteur, sans manquer à ses aïeux et à sa patrie.

Ce passage remarquable, signalé par A. de Terrebasse (7, *Moyen Age*, T. I, p. 33), constate ainsi « les dernières lueurs jetées par les lettres dans Vienne au moment même de l'invasion des Barbares ».

Il fut le défenseur des belles lettres et les sciences :

« Je le dirai sans ambiguïté, déclarait-il, ce ne sont pas les esprits qui font défaut à notre siècle, mais les études. Je vois en effet la langue romaine, non seulement négligée, mais méprisée par les Romains (Gallo-Romains) qui n'osent plus s'en servir ; la grammaire repoussée comme une barbare par les armes du barbarisme et du solécisme ; la dialectique redoutée... ; la rhétorique chassée... ; la musique, la géométrie et l'arithmétique méprisées... ; et finalement la philosophie regardée comme quelque chose de redoutable et de « bestial ».

M. le Professeur André Pelletier (3, p. 97) a signalé particulièrement les méthodes pédagogiques vraiment très modernes pratiquées alors par Claudien Mamert : d'abord un exposé par le professeur, puis un seul étudiant désigné par ses camarades dialoguait avec le professeur.

CHAPITRE VI

L'EGLISE

6.1. — L'Eglise et les Burgondes

Dès le début du v^e siècle le paganisme avait à peu près complètement disparu dans les villes de Gaule.

Il avait été en effet condamné par la législation impériale, le catholicisme était la religion officielle, mais les interdictions renouvelées au cours du iv^e siècle montrent que le paganisme n'était pas mort. Vienne en particulier, siège du Vicariat des Gaules, avait une nombreuse administration recrutée pour les plus hauts postes, parmi l'aristocratie gallo-romaine.

Or l'Eglise, depuis ses débuts difficiles, avait recruté dans la partie la plus modeste de la population sans considération des classes sociales. Saint Mamert, au moment de l'institution des Rogations « craignait que le sénat (la curie municipale) de Vienne qui comptait alors nombre d'hommes illustres dans son sein, ne s'opposât à cette nouvelle institution, alors qu'il se pliait à peine à celles déjà établies ».

Mais dès après les grandes Invasions et l'occupation burgonde, la résistance du paganisme s'effondre et l'Eglise est alors la seule force organisée qui subsiste. Elle va attirer en son sein les populations désaxées pour lui donner un idéal qui préservera le pays de la décomposition. Elle sauve de la civilisation ce qui peut l'être.

L'Eglise est alors profondément attachée à l'Empire en danger, elle poursuit l'œuvre de la civilisation romaine. Les grands prélats opposent le monde romain et le monde barbare, Prudence écrira : « Il y a la même distance entre le monde romain et le monde barbare... qu'entre la brute muette et l'être doué de parole. » Plus tard Sidoine Apollinaire, alors évêque à Clermont-Ferrand criera sa révolte contre la livraison de l'Auvergne aux Wisigots et organisera la défense de sa ville.

Puis, bon gré mal gré, il faut bien constater que les Barbares sont maîtres de la situation, il faut être réaliste pour survivre à l'effondrement d'un monde et pour maintenir la foi et la propager.

A la résistance sans issue succède un optimisme raisonné des anciennes classes dirigeantes.

L'Eglise représente une force cohérente, elle se sent plus libre et plus puissante face à l'incohérence des Barbares qu'en face d'un Etat organisé tel que l'Empire. D'ailleurs les anciens partisans du paganisme gréco-latin gardent le silence dans les nouvelles circonstances et le danger païen disparaît.

L'ordre représenté par l'Eglise attire tous ceux qui souffrent du désordre issu des grandes invasions. L'évêque, chef de la hiérarchie catholique, par sa naissance, son éducation et sa foi, trouve la manière, la force persuasive qui convient auprès des chefs barbares et leurs fidèles et les amène même vers l'Eglise et souvent vers l'évangélisation.

Si les Wisigots ariens persécutèrent une dizaine d'évêques, les Burgondes, par contre, ariens eux aussi, furent nettement plus tolérants et finalement leurs deux derniers rois — Sigismond et Godomar, fils de Gondebaud — se convertirent au catholicisme. Il est vrai que le roi des Francs, Clovis, s'était déjà converti et profitait politiquement de la situation comme nous l'avons vu.

6.2. — Les Evêques

6.2.1. — LE ROLE IMPORTANT DES EVÊQUES

L'évêque constitue la pierre angulaire de l'Eglise, il y en a un dans chaque cité.

Dans la métropole de chaque province, comme Vienne, il y a un *évêque-métropolitain* (ou métropolitain ou métropolite) qui exerce sur les autres évêques de la province — *les suffragants* — une certaine prééminence ; il deviendra au VII^e siècle l'Archevêque : en Occident, on trouve ce terme pour la première fois dans les ouvrages de saint Isidore de Séville mort en 636.

L'évêque est élu par le clergé et le peuple de la ville épiscopale, accepté par le roi et consacré par le métropolitain en présence de trois évêques au moins.

Chef du diocèse, il maintient et propage la foi, recrute les clercs parmi les hommes libres, leur assigne leur emploi, exerce sur eux un pouvoir de juridiction et de coercition presque

complet. Lui-même n'est soumis qu'à la juridiction royale (burgonde) et seulement après qu'un synode ecclésiastique l'a reconnu coupable et dépouillé de sa dignité.

Il impose le respect des lois de l'Eglise à tous les fidèles et même vis-à-vis des rois. Pour forcer l'obéissance il dispose d'une arme terrible, l'excommunication que les criminels les plus endurcis redoutent, car les hommes de ce temps-là ont peur de l'au-delà.

L'évêque est le protecteur des faibles, des pauvres et des malades dont il assure la subsistance des orphelins dont il est le tuteur, des prisonniers qu'il fait visiter et des esclaves auxquels il offre l'asile dans les églises.

Chef spirituel, il devient chef temporel par la force des choses après les grandes invasions, les institutions municipales (le sénat local ou la curie municipale) disparaurent au moins en partie et l'évêque dut s'occuper des intérêts temporels des citoyens.

Des hommes de haute valeur se succéderont aux heures difficiles et souvent dans une même famille. A Vienne saint Avit siège après son père saint Isichius ; Grégoire de Tours fut le sixième évêque de sa famille en moins d'un siècle.

Pendant la période burgonde, Vienne eut quatre métropolitains : *saint Mamert, saint Isichius, saint Avit et saint Julien*.

6.2.2. — SAINT MAMERT (463-475/476)

Il fut l'évêque métropolitain de Vienne au moment de l'occupation des Burgondes (468) et nous avons vu que des textes hagiologiques (Sidoine Apollinaire, saint Avit, Grégoire de Tours) rapportent cet événement au travers des récits prodigieux et des souvenirs bibliques.

Par sa grande piété et son attitude courageuse, le chef spirituel a pris le relais des autorités civiles et ramena le calme.

Comme aucun chroniqueur de l'époque ne rapporte des atrocités ou même des agressions violentes de la part des nouveaux occupants, il y a lieu de croire que cette occupation, acceptée d'ailleurs par les autorités de Rome, se passa sans de trop grandes violences, c'est pourquoi en signe de reconnaissance envers Dieu, saint Mamert institua les *Rogations*.

« Ce fut pendant la nuit de ces vigiles mémorables (la veille de Pâques) que le Saint Pontife conçut la pensée des Rogations et qu'il arrêta entre Dieu et lui, les cérémonies et les prières que répète aujourd'hui le monde entier...

« On craignait que le Sénat de Vienne qui comptait alors nombre d'illustres hommes dans son sein, ne s'opposa à cette nouvelle institution et cela avec d'autant plus de raison qu'à peine se pliait-il de celles qui étaient établies ; mais l'éloquence, encore plus les prières du digne pasteur surent amollir si bien les cœurs de ses ouailles, que loin de résister, elles allèrent, pleines de componction, au-devant de ses vœux. »

« Les trois jours qui précèdent l'Ascension furent consacrés à cette solennité, au jeûne, aux litanies, aux processions dont elle prescrit l'observance. Mamert, pour éprouver la ferveur de son peuple, indiqua d'abord pour la station du premier jour, l'église qui était alors la plus voisine des murs de la ville ; mais les jours suivants, il assigna un terme plus éloigné, sans que la route parût trop longue à la vive et ardente piété des fidèles. » (Homélie de saint Avit sur les Rogations ; traduction citée par A. de Terrebasse [25, T. I, pp. 45-46].)

L'exemple de l'Eglise de Vienne fut suivi de proche en proche par les Eglises des Gaules du vivant même de saint Mamert, puis par l'Eglise entière.

Nous avons déjà indiqué que le grand prélat craignait la réaction des « illustres hommes » du Sénat de Vienne encore proches sans doute du paganisme.

Aussi la première procession se rendit à l'église la plus voisine des murs de la ville, or il y en avait deux près des murs (extra-muros) : Saint-Pierre et Saint-Gervais (vers la gare S.N.C.F. actuelle). Comme Saint-Pierre était la plus près de l'église-cathédrale (au nord-est de la cathédrale Saint-Maurice) ce fut donc, d'après Ulysse Chevalier et Pierre Cavard, Saint-Pierre qui fut choisie.

En tout cas, c'est dans l'église des Apôtres (actuellement Saint-Pierre) que le corps de saint Mamert fut exposé, puis plus tard inhumé après sa mort le 11 mai 475 ou 476 (25, p. 46). Son tombeau, qui a sa légende, s'y trouve toujours ainsi qu'une inscription, nous y reviendrons à propos de l'église Saint-Pierre.

L'institution des Rogations conféra à saint Mamert une grande renommée dès son vivant et après sa mort ses successeurs furent également inhumés dans l'église des Apôtres qui devint la nécropole épiscopale.

D'après les documents, ce fut certainement le cas d'au moins onze d'entre-eux sur les vingt-sept qui se sont succédés depuis la fin du Bas-Empire jusqu'aux incursions des Sarrazins au début du VIII^e siècle et encore les seize non cités ont dû aussi y être inhumés mais les documents ont disparu.

Suivant la « Passion de saint Ferréol », martyr viennois de la fin du III^e siècle, une basilique fut élevée sur la tombe du saint. Au début du IV^e siècle il y avait en effet une église très près du Rhône sur le territoire de Saint-Romain-en-Gal mais les inondations avaient ébranlé le petit édifice qui risquait des destructions.

Aussi au V^e siècle — avant 460 — une nouvelle basilique fut construite un peu plus loin du Rhône par saint Mamert, nous en parlerons plus loin, et le sépulcre de saint Ferréol y fut déposé. Près de la basilique un monastère s'est formé entre le chemin de halage et le chemin de la plaine, ce fut la naissance des monastères griniens qui eurent une grande réputation surtout à partir de saint Avit (46).

Malgré la grande renommée de saint Mamert, peu d'églises portent son nom. Dans notre région, aux Côtes-d'Arey, une vieille chapelle dédiée au saint y fut construite beaucoup plus tard puisqu'il en est fait mention pour la première fois en 998.

En 1947, le regretté Docteur Joseph Saunier écrivait à son sujet (27, p. 249) :

« Il y a une grande pitié sur cette vieille chapelle, la toiture menace ruine... Ce modeste monument, qui n'est pas sans intérêt archéologique, est le seul des environs de Vienne à porter le nom du grand évêque de Vienne de l'époque Burgonde. A ce double titre, il mériterait d'attirer l'attention de tous ceux qui s'intéressent au passé de la grande cité viennoise et d'être sauvé d'une ruine peut-être prochaine. »

Cet appel a été entendu, une petite équipe dynamique animée par M. Jean-François Grenouiller s'est attelée à cette tâche et a déjà réalisé un beau sauvetage malgré de faibles moyens. Si les prières des Rogations se font encore, les processions ont été supprimées à l'intérieur de la ville de Vienne vers la fin du XIX^e siècle, mais dans les campagnes elles ont continué encore.

« Avant l'Ascension, trois matins de suite, à travers les champs printaniers quand l'aubépine fleurit, quand les froments sont encore en herbe, une procession se déroule, durant laquelle tous les saints et saintes sont invoqués, afin que Dieu accorde le temps qu'il faut aux blés, à la vigne, aux vergers, et à tous les fruits qui nourrissent les hommes. »

« Devant les croix ornées de feuillages et de fleurs, le prêtre s'arrête et les oraisons dites, bénit les quatre vents et exorcise les fléaux qui menacent les récoltes » (47).

La tradition était maintenue, mais le but original s'était modifié et combien de fidèles connaissaient l'origine des Rogations aux temps lointains de l'occupation de Vienne par les Burgondes.

Dans la sixième chapelle du collatéral sud de la cathédrale Saint-Maurice on voit les restes en mauvais état d'une fresque consacrée à saint Mamert.

Pierre Cavard en a donné une courte description (38) :

« A la partie la plus élevée on lit sur un édifice ces mots : Embrasement du Palais impérial par le feu du Ciel. Saint Mamert, l'archevêque est auprès de cette inscription. Au-dessous de ce sujet est la première procession des Rogations que saint Mamert institua par suite de ce fatal événement. Vient ensuite un concile d'Evêques qui confirme l'institution de l'Archevêque. »

La cathédrale Saint-Maurice avait aussi un tableau peint par le peintre viennois Tony Zaccharie (1819-1899) à l'âge de 18 ans. Ce tableau représentait un vieillard, un évêque prosterné (saint Mamert), levant vers le ciel ses bras suppliants et implorant la protection divine. Le moment choisi par le peintre est celui où la foule, réunie dans l'église-cathédrale, vient d'apprendre avec stupeur que l'ancien Palais impérial était la proie du feu. On la voit fuyant pêle-mêle, dans une course folle, tandis que le saint évêque continue sa prière. On aperçoit, par la porte d'entrée, les rouges reflets de l'incendie qui éclaire et menace les plus beaux édifices de la ville.

Triste ironie du sort, ce tableau a été détruit par un incendie criminel en septembre 1974.

6.2.3. — SAINT ISICE (475/476, + 16 mars 490) (ou Isicius, ou Hesychius I^{er})

Il succéda à saint Mamert, c'est une figure effacée dont le mérite, si on peut dire, fut d'avoir deux fils illustres : Apollinaire — futur évêque de Valence — et Avit surtout qui fut le grand métropolitain de Vienne à la mort de son père en 490.

C'est par saint Avit que nous connaissons quelques détails sur sa vie.

D'origine sénatoriale, il épousa Audentia qui fut un modèle de tendresse et de sollicitude pour ses quatre enfants : les deux fils cités et deux filles dont l'une mourut dès l'enfance et l'autre, Fuscine, la plus jeune de famille, consacrée à Dieu en naissant.

Il faut le distinguer de son homonyme Isichius II (ou Hesychius) métropolitain de Vienne de 549 à 565.

6.2.4. — SAINT AVIT (490, + avant février 518) (29, pp. i. j...)

Elcimius Ecdicius Avitus dut naître à Vienne, car il fut baptisé par saint Mamert, vers le milieu du v^e siècle, d'une noble famille gallo-romaine, issue de l'Auvergne. Il aurait eu des liens de parenté avec ce Moecilius Avitus, empereur en 455 et beau-père de Sidoine Apollinaire qui écrivit à Avit qu'ils étaient parents.

Saint Avit écrivit qu'il comptait parmi ses aïeux des magistrats distingués, des sénateurs (il se nomme lui-même sénateur) et de saints pères, on a vu que son père, Isichius I^{er}, l'avait précédé à l'épiscopat viennois.

Ses études furent sérieuses car son œuvre littéraire et théologique témoigne d'une culture peu commune pour son temps. Il a dû suivre les leçons du rhéteur *Sapaudius* dont il est question dans l'une de ses lettres.

On sait peu de choses de son mariage dont il a fait une rapide allusion dans une lettre où il déplore la perte d'un de ses nombreux enfants. Aucun d'eux n'a laissé un nom dans l'histoire.

Il fut ordonné le 17 juin 490 et succéda à son père, il avait environ quarante ans.

Saint Avit est le plus illustre des évêques de Vienne, son œuvre au triple point de vue religieux, politique et littéraire est particulièrement féconde.

● *Au point de vue religieux.*

Il a fait tous ses efforts pour développer la religion catholique en combattant les hérésies — l'arianisme surtout. Il écrivit une longue lettre pleine de louanges à Clovis à l'occasion de son baptême, la veille de Noël 496, cette lettre a fixé pour les historiens la date exacte.

Malgré les nombreux entretiens qu'il eut avec Gondebaud, il ne put pas le convaincre de se baptiser publiquement car le roi burgonde craignait le clergé arien et ses proches, mais bien qu'il resta arien il respecta et protégea la foi catholique qu'il souhaitait adopter en secret.

Saint Avit fut plus heureux avec Sigismond (le fils et successeur de Gondebaud) et son fils Sigéric et sa fille.

Il profita de la nomination de Sigismond comme roi pour réunir le *Concile d'Epaone* (6-15 septembre 517) auquel assistèrent vingt-cinq évêques dont les noms avec leurs diocèses permettent de délimiter l'étendue du royaume burgonde à cette époque. Saint Avit fut la cheville ouvrière de ce concile avec

Viventiol, métropolitain de Lyon. D'après une lettre de saint Avit, les convocations durent être faites en juin 517.

Le lieu d'Epaone a fait l'objet de nombreuses discussions, il semble bien établi maintenant qu'il s'agit d'Albon (Drôme) alors dans le diocèse de Vienne (30, p. 118) (31, T. I, p. 146) (32) (33) (34) (35).

Les fondations d'une vieille basilique de l'époque avec des sarcophages avaient été examinées par J. Duc (35) et récemment encore avant l'agrandissement du cimetière de Saint-Romain-d'Albon. Allmer a décrit des inscriptions chrétiennes des v^e et vi^e siècles (33). Cette vieille basilique pourrait bien avoir été le lieu de réunion du Concile.

Les vingt-cinq participants étaient :

- deux métropolitains de Vienne et de Lyon ;
- vingt-deux évêques : Châlon, Vaison, Valence, Sisteron, Grenoble, Besançon, Langres, Autun, Martigny-en-Valais (Suisse), Embrun, Moûtier-en-Tarentaise, Genève, Windisch (Vindonissa) en Suisse, Die, Carpentras, Orange et Saint-Paul-Trois-Châteaux, Cavaillon, Viviers, Apt, Nevers, Sion ;
- un prêtre représentant l'évêque d'Avignon.

On dressa quarante canons de discipline, ce qui montre que saint Avit désirait mettre de l'ordre dans l'Eglise (31, p. 147).

Quelques exemples donnent une idée des mœurs du temps :

- défense d'élever des bigames à la prêtrise ;
- défense aux évêques, aux prélats de nourrir des chiens ou des éperviers de chasse sous peine d'excommunication de un à trois mois ;
- défense à un prêtre de disposer des biens de l'Eglise, toute vente sera faite avec l'assentiment de l'évêque ;
- défense aux clercs catholiques de manger avec des clercs hérétiques (sous peine d'excommunication) ou avec des Juifs ;
- défense à tous les clercs de faire des visites aux femmes à des heures indues, c'est-à-dire à midi et le soir, en cas de nécessité la visite devra avoir lieu en présence d'un prêtre ou d'un diacre ;

- sont déclarés incestueux les mariages avec la belle-sœur, la belle-mère, la belle-fille, la veuve de l'oncle, la cousine germaine ou issue de germain ;
- personne ne doit être rejeté de l'Eglise sans espérance de pardon, surtout en cas de danger de mort ;
- celui qui aura tué son esclave sans l'autorité du juge est excommunié deux ans ;
- nous retiendrons enfin le canon 33, qui concerna peut-être entre autres Notre-Dame-la-Vieille, ex-Temple d'Auguste : les églises que les hérétiques auraient enlevées aux catholiques par les hérétiques (les ariens burgondes) pourront être purifiées.

Il entretint des relations épistolaires avec les évêques suffragants de son diocèse, en particulier avec son frère aîné, l'illustre Apollinaire de Valence, ainsi qu'avec d'autres évêques de Bourgondie pour les entretenir de dogme. Avec les prélats grecs d'Orient, où des hérésies se propageaient, il les encourageait à maintenir l'unité avec Rome.

La vieille rivalité entre Vienne et Arles (3, p. 178), l'une des clés de l'histoire viennoise au Haut Moyen Age, s'était manifestée encore avec saint Mamert avec l'affaire de Die, elle eut des suites sous saint Avit. En 497, celui-ci avait obtenu subrepticement du pape Anastase l'abrogation de certaines décisions de ses prédécesseurs à Rome touchant les droits réciproques des deux métropolitains. Celui d'Arles, Eone, dénonça en 499-500 auprès du pape Symmaque, le différend créé par son prédécesseur Anastase dont la décision était, d'après lui, contraire à la tradition.

Après des demandes d'explications à saint Avit en 501 et certainement de nombreuses autres, finalement en 513 Symmaque fixa les limites des deux diocèses. Vienne eut suprématie sur les Eglises de Valence, Die, Tarentaise, Viviers, Genève, Grenoble, Saint-Jean-de-Maurienne (36) (R.D. 236, novembre 513).

Malgré les relations difficiles sur ce point particulier avec le pape Symmaque, il le défendit contre l'antipape Laurent et le concile de Rome qui allait le condamner sous la pression de Ricimer, roi des Gots et maître de l'Italie.

C'était en réalité la papauté qu'il défendait, il proclama son attachement inviolable au Saint-Siège de Rome : « Celui qui est à la tête du troupeau de Jésus-Christ rendra compte du soin qu'il aura mis à conduire les ouailles qui lui étaient confiées ; mais ce n'est pas au troupeau qu'il appartient de demander ce compte à son pasteur, c'est au Juge » (31, p. 128).

Saint Avit consacra un grand nombre d'églises : l'église Saint-Michel de Lyon (avant 506), la cathédrale Saint-Pierre de Genève restaurée (513-516) que les Francs avaient incendiée dans la guerre de 500, la basilique Saint-Pierre et Saint-Paul de Genève (513-516), le baptistère de la cathédrale de Vienne restauré vers 515 et d'autres encore.

Nous avons déjà vu que le monachisme viennois prit naissance vers le milieu du v^e siècle sous saint Mamert, précisément après le transfert des reliques des martyrs Ferréol et Julien dans la basilique que le grand prélat avait fait construire près de l'ancienne mais un peu plus loin du Rhône à Saint-Romain-en-Gal. Tout autour et à Sainte-Colombe furent créés les *monastères grinien*s qui prirent une grande réputation surtout à partir de saint Avit.

On sait en effet par Sidoine Apollinaire que la règle des monastères griniens était particulièrement exemplaire. D'autre part, dans une lettre à Maxime, évêque de Genève, saint Avit écrit que ses lettres l'ont trouvé occupé à des monastères griniens éloignés de Vienne. L'illustre évêque inaugura aussi, avec le roi Sigismond, une nouvelle règle dans le monastère d'Agaune (actuellement Saint-Maurice-en-Valais, en Suisse) et le nouveau monastère fut dirigé par des religieux griniens venus de Vienne (Saint-Romain-en-Gal).

Pierre Cavard a écrit que « c'est très probablement saint Avit qui a introduit le culte de saint Maurice des martyrs thébéens dans sa ville épiscopale. C'est lui, en effet, qui suggéra au roi Sigismond l'idée de fonder le monastère d'Agaune et qui prononça le discours (homélie) inaugural du 22 septembre 515 » (48, p. 133) mais il faudra attendre 718 pour que l'archevêque Eoalde donne un nouveau vocable à la cathédrale de Vienne qui passe alors sous le patronage de saint Maurice (48, p. 130) d'après saint Adon (48, p. 130).

Ce fut sous l'épiscopat de saint Avit que saint Léonien fonda le monastère de Saint-Pierre où il fut inhumé et où son sarcophage de marbre blanc se trouve encore. Plus tard, après la conquête franque, un seigneur burgonde, *Ansemundus* (Ancemond), qualifié de duc par Adon, fit construire de vastes locaux conventuels et fit faire des aménagements dans la basilique.

Saint Léonien naquit à Sabarie en Pannonie, aujourd'hui Steinamanger ou Szombathely, ancienne ville épiscopale de Hongrie, illustrée déjà par la naissance de saint Martin (de Tours). Il fut enlevé de son pays par les « barbares » qui l'emmenèrent captif dans les Gaules. Ayant retrouvé sa liberté il se consacra à Dieu, vécut plus de quarante ans à Autun puis à Vienne, reclus

dans une cellule. Sa réputation grandit rapidement, il dirigeait de nombreux moines à Saint-Pierre et des religieuses à Saint-André-le-Haut et à Sainte-Blandine dont les monastères avaient été fondés aussi par lui (25, t. I, p. 54).

Du second de ces monastères il subsiste aujourd'hui la cour de l'ambulance, on voit encore les restes d'un cloître dans l'arrière-cour, une façade de la chapelle est visible du cimetière, enfin la porte de l'ambulance marque l'entrée, mais ces restes datent de beaucoup plus tard.

● *Sur le plan politique*, nous avons déjà vu que saint Avit joua un rôle très important par ses relations avec les rois burgondes — Gondebaud puis son fils Sigismond —, avec Clovis dont il comprit le grand destin, avec les papes chefs suprêmes de la chrétienté, avec les empereurs et les évêques d'Orient pour le maintien des relations créées par l'Empire romain dans le cadre de l'unité de l'Eglise catholique et de la culture latino-grecque.

● *Sur le plan littéraire*, l'œuvre de saint Avit ne nous est pas arrivée dans son intégrité, ce qu'il en reste est néanmoins considérable et d'un très grand intérêt. Nous avons parlé des principales lettres qui concernent l'histoire de cette époque, elles sont au nombre de 87 dans le manuscrit de Lyon.

Les *Poésies* constituent la majeure partie de ses œuvres, il les rassembla avec peine, car le sac de la ville de Vienne en 500 les avaient dispersées, et il les envoya à son frère Apollinaire, évêque de Valence, et de nombreuses copies en furent faites.

Il s'agit de poèmes religieux : la création, le péché originel, le jugement de Dieu tout d'abord qui constituent trois chants d'un même poème qu'on peut appeler le Paradis perdu. Milton a dû s'en inspirer dans son « *Paradise lost* » car les ressemblances sont frappantes parfois dans la conception générale et même dans quelques-uns des plus importants détails d'après M. Guizot.

Les autres poèmes d'Avit sur le déluge et le passage de la Mer Rouge et son éloge de la chasteté (celui-ci écrit à l'intention de sa sœur religieuse) ne sont pas inférieurs au premier.

Dans tous ces poèmes on rencontre d'après Ulysse Chevalier (26, p. 10) « avec un sujet qui tient aux entrailles même du christianisme, une forme dont on avait perdu le secret et qui reproduit quelque chose de la pureté du style et de l'harmonie de la versification antique ».

Les *homélies* enfin, conservées par le diacre Florus — théologien et poète mort vers 860 — n'échappent pas aux défauts de leur époque, en particulier avec leur style ampoulé, mais présentent un très grand intérêt sur le plan historique comme nous l'avons déjà vu à l'occasion de diverses citations.

Il mourut fin 517 ou début 518 (avant le 5 février 518 d'après Ulysse Chevalier) et fut enterré dans l'église des Apôtres (actuellement Saint-Pierre) d'après Chorier (*Antiquités de Vienne*) à la tête de la muraille, vers le grand autel, du côté gauche. Son tombeau avait disparu dès avant Chorier, mais heureusement, le texte de l'épithaphe avait été conservé par Florus comme l'a signalé l'archevêque Adon dans sa chronique terminée vers l'an 869, plusieurs années après la mort de Florus (25, T. I, p. 73).

De cet illustre évêque, sans doute le plus prestigieux du Haut Moyen Age, très peu d'églises ou de villages en portent le nom. Dans notre région nous citerons Saint-Avit, petite commune de la Drôme à cinq kilomètres de Châteauneuf-de-Galaure.

Une ancienne légende viennoise rapporte que saint Avit aurait habité dans une tour — la Tournelle — encore existante dans une propriété du chemin des Missionnaires à Sainte-Colombe (Les Jacquetières appartenant à M. Jeanbrun). Cette tour mesure actuellement neuf mètres cinquante de diamètre et douze mètres de hauteur environ, seule la partie inférieure serait ancienne, mais l'ensemble a été aménagé.

6.2.5. — SAINT JULIEN (Julianus) (518, + après 533).

Il succéda à saint Avit et on sait peu de choses sur lui :

- en 519 il participa au deuxième concile de Lyon (26, p. V i j) ;
- le 23 juin 533, il participa au deuxième concile d'Orléans (36, p. 218) (21, p. 418).

Le concile de Lyon de 519 est intéressant par sa date, par le fait que Julien, métropolitain de Vienne, signa immédiatement après Viventiole, métropolitain de Lyon. Ceci permet de bien préciser que Julien a été le successeur d'Avit. Ce concile confirma une sentence d'excommunication contre un officier du roi Sigismond qui, au mépris des lois divines et humaines, avait épousé la veuve de son frère. Mais, devant l'irritation du roi, les prélats adoucirent la rigueur de la sentence en permettant aux excommuniés d'assister aux offices divins jusqu'à la prière après l'Evangile.

La participation d'un évêque viennois au concile d'Orléans montre, qu'à cette époque, notre région était sous domination franque, ce qui permet de fixer la défaite burgonde vers fin 532, début 533 au plus tard (chapitre 4 - 4.6.3.) et non 534 comme l'a écrit le chroniqueur contemporain Marius, évêque d'Avenches (Suisse).

CHAPITRE VII

LES ETABLISSEMENTS RELIGIEUX

7.1. — Les débuts de l'Eglise viennoise (3) (48)

La question des premiers évêques a été souvent exposée et très contestée.

Il est certain que vers la fin du II^e siècle il existait une communauté chrétienne à Vienne comme en témoigne la célèbre lettre de 177 des « serviteurs du Christ qui habitent à Vienne et à Lyon dans la Gaule à leurs frères d'Asie et de Phrygie », lettre rapportée par Eusèbe de Césarée (évêque de Césarée en Palestine — 267-340) dans son « Histoire ecclésiastique » en langue grecque. Cette lettre relate la persécution des chrétiens à Lyon ; des martyrs sont nommés, en particulier saint Pothin, le premier évêque de Lyon et Sanctus, diacre à Vienne, sainte Blandine.

Au travers des critiques sérieuses, on peut dire qu'à cette époque Vienne devait être une filiale de Lyon et ce n'est que vers le milieu du III^e siècle qu'elle se serait détachée de l'Eglise-mère et serait devenue indépendante.

La communauté viennoise devait se réunir alors dans une maison gallo-romaine sans doute modeste et peu différente des autres car les adeptes étaient surtout des petites gens, la nouvelle religion était alors non officielle et il ne fallait pas éveiller les soupçons. Bien entendu ce modeste lieu de réunion était hors-les-murs.

Peu à peu de petites églises furent construites au fur et à mesure du développement de la nouvelle religion qui ne pouvait plus être ignorée ; sans être reconnue, elle fut tolérée moyennant une certaine discrétion et seulement en dehors des remparts.

La consécration et le libre exercice du christianisme furent établis par Constantin le Grand (272-337) dont l'édit de Milan (313) reconnut la nouvelle religion comme religion officielle de

l'Empire. Cet empereur fit de Byzance sa capitale et fit construire une nouvelle ville qu'il nomma Constantinople, la ville de Constantin.

7.2. — Les églises et les monastères

7.2.1. — L'ÉGLISE CATHÉDRALE (48) (49)

Ammien Marcelin a indiqué que l'empereur Julien, séjournant à Vienne en 361, y assista à la fête de l'Épiphanie dans l'église des chrétiens mais sans aucun renseignement topographique.

Les récits de l'institution des Rogations par saint Mamert vers 468, dont nous avons cité des extraits, nous donnent des renseignements intéressants :

- l'église où le saint évêque célèbre les vigiles solennelles de Pâques est évidemment la cathédrale — l'église épiscopale ;
- elle se trouve à l'intérieur de l'enceinte d'alors (enceinte du Bas-Empire) puisque, saint Mamert, désireux d'épargner à son peuple un trop long itinéraire, fixa d'abord comme terme de la procession une basilique qui, en ce temps était la plus près et hors des remparts ;
- comme l'église des Apôtres (l'actuelle église Saint-Pierre) est alors la plus proche des murs de la ville (la suivante étant l'église Saint-Gervais, vers la gare S.N.C.F. actuelle), elle n'est donc pas la cathédrale.

Dans une homélie de saint Avit, on sait qu'il reconstruisit au début du VI^e siècle l'ancien baptistère tout près de la cathédrale. L'ancien édifice tombait en vétusté puisqu'il n'avait plus de dallage, les murs étaient tout lézardés et sa ruine était tellement menaçante que saint Avit « craignait de voir la construction inférieure s'affaïsser sous la charge ». Il avait dû être construit au moment de la paix constantinienne (313), peut-être en même temps que l'église cathédrale, car à ce moment on pouvait construire des édifices chrétiens à l'intérieur des villes.

Le nouveau baptistère était, d'après l'auteur anonyme de la vie de saint Avit, « une église merveilleusement décorée de marbres et de mosaïques et bâtie en pierres d'un élégant appareil ; quant au baptistère lui-même, avec son aqueduc et ses ornements, il était consacré aux patriarches, aux prophètes et à

saint Jean-Baptiste. L'œuvre avait été reprise depuis les fondations et menée avec une telle rapidité que l'évêque avait pu dire, dans l'homélie qu'il prononça le jour de la dédicace qu'elle avait été achevée avant que l'année ne fut finie ».

D'après Pierre Cavard (48, pp. 126-127), « l'église neuve était, ce semble, de plan circulaire : Avit s'oppose aux basiliques qui présentaient sur toute leur longueur une double suite de colonnes. Elle avait peut-être deux absides et en tout cas un ambon (chaire) pour l'exhortation aux catéchumènes et un autel pour le saint sacrifice ».

On ne sait pas combien de temps resta en usage le baptistère de saint Avit, mais les édifices qui lui succédèrent à sa place ont conservé cette affectation initiale. La deuxième chapelle du cloître de Notre-Dame a toujours été dédiée aux patriarches, aux prophètes et à saint Jean-Baptiste bien qu'on l'ait désignée habituellement sous le titre abrégé de Saint-Jean-des-Fonts.

Les catalogues épiscopaux affirment que la première cathédrale était sous le vocable des sept Frères Maccabées et l'un de ces documents dit qu'elle n'a jamais changé de place qui était appelée le Paradis, *in Paradisio*.

Cette désignation était encore utilisée en 1524 puisque le portail qui, du côté nord, donnait accès au cloître Notre-Dame et s'ouvrait entre les chapelles dites de Virieu (Saint-Théodore) et de Maguelone, était nommé porte du Paradis. L'ancienne cathédrale primitive de Vienne était donc située sur la partie est de la place Saint-Paul au nord de la cathédrale actuelle.

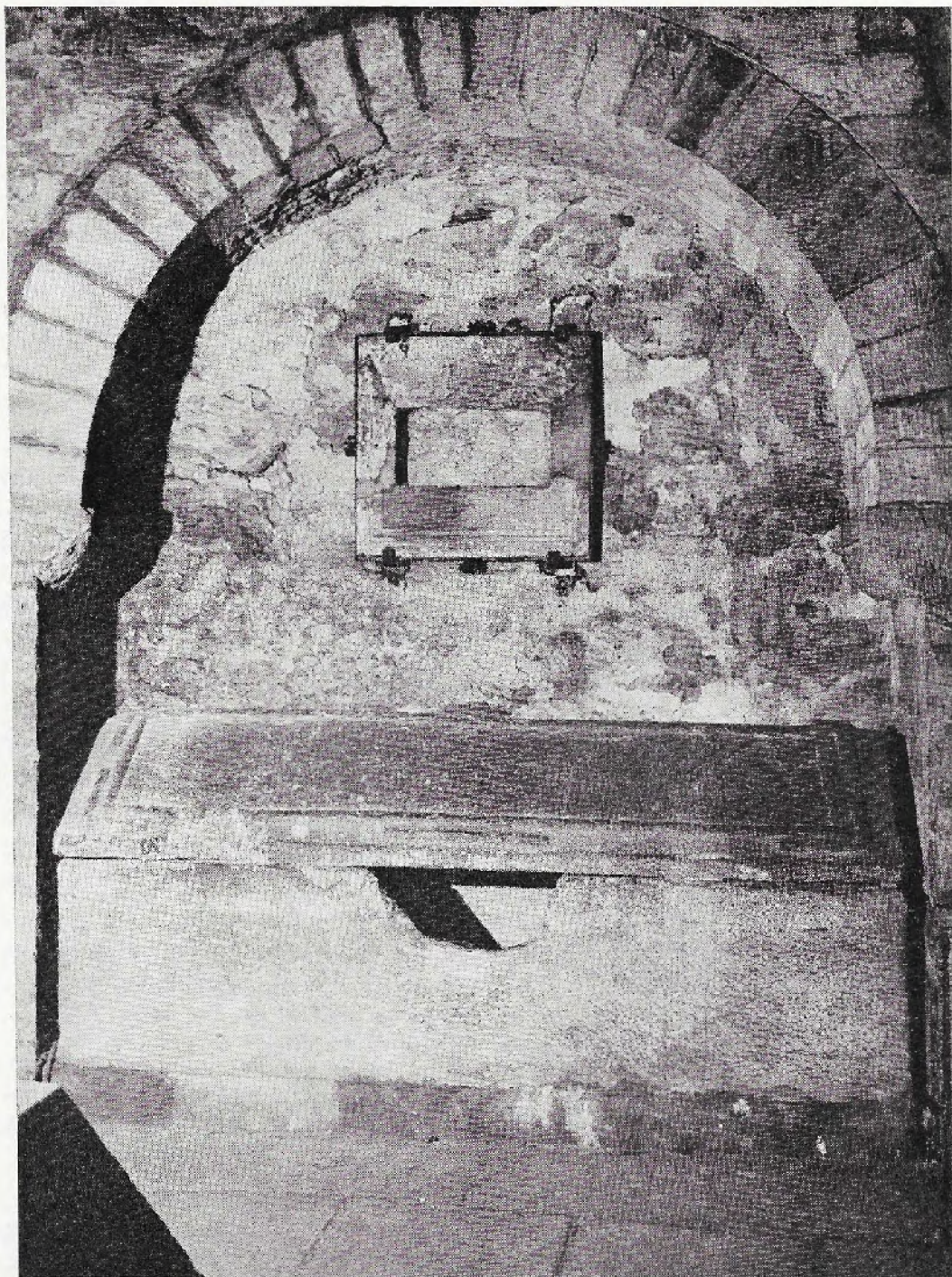
Paradis désignait la cour entourée de portiques devant les plus anciennes églises (48, p. 130).

Il ne reste plus rien ni de la première église cathédrale ni de la basilique de saint Avit.

7.2.2. — SAINT-PIERRE (24) (48) (50)

Vers l'emplacement de l'église Saint-Pierre (actuellement musée lapidaire), il y eut à l'origine un cimetière avec des tombes païennes et chrétiennes entre la voie d'Arles à Lyon à l'emplacement de l'actuelle rue Boson et une voie secondaire qui se détachait de la précédente près du mur romain sud de la ville et qui a été repérée devant et à l'ouest du clocher.

L'une de ces tombes était celle de *saint Zacharie*, un saint viennois martyrisé sous Trajan (98-117 après J.-C.) que l'archevêque Otramne (876, + 884) fit entrer sans preuve dans le catalogue épiscopal comme deuxième évêque de Vienne vers le



Cliché Perriolat

4. — Sarcophage de saint Mamert, mort vers 475, dans le musée Lapidaire, ancienne basilique Saint-Pierre, à son emplacement d'origine

temps des Apôtres pour rehausser le prestige de l'Eglise de Vienne (48, p. 95) face à celle d'Arles.

Vers la fin du III^e siècle, un évêque de Vienne bâtit sur cette tombe un « *tugurium* », petite chapelle circulaire imitée des grands tombeaux du paganisme.

Autour de ce monument les tombes continuent à se presser car la présence des corps saints exerçaient une attirance sur les fidèles qui voulaient être inhumés près d'eux, comme ce fut le cas partout à cette époque et plus particulièrement aux *Alyscamps* d'Arles, la rivale de Vienne.

La petite chapelle fut remplacée par une véritable petite église mieux adaptée aux nécessités cultuelles, elle est dédiée aux apôtres : « Eglise des Apôtres hors les murs de la ville » fut son titre original.

D'après Pierre Cavard, la tradition locale y voit l'œuvre des évêques, *saint Lupicien*, supplicié à Saint-Paul-Trois-Châteaux, et *saint Simplide* qui ont siégé de 375 à 417 environ (49). Ces dates s'accorderaient avec le fait que des rangées de briques coupent les assises de moellons de pierre des parties inférieures des murs latéraux et de l'abside, ce qui a été considéré comme caractéristique de cette époque, IV^e siècle. Ce fait est actuellement très discuté.

Avec saint Mamert, qui occupa le siège de Vienne de 463 à 475 environ, l'église entre vraiment dans l'histoire.

Comme nous l'avons déjà vu en effet, l'église des Apôtres inaugura la première procession des *Rogations* instituées par le grand prélat. D'autre part c'est dans cette église que son corps fut déposé à sa mort vers 475.

Son tombeau subsiste encore mais, comme la basilique qui l'abrite, il a sa légende. En tout cas, il avait — apparemment — disparu au XVII^e siècle comme en témoignent Jean du Bois (1605), Jean le Lièvre (1623) et Nicolas Chorier (1659).

L'absence supposée du sarcophage était expliquée par la perte des reliques, celles-ci ayant été dérobées par des moines d'Orléans (24).

En octobre 1860, lors de la première campagne de fouilles, le revêtement de mortier et de plâtre, qui masquait une arcade de plein cintre dans la paroi à droite de l'abside (*arcosolium*), fut démoli. Alors apparut d'abord l'arcature supérieure comblée avec des matériaux grossiers, puis le *titulus* (sorte de cadre de pierre) portant une inscription que de Terrebonne date du X^e siècle (25, T. I, p. 36)... et Pierre Cavard du IX^e siècle. En voici la traduction :

« Sous cette masse de pierres sont couverts, sont abrités, les très saints membres de saint Mamert, évêque de cette ville » (deux lignes de vers).

« Il institua un jeûne de trois jours avec des litanies solennelles, avant le jour où nous célébrons l'Ascension du Seigneur » (trois lignes de prose).

Enfin, au-dessous de l'inscription, on mit à jour « un sarcophage en pierre, fermé par un couvercle de forme prismatique, long de 2 mètres 45 centimètres sur 63 centimètres de large et dont chaque versant est encastré par une double moulure d'un travail assez simple ». Vers le milieu et à la partie supérieure de l'auge, une brèche faite à coups de marteau avait été obstruée avec des cailloux et son mortier. Lorsque le couvercle, à deux versants ornés d'une moulure fut enlevé, on aperçut aux deux extrémités du sarcophage quelques petits os « les lames et les apophyses épineuses de presque toutes les vertèbres cervicales ainsi que la plupart des os des deux pieds, c'est-à-dire seuls les petits os que les auteurs du larcin (entre les XI^e et XIII^e siècles) n'avaient pas pu atteindre par la brèche ».

Tout cela fut constaté en présence de témoins de qualité, notables civils, dont deux docteurs et ecclésiastiques de Vienne, dont M. Guttin curé-archiprêtre qui recueillit ces précieux débris. Ils doivent encore se trouver parmi d'autres reliques gardées par l'Eglise de Vienne.

Sur la face intérieure du couvercle, de forme concave, se trouve une croix en relief et aux extrémités pattées, ce qui est l'indice non équivoque d'une sépulture épiscopale. C'est la croix latine, à branches égales, à sommet et croisillons plus courts que le pied ; on rencontre de telles croix sur les tombes épiscopales à partir du VIII^e siècle.

D'après de Terrebonne (25, T. I, p. 39) le couvercle aurait été restauré en même temps que l'église et l'abbaye Saint-Pierre au début du X^e siècle par le comte Hughes de Vienne (ou d'Arles) régnant à Vienne au nom de son parent, l'empereur Louis l'Aveugle fils du roi Boson.

L'auge serait celle d'origine. On sait d'autre part que saint Mamert fut bien enterré à Saint-Pierre, à la droite de l'autel dans le chœur. Il n'y a pas lieu de soupçonner qu'un autre mort, ou même un autre évêque, ait usurpé cette place que tous les textes et les traditions lui assignent.

Comme nous l'avons déjà dit, Saint-Pierre devint une *basilique cimetériale*. D'après l'Hagiologie de Vienne ou, à son défaut, la chronique de 1239 de l'archevêque Jean de Bernin (rapportée

par Pierre Cavard) (24), onze des vingt-sept évêques ayant gouverné l'Eglise de Vienne depuis la fin du Bas-Empire jusqu'aux incursions des Sarrazins y furent inhumés. Mais il est probable que d'autres évêques de Vienne, dont la sépulture n'est signalée nulle part, y ont été aussi inhumés.

Malheureusement, ni les sarcophages ni les inscriptions de ces prélats n'ont pu être précisés lors de la fouille de 1860 et la deuxième de 1864 et pourtant on trouva alors sous le pavé de l'église cent vingt-huit sarcophages, vingt-huit inscriptions paléochrétiennes (v^e, vi^e et vii^e siècles), quarante inscriptions du Moyen Age (x^e à xvii^e siècles).

Une exception est à signaler, celle du sarcophage comportant une inscription de *saint Léonien*, premier abbé et fondateur du monastère de Saint-Pierre au début du vi^e siècle sous l'épiscopat de saint Avit. Ce fut *Ansemundus* (Ancemond), seigneur burgonde qualifié de duc par l'évêque Adon, qui fit construire, vers cette époque et en tout cas avant 570, de vastes locaux conventuels et fit faire des aménagements dans la basilique elle-même.

Nous avons vu que *Léonien*, originaire de Pannonie (Hongrie) avait vécu de nombreuses années en reclus à Autun puis à Vienne.

A Vienne il acquit une telle renommée qu'il rassembla ses fidèles dans les monastères qu'il créa : Saint-Pierre pour les hommes, Saint-André-le-Haut (cour de l'ambulance et autour) et Sainte-Blandine pour les femmes. On ne connaît pas la date de sa mort mais on sait qu'il vécut sous l'épiscopat de *saint Avit* donc fin v^e début vi^e siècle.

D'après de Terrebasse (7, T. I, p. 65) le sarcophage de *saint Léonien* serait « une œuvre sincère de la période chrétienne. Quant à l'inscription, ajoutée après coup, elle appartient à une époque... au-delà du x^e siècle ».

« Ce tombeau de marbre blanc comporte une auge et un couvercle. Les deux faces de l'auge sont ornées de paons qui becquètent des tiges chargées de grappes s'échappant à droite et à gauche des parois d'un vase... »

La croyance populaire à l'incorruptibilité de la chair du paon a conduit sans doute les premiers chrétiens à adopter cet oiseau comme emblème de l'immortalité, on le retrouve sur plusieurs tombeaux et monuments de l'époque mérovingienne.

« Le couvercle est occupé d'un côté par l'épithaphe en prose et de l'autre par un ornement en imbrication, au milieu duquel se détache le Christ ou monographe du Christ, cantonné de



Cliché Perriolat

5. — Sarcophage de saint Léonien, premier abbé et fondateur du monastère Saint-Pierre
au début du VI^e siècle, dans le musée Lapidaire

l'alpha et de l'oméga et accompagné de deux branches ou palmes sur lesquelles sont posées deux colombes. »

Le sarcophage se trouve sous une arcade symétrique de celle du tombeau de saint Mamert, donc à la partie gauche de l'abside.

Parmi les cent vingt-huit sarcophages trouvés lors des fouilles de 1860 et 1864 il n'en reste de visibles qu'une dizaine environ, peut-être les autres ont-ils été replacés dans le sous-sol avec un remblayage.

Comme l'écrivait Pierre Cavard en 1958, « dans ce cas il serait à souhaiter qu'on les rende un jour à la lumière et, qu'alignés dans la nef de Saint-Pierre, ils attestent à la fois l'antiquité de l'église des Apôtres et son caractère original de basilique cimetériale ».

Le regretté Chanoine avait d'ailleurs fait en 1961 un parallèle entre les légendes arlésiennes des Aliscamps et viennoises de Saint-Pierre qui montrent la compétition des deux Eglises glorifiant chacune leur antiquité et leur haute réputation (51, p. 24).

Les inscriptions ont été décrites et commentées par Allmer de Terrebasse et finalement Pierre Cavard (24).

Contrairement à ce que l'on pouvait penser les défunts étaient en grande majorité des gens modestes qui avaient été placés dans des sarcophages en réemploi parfois d'origine païenne et dont beaucoup sans inscription.

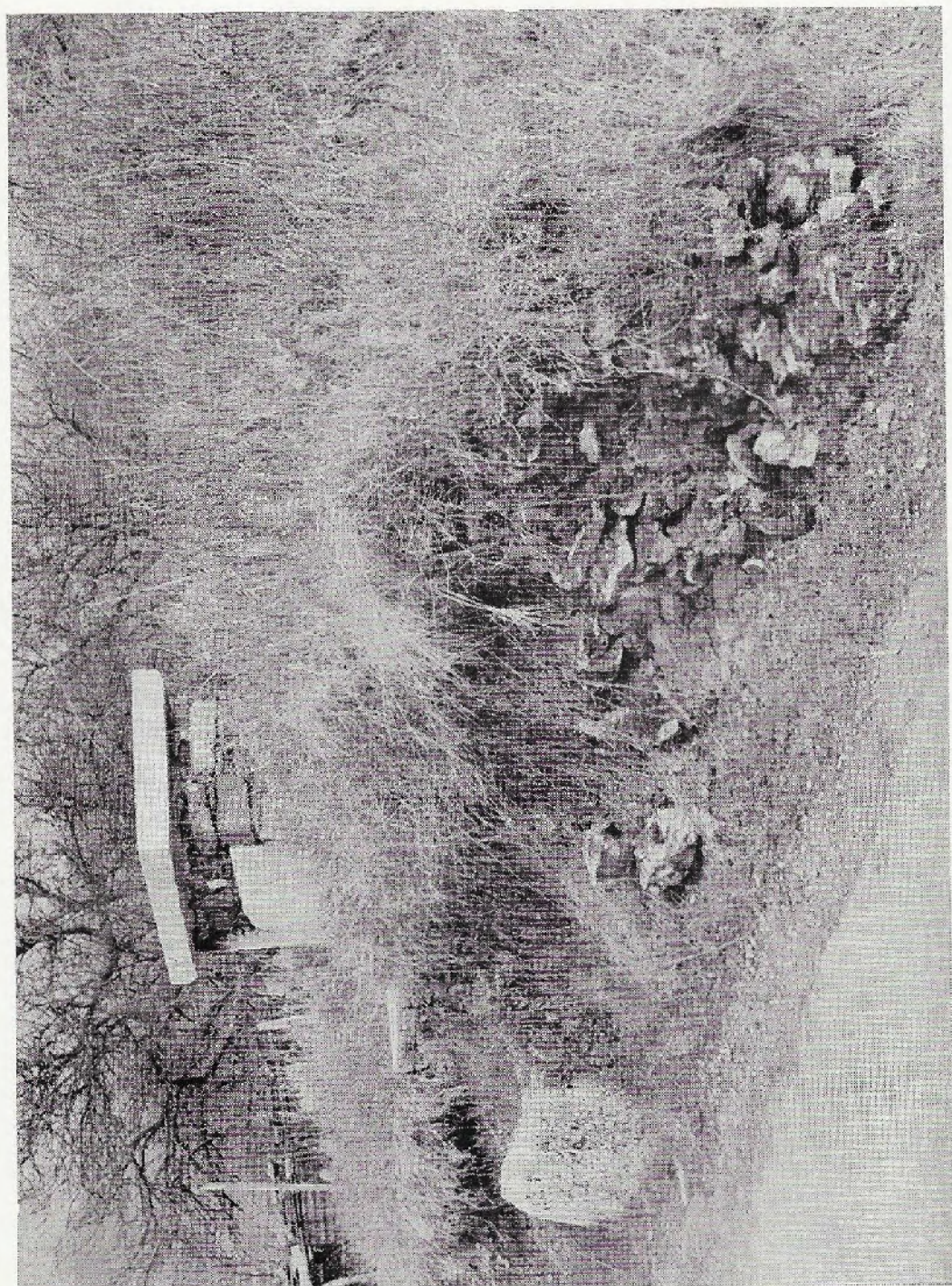
Seules deux exceptions :

— Idicornus — *vir spectabilis* — mort en 483 ;

— Silvia, descendante de consuls et mère d'un patrice — Celsus — qui commandait les armées du roi Gontran et dont parla Grégoire de Tours.

Il est curieux qu'on n'y trouve aucun moine et pourtant au VI^e siècle le monastère existait déjà.

La petite église Saint-Georges, accolée à Saint-Pierre, devint plus tard église paroissiale jusqu'à la Révolution. On sait que les évêques Pantagathe (+ vers 540) et Aetherius (+ vers 625) y furent inhumés, des sarcophages y furent trouvés après la première guerre mondiale, mais on ignore la date de construction de l'église primitive, date que l'on peut situer au début du VI^e siècle. Des travaux y sont actuellement accomplis sous la direction du professeur Reynaud de l'Université de Lyon.



Cliché Perriolat

6. — Ruines de la Basilique construite par saint Mamert au v^e siècle.
Saint-Romain-en-Gal, chemin de la Plaine

7.2.3. — LA BASILIQUE SAINT-FERRÉOL ET LES MONASTÈRES GRINIENS (46)

Nous avons déjà traité de cette question (52) et nous en rappellerons l'essentiel.

Vers 290 eurent lieu les martyres de Ferréol, chef de la garnison romaine de Vienne et de son ami Julien (originaire de Vienne) également légionnaire. Sur l'emplacement du martyr de Ferréol — Saint-Romain-en-Gal actuellement, près du Rhône — une petite basilique fut construite au-dessus du tombeau du saint.

Vers 460, *Mamert* fit construire un peu plus loin du Rhône, mais toujours sur la rive droite, une deuxième basilique pour remplacer la première qui avait été très endommagée par les crues du fleuve et le tombeau y fut transporté.

En 570, Grégoire de Tours, de passage à Lyon vint à Vienne pour visiter le sépulcre de saint Ferréol et saint Julien, la tradition voulait que la tête de Julien avait été mise dans le même tombeau avec le corps de Ferréol, le reste du corps étant resté à Brioude où il a donné son nom à la cathédrale.

Grégoire atteste la construction par Mamert en citant une lettre que *Sidoine Apollinaire* adressa au grand évêque de Vienne. Grégoire nota que la nouvelle basilique avait « une architecture élégante et un plan habile dans ses dimensions » et à l'intérieur, une inscription dont voici une traduction : « Ce temple renferme les reliques de deux soldats du Christ, savoir : la tête de Julien, le corps de Ferréol. »

Autour de cette basilique, Mamert créa le monastère de Saint-Ferréol qui devint pendant deux siècles le plus important et le mieux tenu du diocèse de Vienne. Ce fut l'origine d'autres monastères, suivant la même règle, portant le nom de *monastères griniens* d'après le nom du propriétaire des terres, Grinius.

Avit fut la véritable cheville ouvrière du grand développement de ces monastères, nous avons vu déjà que des moines griniens participèrent sous sa conduite à la création en 515 du monastère d'Agaune à la demande du roi Sigismond. Le *monastère des Vierges de Sainte-Colombe* donna son nom au bourg qui se développa par la suite.

Mais plus tard vers 734 les monastères de Saint-Romain-en-Gal et de Sainte-Colombe furent détruits au moment des incursions sarrazines suivies de combats et de pillages par les troupes de Charles Martel. L'archevêque Vilicaire put retrouver les reliques des deux saints qui furent déposées dans une modeste

église construite à cette intention, mais cette fois, dans les murs de Vienne à l'emplacement de l'actuelle place Saint-Ferréol.

Des monastères, il ne resta bientôt plus rien malgré un essai en 1036 de reconstitution par l'archevêque Léger, essai qui échoua.

L'église reconstruite fut église paroissiale de *Saint-Ferréol-en-Galle* puis rattachée au XIV^e siècle à la *Commanderie de Saint-Romain des hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem*, d'où le nom de Saint-Jean qui lui fut donné alors. Elle fut de plus en plus délaissée et pratiquement abandonnée au profit de l'église de la Commanderie et en 1567 lors des guerres de religion elle sera détruite complètement.

Maintenant les vestiges — sur le chemin de la Plaine — de l'abside sont assez importants, on y note par exemple des lits de briques, mais l'ensemble est vraiment bien modeste et mériterait des fouilles.

7.2.4. — LE MONASTÈRE DE SAINTE-BLANDINE (48)

Aujourd'hui disparu, il était au VI^e siècle une maison religieuse bâtie sur le mont actuel du même nom, à l'époque colline de Quiriacum à l'intérieur de la grande enceinte. Elle faisait partie du groupe de monastères dont *saint Léonien* est regardé comme le fondateur et était destinée à recevoir les veuves qui voulaient se consacrer à la vie monastique.

Dans la vie de *saint Clair* — écrite vers le milieu du X^e siècle — il est dit que Clair y fut initié au sacerdoce et en devint abbé.

Après une longue histoire, l'église fut détruite par ordre du 11 juin 1562 du sieur de Bernin, gouverneur protestant de la ville pour le baron des Adrets.

7.2.5. — LE MONASTÈRE DE SAINT-MARCEL (48)

Il était situé aux abords de l'ancienne voie romaine de Vienne à Grenoble en dehors des remparts.

Il dut être créé avant la fin du V^e siècle et on a pensé que le moine Severianus, mort le 12 août 491 d'après son épitaphe trouvée vers Saint-André-le-Haut, doit être rangé parmi les premiers occupants de Saint-Marcel qui était le seul monastère d'hommes à proximité.

Saint Clair fut abbé de Saint-Marcel et sa « vita » raconte des guérisons miraculeuses et des récits merveilleux dont sa fameuse prédiction annonçant une atroce persécution par les

païens sous le septième évêque à venir. Malgré l'incertitude des dates et des listes épiscopales, on peut penser que l'auteur de la vie de saint Clair voulait indiquer les invasions sarrazines sous l'évêque Villicaire et peut-être déjà sous son prédécesseur Austrobert.

Saint Clair mourut vers 670, c'était alors l'âge d'or du monachisme viennois. Ses reliques furent transférées de l'église Sainte-Blandine à celle de Saint-Pierre et finalement dispersées par les huguenots. Son culte a toujours été en honneur dans la cathédrale et onze paroisses du diocèse de Vienne l'adoptèrent pour patron.

L'église du monastère perdit son rôle religieux au VIII^e siècle, elle fut tantôt rattachée au patrimoine de la cathédrale, tantôt à une autorité séculière et finalement devint un oratoire d'une exploitation agricole.

Une légende populaire situa plus tard le souvenir du monastère (à plusieurs centaines de mètres plus bas de son emplacement primitif qui était près du domaine de la Passardière), à l'intersection de la grande route et du chemin des Tupinières.

Il existe encore là une antique construction voûtée, sorte de souterrain, dont l'ouverture affleure le sol et qui sert de soubassement à une maison particulière, elle est encore désignée comme la grotte de saint Marcel. On racontait que le saint, naturalisé viennois pour l'occasion, y avait cherché refuge pour échapper à la persécution. Les païens envoyés pour l'arrêter ne purent pénétrer suffisamment loin car, suivant la croyance populaire, une immense toile d'araignée les empêcha de poursuivre.

Le monastère de Saint-Marcel avait été sous le vocable d'un martyr de Chalon-sur-Saône, supplicié sous Marc-Aurèle (161-180).

Dès le temps de Choricr, un autel était dressé au fond du souterrain où l'on ne peut pénétrer qu'en se courbant, le peuple crédule y portait souvent ses prières et ses offrandes pour intercéder la guérison de certaines maladies propres aux enfants. Ceci s'est poursuivi jusqu'aux temps modernes, malgré le coup d'arrêt de la Révolution, et continue, sans doute encore, malgré l'opposition constante du clergé.

7.2.6. — SAINT-GERVAIS ET SAINT-PROTAIS (48) (7, T. I)

La voie alpine descendait du vallon de Saint-Marcel par le chemin de Beaumur et arrivait en ville par une porte du rempart au pied du mont Saint-Just (Crappum). Une rue partait de là jusqu'à l'extrémité de la plaine en suivant la base des collines.

C'est le long de cette voie antique que furent établis les monastères, Saint-Gervais, Saint-Jean-Baptiste, plus loin encore Saint-Vincent et beaucoup plus loin Saint-Alban-des-Vignes ou de Navou.

Saint-Gervais est celui qui a joui de la renommée la plus durable et les découvertes qu'occasionna en 1853 l'établissement de la voie ferrée et de la gare témoignèrent de son importance historique.

Par une vision qu'il eut en songe, le grand évêque Ambroise de Milan put retrouver en 386 les deux premiers martyrs de sa ville, Gervais et Protas que Néron (54-68 après J.-C.) avait fait décapiter. Les saintes reliques furent à l'origine de guérisons merveilleuses comme l'écrivit saint Augustin dans ses confessions. Son culte se répandit en Gaule où les évêques réclamèrent des reliques qui se multiplièrent, on sait que saint Martin de Tours en avait reçu pour sa part une quantité notable.

Or une lettre et une épitaphe ont permis de tirer des conclusions importantes en ce qui concerne Vienne.

En effet une lettre de Paulin de Nole (353 ?, + 431), né à Bordeaux, évêque de Nole en Campanie, a signalé dans une lettre, que saint Martin et saint Victrice de Rouen firent un séjour à Vienne vers 389.

D'autre part, la célèbre épitaphe de *Foedula*, actuellement au cloître de Saint-André-le-Bas de Vienne, indique que *Foedula* fut baptisée par l'illustre Martin, elle entra au monastère et fut inhumée près des illustres Gervais et Protas en raison des longs services dans la compagnie des saints auxquels elle avait voué sa vie.

Foedula fut donc une religieuse du monastère Saint-Gervais et Saint-Protas où se trouvaient leurs reliques, elle fut baptisée à l'âge adulte et, compte tenu de l'année de passage de saint Martin, elle serait morte vers 440. Cette épitaphe était fixée sous le porche de l'église Saint-Pierre lorsqu'on a songé à la déchiffrer (14) et aucune trace n'a subsisté de la vieille basilique Saint-Gervais et Saint-Protas.

Toutefois, la mise au jour en 1829 d'abord de quelques tombes superficielles (épitaphe d'Armentaria — Allmer, T. IV), sur le territoire de Saint-Gervais, puis en 1853 d'une centaine de tombes, à la place de la gare S.N.C.F. actuelle, révélèrent le *cimetière chrétien* qui s'était développé autour de la basilique.

Cet entassement sur une petite surface montre bien l'attirance qu'exerçaient sur les fidèles, aux v^e et vi^e siècles, les reliques des deux martyrs et le désir de reposer près d'elles

« dans l'attente de la résurrection » suivant la formule que l'on retrouve sur d'autres inscriptions.

En somme on retrouve à Saint-Gervais et Saint-Protais ce que nous avons dit de Saint-Pierre.

En résumé on peut situer au v^e siècle la fondation de la basilique primitive et du monastère.

L'ensemble fut détruit une première fois par les Sarrazins, puis reconstruit sous l'épiscopat de Guy de Bourgogne (1088-1119), futur pape Calixte II.

Vers 1212 fut bâti à proximité le premier couvent viennois des *frères mineurs*, mais au milieu du xiii^e siècle, l'archevêque Jean de Bernin les transféra à Sainte-Colombe et le culte cessa dans l'antique église.

En 1710 la construction d'une vaste caserne entraînera la destruction de ce qui restait des vieux murs. Une fontaine seule restera ; son eau limpide provenant d'une source possédait, paraît-il, certaines vertus thérapeutiques. Tout disparaîtra aux temps modernes après le passage du chemin de fer, mais l'auteur se rappelle d'une petite fontaine sous un abri pour voyageurs de la voie descendante — contre la colline — ; les mécaniciens de locomotives ne manquaient pas de remplir de son eau leur bidon à chacun de leurs arrêts en gare de Vienne.

Le ruisseau Saint-Gervais coulant du mont Saint-Just rappelle encore le nom du monastère, il coula longtemps le long du rempart sud de la grande enceinte, maintenant il est entièrement canalisé et passe sous le cours Brillier.

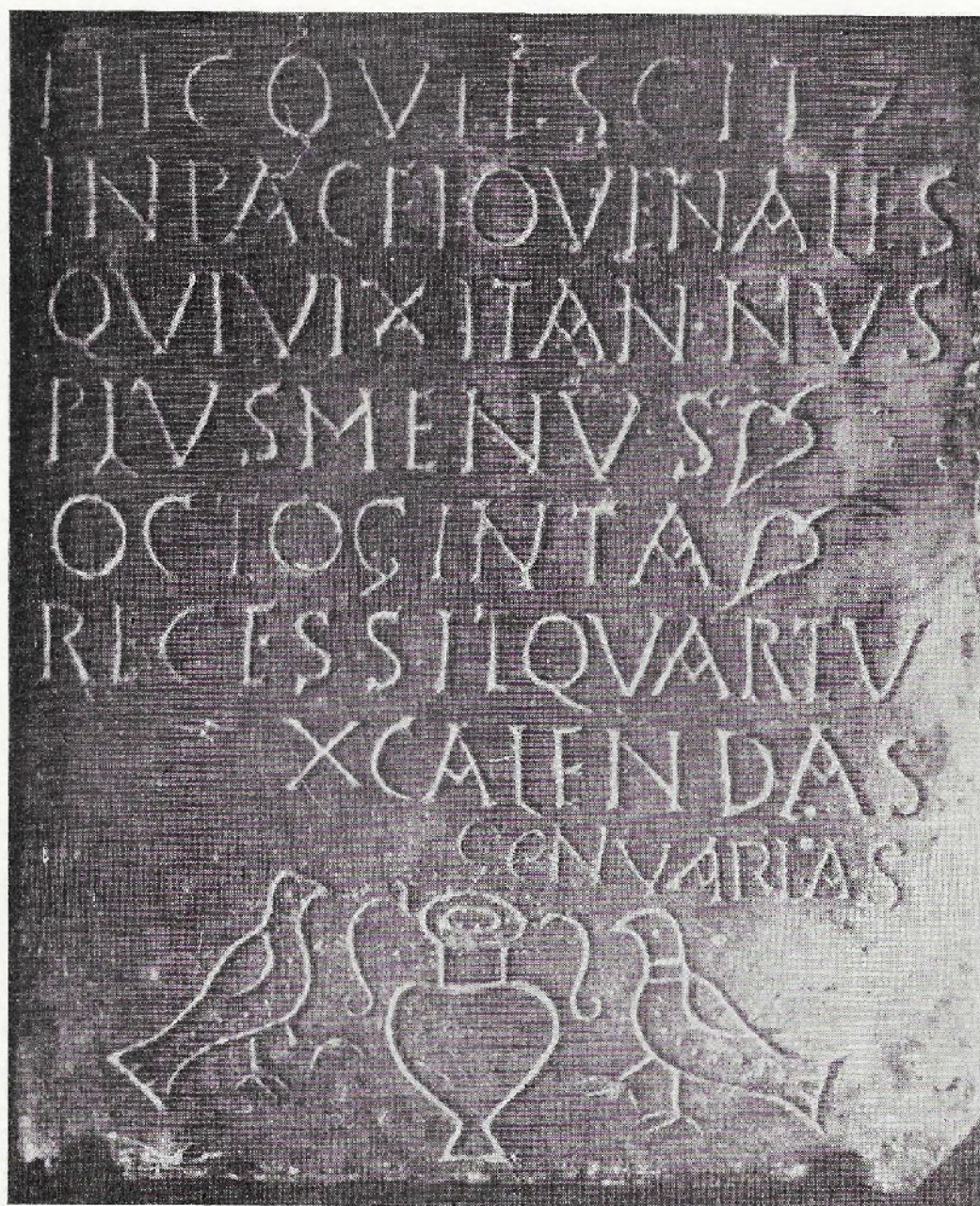
7.2.7. — SAINT-JEAN-BAPTISTE (OU DES VIGNES) (48) (50)

L'église de Saint-Jean-Baptiste n'a pas une histoire aussi riche, elle est citée à partir du xi^e siècle, mais nous signalons dès maintenant car Paul Bresse l'a placée avec les églises existant au vi^e siècle (50).

Vers la fin du xv^e siècle, elle est au milieu des vignes d'où son nouveau nom, puis elle tomba peu à peu en ruines.

Le 10 décembre 1567, après la seconde occupation de Vienne par les huguenots en octobre 1567, le gouverneur catholique de la ville M. de Montélier, ordonna de l'abattre complètement, ainsi que l'église Saint-Vincent, pour empêcher l'ennemi « de s'y percher et faire retraite ».

Ces ruines fournirent, en particulier, les pierres nécessaires à la construction en 1576-77 de la Tour de l'horloge sur la place actuelle du Palais (53).



Cliché Perriolat

7. — Epitaphe de Juvenal, du ^{vi}e siècle, don des "Amis de Vienne",
trouvée dans le cimetière de l'ancienne église Saint-Vincent
(actuellement déposée dans le cloître Saint-André-Le-Bas)

7.2.8. — SAINT-VINCENT

Cette église aussi a complètement disparu comme nous venons de le dire au moment des guerres de religion, on peut tout au moins la situer très approximativement puisqu'un ruisseau prenant sa source en contre-bas des Tupinières et allant se jeter dans le Rhône continue d'être appelé de Saint-Vincent. Il passe sous le boulevard Michel-Servet et l'avenue Beauséjour.

Au VII^e siècle vivaient au monastère de Saint-Vincent une cinquantaine de moines d'après l'auteur de la Vie de saint Clair. La vie monacale dut y commencer avant, car une épitaphe du VI^e siècle, dite de Juvénal, don des « Amis de Vienne », est actuellement au cloître Saint-André-le-Bas, elle est très bien conservée et avait été trouvée dans l'ancien cimetière Saint-Vincent. En voici la traduction :

« Ici repose en paix Juvenal (Iovenalis) qui vécut 80 ans plus ou moins. Il s'en alla le quatorze des calendes de janvier (17 décembre). »

Cette belle épitaphe avait été vendue symboliquement — un franc — par M. Charles Jaillet à la Société des « Amis de Vienne » dont il est le Président d'Honneur.

7.2.9. — SAINT-ALBAN-DES-VIGNES (OU DE NAVOU) (7) (54)

D'après de Terrebasse (7, T. I), l'église primitive de Saint-Alban-des-Vignes serait la première fondée vers 430-440 par saint Sévère, prêtre indien, en arrivant près de Vienne en un lieu nommé *Vogoria*, c'est-à-dire Vaugris qui s'étendait alors jusque-là. Saint-Alban-des-Vignes se trouve non loin du quartier de l'Isle mais à l'est de la voie ferrée et le long des collines. L'église dut subir des transformations et des rénovations, devint paroissiale jusqu'au XIV^e siècle et fut détruite sans doute au moment des guerres de religion. Une petite chapelle, encore existante, fut édifiée au XVII^e siècle ainsi que l'atteste une inscription de cette époque.

Cet emplacement de l'église Saint-Alban de Sévère a été entièrement contesté par le Chanoine Pierre Cavard (54) car *Vogoria* n'est pas l'ancien nom de Vaugris qui s'appela d'abord *Exode* et formait une paroisse sous le vocable de Saint-Jean, puis, à la fin du XIII^e siècle, apparaît un château, appelé « *castrum vallis grissi* », sur le rebord du plateau de la commune actuelle de Reventin. Le nom du château finit par prévaloir et supplanta l'ancien nom d'Exode. D'autre part la distance de *Vogoria* à

Vienne était de huit milles (douze kilomètres environ) d'après la Vie de saint Sévère, c'est-à-dire beaucoup plus que de Saint-Alban-les-Vignes à Vienne.

A l'aide de documents, Pierre Cavard, estime qu'il faut placer la vieille basilique à Saint-Prim et sans doute plus précisément à Toisieu où une chapelle honora plus tard saint Sévère.

7.2.10. — SAINT-SÉVÈRE (54) (7) (14)

La Vie de saint Sévère, envoyée par le grand évêque viennois, Adon, aux moines de Saint-Gall (Suisse) en 870, a été écrite par un auteur anonyme peu après la mort de saint Didier en 611. A côté de longs développements hagiologiques, il y a des faits intéressants pour un historien.

L'origine indienne de saint Sévère pourrait surprendre mais on sait d'autre part que l'itinéraire de Peutinger comporte des voies romaines allant jusque dans les Indes ; on sait que saint Maurice et ses compagnons étaient originaires de Thèbes dans la Haute-Egypte où les Romains, après avoir instauré la *pax romana* après de rudes combats, engagèrent, de gré ou de force des mercenaires. Nous avons vu aussi que saint Martin de Tours et saint Léonien, premier abbé de Saint-Pierre, étaient de *Pannonie*, actuellement Hongrie.

Dès son arrivée près de Vienne, Sévère doit lutter contre le paganisme et pourtant dès le milieu du III^e siècle il existait déjà à Vienne une Eglise dont la propagande, surtout depuis la fin des persécutions impériales et l'avènement des princes chrétiens, avait dû recruter un grand nombre de fidèles. En réalité il restait encore beaucoup à faire.

En ville, les aristocrates romains et le personnel administratif étaient encore des tenants de la religion d'autrefois, tel ce Quintus Justinus Valerius, haut fonctionnaire de Vienne qui fut « la gloire de sa patrie » et qui vivait à la fin du Bas-Empire et dont l'épithaphe montre que ce personnage influent n'avait pas embrassé le christianisme (45, T. III, p. 35).

Dans les campagnes, l'emprise des cultes ancestraux fut encore plus tenace. Les arbres sacrés, hêtres ligures, chênes celtiques, comme les sources continuent à attirer des adorateurs. Ceci devait durer encore longtemps, puisque, cent ans après Sévère, Césaire d'Arles dut lutter contre les superstitions rurales : « N'allez pas rendre des vœux aux arbres, s'écrie-t-il, n'allez pas prier aux fontaines... ». Césaire, comme Sévère, était pour la destruction totale de ces survivances païennes.

Fréquemment l'Eglise a dû composer avec elles, elle a consacré à la Vierge ou aux saints, l'arbre des fées ou la source miraculeuse. Parfois pour les temples, elle n'hésitait pas à pratiquer la substitution de culte ; la transformation du temple d'Auguste en église en porte témoignage ainsi que l'homélie de saint Avit vantant les heureux résultats.

Après de longues prières de Sévère, les statues furent détruites par miracle, alors, avec le concours des anciens païens il creusa des fondations et édifia une maison de prière en l'honneur du protomartyr saint Etienne. Un trésor fut alors trouvé, il permit la poursuite de la construction (vers la place Saint-Sévère).

A l'emplacement de la future église se trouvait le temple des cent dicux, tout cela est de l'hagiographie.

Quoiqu'il en soit, la construction avançait, aussi Sévère profita d'un voyage à Rome de Germain, évêque d'Auxerre, de passage à Vienne, pour lui demander de consacrer la future église à son retour. Mais Germain mourut en Italie, la dédicace eut lieu tout de même quand la dépouille mortelle de Germain repassa à Vienne.

L'histoire est d'accord avec le voyage en Italie de Germain et de sa mort à Ravenne le 31 juillet 448. Son corps ramené en France arriva à Auxerre le 22 septembre et l'hagiographie a annoncé le passage à Vienne du corps de Germain le 25 juin, ce qui fut vraiment trop tôt.

L'auteur de la Vita indiqua aussi comme évêque de Vienne, Paschase qui siégea en réalité entre 417 et 441 et non en 448.

D'après Pierre Cavard, la consécration de l'église de Saint-Etienne dut avoir lieu en 448.

Sévère construisit une troisième église sur la colline de Pipet au-dessous de la citadelle et à l'emplacement d'une statue érigée sur un piédestal qu'il brisa d'abord. Cette petite église dont il ne reste rien fut dédiée au martyr saint Laurent et n'a connu quelque célébrité que dans le dernier tiers du VI^e siècle pendant les douze ans qu'y passa saint Theudère dans une cellule de reclus. Il mourut vers 582, il n'est plus question alors de cette basilique.

Saint Sévère mourut vers 450. Une épitaphe fut placée dans l'église qui prit plus tard le nom de son constructeur, elle a disparu. Cette épitaphe fictive a été composée tardivement et à l'époque sans doute où l'église fut reconstruite.

Au cours du passage et de l'occupation des huguenots en 1562 et 1567, Saint-Sévère comme les autres églises subit des

dégâts : statues des saints abattues, ainsi que des croix, pierres et barrières arrachées, reliquaires, chandeliers, ornements et tous objets en métal vendus, la cloche jetée du haut du clocher et cassée.

La collégiale devint paroisse qui fut rattachée à Saint-André-le-Bas à la fin du XVIII^e siècle.

Saint Sévère y fut enseveli ainsi que deux archevêques de Vienne : Ursus (794, + 801) et Volfère ou Ultraia (799, + 810).

Sept épitaphes provenant du cimetière devant l'église Saint-Sévère sont venues jusqu'à nous soit directement, soit par copie, elles ont été décrites par Allmer. La plus ancienne (Irène) est rédigée en langue grecque et est datée de février 441, la plus tardive est de 558, trois autres sans date.

L'église primitive, dédiée à Saint-Etienne, prit peu à peu à partir des IX^e et X^e siècles, puis définitivement au XI^e siècle, le nom de Saint-Sévère. Elle fut reconstruite à la fin du XI^e siècle et la nouvelle église, aujourd'hui détruite, nous est connue par une gravure de la fin du XVIII^e siècle de Née, par les plans de Schneyder et par diverses notes descriptives de Chorier et de Schneyder. Pierre Cavard a donné la description la plus complète (54) de cette basilique cimetériale.

A proximité du cimetière se trouvait jusqu'à ces dernières années un charnier qui était en réalité un ossuaire.

Dès la fin du XVIII^e siècle l'église menaçait ruine et avant la Révolution les offices ne s'y faisaient plus et les paroissiens allaient à Notre-Dame-d'Outre-Gère située à côté. La paroisse disparut le 20 janvier 1792 après la démission du dernier curé, Dubouchet.

Reconnue par la municipalité « en vétusté et écroulée en partie » dès le 25 juillet 1796, elle fut ensuite vendue comme bien national en l'an IV. Le clocher, qui constituait avec ceux de Saint-Pierre et de Saint-André-le-Bas la trinité des clochers romans de Vienne, fut malheureusement détruit plus tard en l'an XIII (1805) bien qu'en bon état. On désirait en effet agrandir la place de Saint-Sévère ci-devant servant de cimetière. Les pierres de taille furent réemployées pour édifier les arcades qui ornent le rez-de-chaussée de l'Hôtel de Ville.

Des fouilles effectuées à l'emplacement de l'église par Schneyder permirent de trouver deux inscriptions romaines mutilées qui s'ajoutèrent à une mosaïque de Saint-Théodore et quelques fragments précédemment trouvés (le Faune riant). Le résultat était décevant car Schneyder pensait y trouver les ruines du Panthéon viennois.

Un atelier industriel fut construit à cette place, puis après son incendie des maisons s'ajoutèrent, il ne reste plus maintenant que quelques rares vestiges qui perpétuent le souvenir de la collégiale de Saint-Sévère.

7.2.11. — NOTRE-DAME-D'OUTRE-GÈRE (55)

Cette église et le monastère dont il subsiste quelques restes se trouvaient au nord du confluent de la Gère et du Rhône, ils étaient limités en outre à l'est par la rue des Quatre-Vents et au nord par la rue du Port-de-l'Ecu, passages de l'ancienne voie romaine de la rive gauche du Rhône (*Compendium*).

Elle fut fondée dans la deuxième moitié du v^e siècle car on y a trouvé plusieurs épitaphes chrétiennes des v^e et vi^e siècles, la plus ancienne, dite de *Scurpillosa* relevée par Nicolas Chorier et perdue depuis, est de 453. Elle fut donc l'un des premiers sanctuaires du christianisme dans l'ancienne capitale des Allobroges et l'œuvre du grand évêque saint Mamert.

Plus tard ce monastère fut compris dans les biens de Saint-André-le-Bas fondé en 570 sur la rive gauche de la Gère et juste en face. Cette dépendance constitua un noviciat de la grande abbaye jusqu'à l'installation outre-Gère des *Dominicains* ou Frères Prêcheurs suivant une bulle du Pape Clément VII de 1383.

Sous l'épiscopat de Jean de Bernin (+ 1266), Notre-Dame-d'Outre-Gère avait été décorée somptueusement, ainsi d'ailleurs que Notre-Dame-la-Vieille, comme en témoigne son épitaphe.

Une crue de la Gère en 1552 emporta les constructions sur la berge et les consuls décidèrent de démolir une maison du couvent pour faire une place publique où se tenait le marché des poissons.

L'occupation des huguenots fut une calamité, le monastère fut ravagé de fond en comble, les maisons et les chapelles détruites. Les consuls en profitèrent quelques années après pour continuer les travaux et agrandir la place des Jacobins.

La construction du quai Pajot en 1766 amena d'autres démolitions de maisons, puis ce fut la Révolution.

Malgré toutes ces mutilations les bâtiments réguliers étaient encore parfaitement délimités au milieu des constructions parasites en 1923, avec le cloître carré de vingt-cinq mètres de côté, l'église très partiellement et quelques maisons des anciens religieux. La façade de la maison à l'angle de la rue des Quatre-Vents et de la rue du Port-de-l'Ecu a été restaurée récemment avec goût, elle est sans doute un reste des anciens bâtiments mais évidemment pas des tous premiers.

M. Garon, secrétaire de la Société des « Amis de Vienne » a eu l'occasion de visiter, voici quelques années, les restes de l'ancienne basilique qui doivent encore subsister.

7.2.12. — SAINT-MARTIN (48)

Un monastère, à l'emplacement de l'église actuelle, avait été édifié par les évêques dès les temps burgondes autour d'une église dédiée à saint Martin.

Le lieu était important, sur la rive droite de la Gère et à l'intérieur de la grande enceinte romaine, à l'endroit où la voie de Genève et d'Italie allait franchir la rivière pour pénétrer au cœur de la ville.

Le grand archevêque de Vienne, Jean de Bernin, signala beaucoup plus tard (avant 1266, date de sa mort) que saint Nizier (Nicetius) évêque de Vienne (fin du III^e siècle) déposa dans une église qu'il avait fait construire le corps de saint Martin, son prédécesseur, et il y fut enterré lui-même après sa mort.

Cette affirmation est fausse car à la fin du III^e siècle, on ne consacrait des églises qu'à des saints martyrs et non à de simples confesseurs comme le saint Martin de Vienne. Par contre la première exception à cette règle coutumière eut lieu pour saint Martin de Tours, or on sait qu'il passa à Vienne pour amener des reliques de saint Gervais et saint Protais. C'est donc saint Martin de Tours qui serait le patron de cette église.

L'église actuelle rappelle le souvenir de l'antique basilique mais des transformations nombreuses jusqu'aux temps modernes ont complètement défiguré son aspect primitif et même celui du bas Moyen Age.

7.2.13. — SAINT-ROMAIN-D'EVÊQUE (25, t. I, p. 1...) (48, p. 267)

Cette église devait se trouver à Cancanne, commune de Pont-Evêque, non loin de la Véga (la rivière de l'Evêque), elle a disparu.

Elle est surtout connue parce qu'elle aurait abrité les restes des trois saints viennois, Séverins, Exupère et Félicien, jusqu'au moment où l'archevêque Barnard les transféra en 841 dans un monastère qu'il avait fait construire pour le repos de son âme et autour duquel se développa la ville de Romans où une belle église rappelle le souvenir de saint Barnard.

Le titulaire de la basilique de Vienne était certainement saint Romain d'Antioche, martyrisé en 303.

D'après le « Martyrologe » d'Adon écrit avant 860 et le « Bréviaire de la collégiale de Romans », les trois « saints » que la voix populaire nommera les « trois doms » étaient viennois. Lors d'un voyage à Rome en raison de leurs fonctions aux temps des empereurs Sévère (192-211) et Antonin le Pieux (138-161) ils assistèrent à des martyres et rencontrèrent un chrétien qui les fit baptiser par le pape Sixte. De retour à Vienne l'évêque Justus les encouragea dans leur foi, mais ils furent dénoncés au gouverneur qui, après interrogatoires et tortures, les fit exécuter. La nuit, des fidèles les enterrèrent sur place en un domaine appelé *Brenniacus* (Brennier).

Les choses en restèrent là longtemps jusqu'à ce que les trois martyrs se révélèrent à un sous-diacre nommé Tertius sous l'épiscopat de *Paschase* (425-450). Les ossements des saints furent déposés sous l'autel de l'église proche de Saint-Romain.

Enfin, comme nous l'avons déjà vu, l'archevêque Barnard transféra les reliques dans le monastère de Romans.

Bien que Jean le Lièvre, le vieil historien de Vienne, ait confondu ce saint Romain avec Saint-Romain-en-Gal, suivi en cela par Nicolas Chorier, il est parfaitement établi que l'église en question se trouvait non loin de la Véga et de la route de Septème.

« Au sortir de Vienne dès l'enceinte franchie, on traversait à l'époque carolingienne le *vicus Brenniacus* (Brennier) qui constituait une agglomération assez importante sur la rive droite de la Gère jusqu'au confluent de la rivière de l'Evêque (la Véga) dont il remontait le cours sur une certaine distance » (48, p. 282), la paroisse était Saint-Romain-de-Brenniacus, ce dernier nom disparut et fut remplacé par « d'Evêque ».

Après l'instauration des Rogations par saint Mamert, la procession extra-muros allait jusqu'à Saint-Romain comme en témoigne l'Ordinaire de 1524 :

Le rassemblement de diverses paroisses, religieux et laïcs, moines et nonnes des couvents, avait lieu à la cathédrale et l'on partait avec la châsse dorée des saints martyrs Ferréol et Julien.

On traversait le pont de Saint-Sévère (en face de la rue de l'Eperon et celle des Quatre-Vents), on suivait le quai de la Gère jusqu'à l'église de Saint-Martin où l'on chantait la petite litanie. On repartait vers le faubourg de Pont-Evêque, puis tournait à gauche le long de la Véga jusqu'à Saint-Romain où on célébrait la grand'messe.

Le chemin du retour passait par Fontaine-Bénite où avait lieu un arrêt et une courte cérémonie, la hampe de la croix d'or

était plongée dans l'eau de la fontaine. Le retour se faisait en passant par le pont Saint-Martin reconstruit par l'archevêque Jean de Bernin ; on arrivait sur la minuscule place du Bacon qui vient d'être démolie avec tout le quartier de Cuvrière, un arrêt était fait devant une maison où la croyance populaire avait situé le lieu de naissance des saints martyrs.

En 1562 les huguenots ont jeté à bas cinq églises dont Saint-Romain et les ruines ont disparu. Pierre Cavard, s'appuyant sur divers textes, a pensé que le chemin de retour à partir de Saint-Romain et passant par Fontaine-Bénite, doit être celui actuel de Seignes qui part de la route de Septème et débouche sur la place Louis-Revol. Saint-Romain était au bas de la côte et Fontaine-Bénite sur la hauteur où les trois martyrs ont reçu leur première sépulture. Sur cette route il y a une petite fontaine où coule à travers une pierre de choin un filet d'eau dans un bassin creusé dans une pierre, cette eau provient d'une source aux pieds du rempart du Mont-Arnaud. Seraient-ce les restes de la fontaine sacrée ?

Il serait intéressant de retrouver les soubassements de la vieille basilique.

7.2.14. — SAINT-ANDRÉ-LES-NONAINS (OU LE HAUT)

Nous avons déjà vu que ce monastère de femmes fut l'un de ceux créés par saint Léonien — premier abbé de Saint-Pierre — sous l'épiscopat de saint Avit, c'est-à-dire fin ^v^e siècle - début ^{vi}^e siècle.

Il était situé à l'emplacement actuel de la cour de l'Ambulance, les bâtiments environnants et le cimetière actuel.

Des bâtiments primitifs il ne subsiste rien de visible car ils subirent des destructions multiples à l'occasion des guerres et aussi, dit-on, des invasions sarrazines. Ce dernier point est très controversé car toutes les enceintes de Vienne, même la plus réduite — celle du Bas-Empire — comprenaient le monastère de Saint-André-le-Haut et la ville de Vienne intra-muros eut la réputation d'avoir été épargnée par les Sarrazins en raison de la solidité de ses remparts.

Il n'est pas impossible toutefois de penser aux pillages et aux annexions de biens religieux par les soldats de Charles Martel dont l'Eglise a gardé un souvenir douloureux mais que la terreur populaire a mis sur le dos des envahisseurs musulmans. En effet les campagnes environnantes avaient été saccagées.

Ceci est valable aussi pour le monastère de Saint-Pierre que la propre enceinte dut protéger des envahisseurs mais pas des soldats francs. Les propriétés agricoles des monastères, d'abord en partie détruites, furent attribuées ensuite aux chefs francs ou annexées au fisc royal et les religieux disparurent en très grand nombre en même temps que leurs ressources.

Quoiqu'il en soit le monastère reconstruit subit un incendie dans les temps plus modernes et fut finalement vendu comme bien national sous la Révolution.

On voit encore les restes d'un cloître dans la deuxième cour et la façade Est de la chapelle, transformée actuellement en entrepôt, est visible du cimetière actuel.

7.2.15. — NOTRE-DAME-LA-VIEILLE (OU DE-LA-VIE) (42)

En Occident, à la fin de l'Empire romain, l'austérité du rite chrétien et la vénération du peuple pour les temples furent des obstacles au développement du christianisme.

Aussi au v^e siècle, l'Eglise fit entrer dans le nouveau culte chrétien plusieurs usages de l'ancien et décida, malgré ses réticences, de convertir les temples en églises. Ce fut un phénomène général à commencer par Rome.

Un homélie de saint Avit atteste la consécration au culte catholique d'un ancien temple païen :

« Nous interdisons les portes du temple aux cultes impis. Nous les ouvrons à leurs sectateurs qui veulent se convertir... Qu'il vienne donc chercher ici l'unité quiconque a été auparavant partisan de la pluralité ; qu'il reconnaisse maintenant le Christ, qui est notre pierre, quiconque a adoré ici longtemps des pierres. On a brisé l'autel servant aux sacrilèges, on a élevé un autel pour les saints sacrifices. »

Cette homélie porte sur la couverture, d'après Delorme, « *Dicta in basilica sanctæ Mariæ* », or on ne connaît à Vienne que deux églises dédiées à la Vierge, celle dont nous parlons et Sainte-Marie-d'Outre-Gère, mais cette dernière n'a jamais été signalée comme temple païen.

La conversion des temples païens en églises catholiques fut si importante à cette époque qu'il en est question dans le 33^e canon du concile d'Epaone réuni par saint Avit en 517 avec l'approbation du roi burgonde Sigismond, fraîchement converti : il est défendu de mettre au culte catholique les églises des hérétiques (les ariens) sauf si celles-ci avaient été enlevées aux catholiques.

D'autre part on sait qu'en 500 lors de la prise de Vienne par Gondebaud, celui-ci fit tuer son frère Godegisel et l'évêque arien dans l'église arienne de la cité où ils s'étaient réfugiés.

Occupant depuis 468 l'une des trois grandes cités de leur royaume, sinon leur capitale, les Burgondes durent choisir pour cathédrale arienne vers la fin du v^e siècle l'une des deux églises catholiques qui existaient alors dans l'enceinte de la ville. Ce fut certainement l'ancien temple d'Auguste précédemment converti en église catholique car le monument était majestueux et les Burgondes, que nous avons vu très tolérants, n'eurent pas l'arrogance d'enlever aux Gallo-Romains catholiques leur cathédrale où saint Mamert institua les Rogations à leur arrivée à Vienne.

A la conversion de Sigismond, la lutte contre l'arianisme devint importante et l'église arienne pu être récupérée grâce au 33^e canon du concile d'Épaone.

Tout cela est très vraisemblable mais aucun texte contemporain ne le précise indiscutablement.

Claude Charvet a attribué à l'archevêque Burchard de Vienne la conversion du temple en église, cela nous semble peu vraisemblable, car avant cette date tardive — an 1000 — le temple aurait été détruit comme le furent les monuments romains rappelant les cultes païens.

Sa conversion en église catholique a sauvé le temple romain.

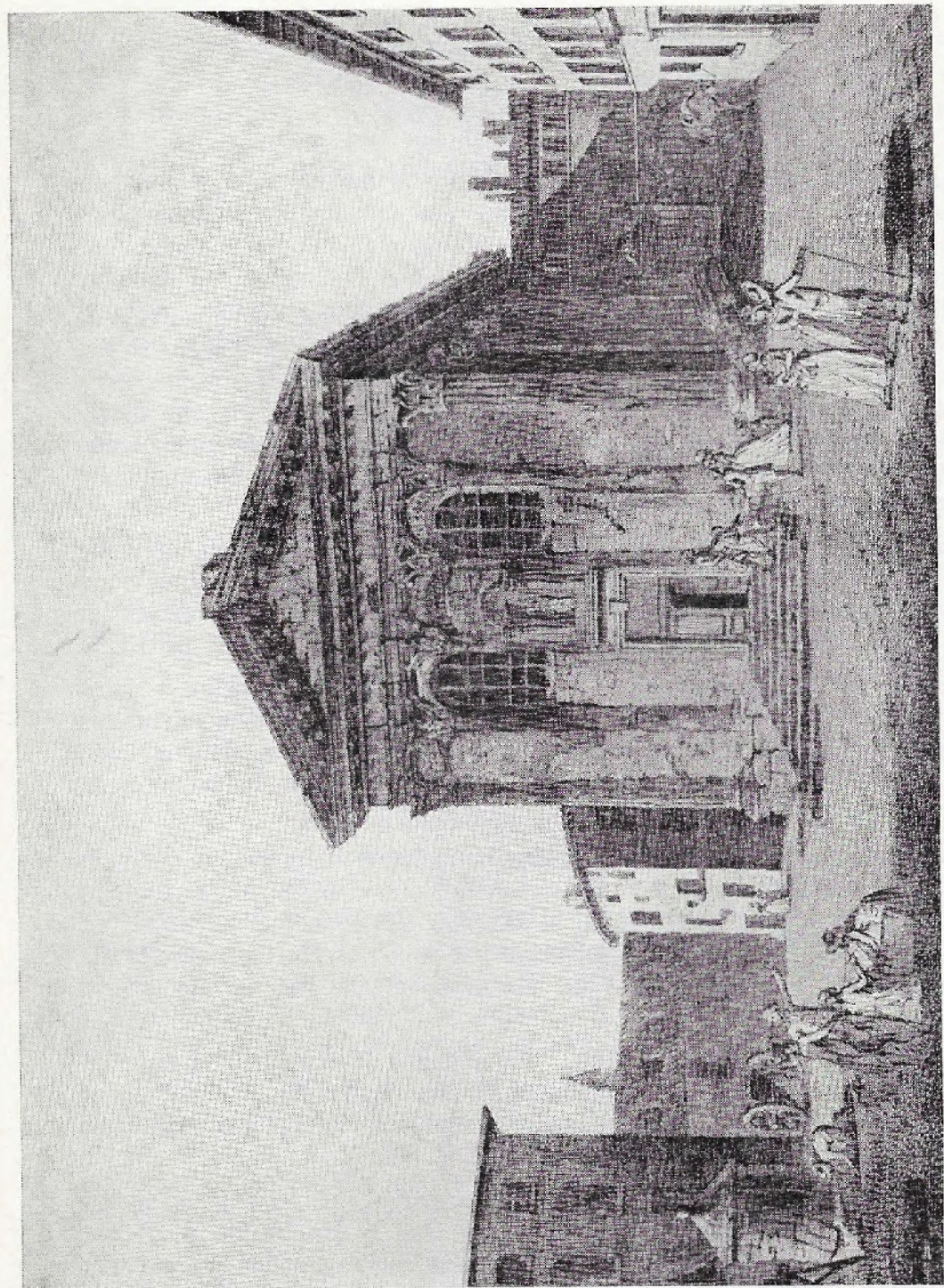
Cette église subit des restaurations et des aménagements au xi^e siècle, puis au xiii^e siècle, sous l'archevêque Jean de Bernin (1221-1266) et au xvi^e siècle sous l'archevêque Pierre Palmier (1528-1554).

Sous Jean de Bernin elle s'appelait encore « Basilica beatæ Mariæ vetus », Sainte-Marie ou Notre-Dame-la-Vieille, ce qui montre que sa consécration remontait à une époque fort reculée.

Elle fut ensuite désignée dès la fin du xiii^e siècle : « Notre-Dame-de-la-Vie » par déformation de « La Vieille » et elle garda ce nom jusqu'en 1793 date à laquelle le culte y fut aboli comme dans toutes les autres églises de Vienne. Son dernier curé fut Malet, curé constitutionnel, qui eut des démêlés avec son collègue Reymond, curé de Saint-Georges, qui fut évêque constitutionnel de l'Isère à Grenoble (56).

On sait ce que devint Notre-Dame-de-la-Vie :

- A la fin de l'an II : temple de la Raison ;
- La Société Populaire s'y installa bientôt jusqu'en ventôse an III ;
- En thermidor : tribunal de Commerce et Justice de Paix ;
- En 1822 : musée et bibliothèque ;
- 1834-1865 : restauration du temple d'Auguste et de Livie.



Cliché Perriolat

8. — Eglise Notre-Dame-La-Vieille qui s'appela ensuite Notre-Dame-de-la-Vie.
Ancien temple romain qui fut restauré de 1834 à 1865
(gravure de la fin du XVIII^e siècle)

RESUME ET CONCLUSION DU LIVRE I

Dans l'histoire de la Gaule et de l'Occident en général, la période confuse du v^e siècle et d'une partie du vi^e siècle a été capitale. Plusieurs vagues d'invasion des peuples « barbares » venant du centre et de l'Est de l'Europe entraînèrent la dislocation de l'Empire romain d'Occident, la création sur ses ruines de royaumes germaniques et sa fin définitive après la mort du dernier empereur d'Occident, Romulus, en 476.

Au milieu de ces bouleversements, Vienne, alors grande métropole, a eu la chance exceptionnelle de conserver une tranquillité relative et de maintenir sa prééminence entre Arles et Lyon, les deux autres grandes métropoles de la Gaule du Sud-Est.

Eloignée des frontières et des zones de passage des « Barbares », Vienne n'eut déjà pas à subir le choc des *Grandes Invasions* au début du v^e siècle (Vandales, Suèves, Alains) qui fut si destructif à partir du Rhin, en Loraine, Champagne, Aquitaine surtout.

Lorsqu'en 468, les *Burgondes* occupèrent Vienne, il y avait déjà 25 ans qu'ils avaient été installés (en 443) en *Sapaudia* (Savoie, Suisse romande) avec l'accord de Rome en tant que fédérés (troupes auxiliaires) moyennant une attribution de terres aux guerriers burgondes — les *Faramans*. Ce fut le *Royaume concédé*.

Auparavant de 411 à 443, ils avaient vécu en Rhénanie, c'est-à-dire dans une région également très romanisée, ils étaient donc depuis longtemps en contact avec la civilisation romaine et avec les populations gallo-romaines.

L'histoire et la tradition sont d'accord sur le fait que les Burgondes furent parmi les plus doux des « Barbares ». Il est vrai qu'ils furent peu nombreux après le désastre de 436 contre les Huns et les Germains auxiliaires d'Aetius, patrice romain. On a estimé qu'ils ne devaient pas dépasser alors 50 000, dont 20 000 guerriers. Leurs ardeurs belliqueuses s'étaient bien émoussées et

leur transfert en *Sapaudia* par Aetius fut une sorte de sauvetage, au moins provisoire, de ce petit peuple originaire de Sandinavie.

Les Viennois craignaient de se trouver en face de barbares sauvages et en fait le premier contact les terrorisa : leur taille plus grande que celle des Gallo-Romains, les vêtements en peaux de bête, collants et courts, leurs longs cheveux graissés au beurre rance, leurs manières primitives. On s'attendait au pire.

On a bien signalé l'incendie du Palais impérial (ou sénatorial), mais les textes hagiologiques ont sans doute exagéré l'événement : l'arrivée de quelques centaines de guerriers « barbares » dans la nuit précédant Pâques 468, munis sans doute de torches enflammées, a certainement ému la petite ville de quelques milliers d'habitants, mal protégée alors par la petite enceinte du Bas-Empire.

Et puis on s'aperçut vite qu'ils ne recherchaient pas la bagarre ni le pillage et tout semble s'être passé assez calmement ; aucun texte ne parle de violence pas plus d'ailleurs que de résistance des Gallo-Romains, sans moyens de défense, l'armée était depuis longtemps composée à peu près uniquement de fédérés « barbares ». Ils n'étaient que de grands diables désirant surtout fêter dans la joie et l'ivresse leur occupation — le repos du guerrier —, il ne s'agissait pas de conquête, donc pas de combats.

Saint Mamert, le calme revenu, put alors décider les prières et les processions en reconnaissance envers Dieu qui avait épargné la ville et ses habitants. Les *Rogations* étaient instituées, elles s'étendirent peu à peu dans la chrétienté.

L'Histoire et l'Archéologie montrent que notre région ne fut pas une région de peuplement burgonde, comme les hautes vallées du Doubs, de la Saône et de l'Yonne et la Suisse romande. Vienne étant située en *Royaume magistral*, aucune distribution de terres ne fut faite aux Burgondes ce qui élimina un grave motif de mécontentement des autochtones. Il faut aussi interpréter dans un sens très restrictif l'expression « nos ancêtres burgondes » que nous avons lue dans une grande revue lyonnaise.

Les rois burgondes furent sensibles à la culture gréco-latine, on a vanté particulièrement l'érudition de *Gondebaud* qui régna au moment de l'apogée du royaume. Ils surent s'appuyer sur la seule autorité en place, l'*aristocratie gallo-romaine*, pépinière des véritables chefs civils et des prélats catholiques.

Cette aristocratie avait pratiquement le monopole de la culture, de l'éducation, elle constituait une caste fermée peu nombreuse de riches propriétaires terriens. Elle était seule à pouvoir jouer un rôle en face des Burgondes.

La classe moyenne constituée en grande partie de paysans, écrasés d'impôts sous l'Empire décadant, ils s'étaient reconvertis en vendant leurs propriétés aux grands propriétaires qui en échange de leur protection, recevaient des redevances en nature ou en argent. Ils ne pouvaient pas quitter leur emploi sans l'accord du maître : bien que de condition libre, ils étaient devenus des *serfs*.

Les petits *artisans* et *commerçants* des villes étaient peu nombreux, ils étaient essentiellement au service des riches propriétaires et de l'Eglise — constructions, réparations — et du clergé très nombreux.

Les *esclaves* ne jouaient aucun rôle politique bien que, grâce à l'influence grandissante de l'Eglise, ils purent être affranchis de plus en plus.

Notre conscience moderne ne saurait être tendre envers cette aristocratie et pourtant grâce à elle, l'occupation barbare ne se fit guère sentir, elle maintint l'ordre établi, elle sut adroitement conseiller les autorités burgondes et rendit sûrement plus douce la nouvelle servitude.

Les derniers rois burgondes et, en premier, le grand Gondebaud, surent élaborer et mettre en place une œuvre législative importante qui tendait à rapprocher les différentes populations. La loi était égale pour tous et Montesquieu considéra la *Loi burgonde*, dite Loi Gombette, en souvenir de son principal auteur, comme la meilleure entre toutes celles des « Barbares », car les Francs et les Wisigots mirent aussi en place des lois.

Cette loi burgonde fut longtemps respectée, au moins dans une partie des anciens territoires burgondes jusque vers le ix^e siècle, donc bien après la conquête franque.

L'aristocratie, qui fut d'abord inquiète, sut sonder les « Barbares », un *modus vivendi* s'établit et les grands Gallo-Romains purent, au moins encore quelques temps, continuer leur vie facile, voire luxueuse, comme avant l'occupation.

L'Eglise fut le véritable ciment de l'unité gallo-romaine et devint, grâce à ses grands prélats, l'instrument politique gallo-romain. Elle put d'autant mieux jouer ce rôle qu'elle neutralisa vite certains anciens sénateurs restés encore hostiles à la nouvelle religion.

On a vanté spécialement le rôle important que joua *saint Avit* auprès de *Gondebaud* et surtout de son fils, *Sigismond*, qu'il baptisa.

Bien sûr, la théologie joua un grand rôle dans les conversations nombreuses et importantes et les lettres dont certaines sont venues jusqu'à nous, mais les questions judiciaires et administratives furent aussi débattues ; le caractère modéré de la loi burgonde qui réglementa la vie de nos aïeux a été dû, n'en doutons pas, en grande partie au prestige de *saint Avit*.

Métropolitain le plus écouté de Burgondie, il sut, par des relations privilégiées auprès du pape, de l'empereur de Constantinople, des grands prélats des Gaules et de l'Orient, conseiller les rois burgondes avec intelligence et avec tout le poids de sa haute renommée.

Saint Avit eut pourtant un échec important, puisque, malgré ses sollicitations nombreuses et pressantes, Gondebaud refusa le baptême public, bien qu'il acceptait le baptême privé que n'auraient pas connu ses chefs et ses guerriers. *Saint Avit* comptait ainsi entraîner le peuple burgonde au baptême.

Avant *Clovis*, de quel poids aurait pu être l'Eglise en faveur des Burgondes pour la suite des événements, mais on ne récrit pas l'histoire.

La vraie chance de Vienne, c'est d'avoir eu de très grands prélats, comme *saint Mamert* et surtout *saint Avit*. Son œuvre littéraire reste prodigieuse pour l'époque et malgré la destruction massive des documents écrits de l'époque et de celle qui va suivre.

L'époque burgonde aurait pu être pour Vienne une époque de paix complète sans le siège de l'an 500 par *Gondebaud* pour battre son frère *Godegisel* qui l'avait trahi et s'était réfugié dans la ville. Certains sénateurs gallo-romains avaient pactisé avec *Godegisel*. C'est au cours de ce siège que se situe le fameux événement du passage des soldats de *Gondebaud* dans un grand aqueduc et leur entrée inattendue dans la ville. Cet événement a été repris dans la fameuse chanson de Gestes de Girard de Vienne. *Godegisel* a été tué, peut-être dans l'église établie dans l'ancien temple d'Auguste et de Livie, ainsi que les traitres, burgondes et sénateurs.

Il ne semble pas que ce siège ait été long et destructif, la vie reprit rapidement son cours.

L'Eglise était en plein développement, on comptait alors une quinzaine d'églises — paroissiales ou monastiques — construites pour la plupart au v^e et au début du vi^e siècle. La *vie monastique*, commencée surtout avec *saint Mamert*, atteindra son âge d'or au vii^e siècle comme nous le verrons.

Ceci se produisit aussi dans d'autres métropoles des Gaules, mais un tel nombre de lieux de culte dans une ville de quelques milliers d'habitants est caractéristique du niveau de la foi des Gallo-Romains à Vienne, et de la grande tolérance des Burgondes ariens.

A part Notre-Dame-la-Vieille (qui s'appellera plus tard Notre-Dame-de-la-Vie), actuellement Temple d'Auguste et de Livie, il ne reste que des fondations et quelques ruines de quelques-unes des églises citées.

De l'ancien baptistère de saint Avit, construit à l'emplacement de l'actuelle place SaintPaul, on peut sans doute se faire une idée avec le baptistère de Riez — en Provence — construit à la même époque et encore en bon état grâce à de bonnes restaurations.

Malgré les affirmations de certains historiens, aucun texte ne précise que Vienne fut la capitale burgonde, ce fut certainement Lyon. Par contre Vienne dut être résidence privilégiée (comme Genève) compte tenu des nombreuses relations entre saint Avit et Gondebaud (puis Sigismond) et le fait que saint Avit resta à Vienne et conserva une certaine prééminence sur son collègue de Lyon. Cela conféra à Vienne un rôle important.

Après 65 ans d'histoire burgonde de Vienne, particulièrement riche, la défaite de *Godomar* en 533 va marquer la déchéance politique de Vienne pour plusieurs siècles, jusqu'à la dislocation de l'Empire de Charlemagne et la mort de l'empereur Lothaire I^{er} en 855, puis la création du royaume de Boson, enfin le royaume de Bourgogne avec Conrad, Rodolphe III.

Le résultat essentiel de cette première création d'un royaume burgonde sera la conservation du nom de *Bourgogne* car ses habitants tinrent fermement à se distinguer des Francs du Nord et des Aquitains du Sud-Ouest.

Les régions baignées par le Rhône hésiteront longtemps entre la Bourgogne et la Provence, particulièrement Vienne qui se résignera enfin à devenir dauphinoise alors que *sa vocation était et reste encore rhodanienne*.

LE CONSEIL D'ADMINISTRATION DES " AMIS DE VIENNE "

EN ASSEMBLEE GENERALE DU 10 AVRIL 1975

Présidents d'Honneur (à vie) :

M. Charles JAILLET - Ancien Président
M. Paul MICHALON - Ancien Président

Comité de Patronage :

M. Gabriel CHAPOTAT - Membre du C.N.R.S. - Fondateur,
Co-Directeur du Centre de Recherches Archéologiques
Mlle Catherine COFFRANT - Bibliothécaire de la ville
M. André PELLETIER - Docteur ès-Lettres - Maître de conférences à l'Université de Lyon II - Co-Directeur du Centre de Recherches Archéologiques
M. Joannès RUF - Conservateur des Musées
M. Serge TOURENC - Directeur adjoint de la Circonscription Archéologique
M. André VIGIER - Président du Syndicat d'Initiative

BUREAU

Date de réélection

<i>Président :</i> M. Marcel GOURDANT - Commerçant - VIENNE	1977
<i>Vice-Présidents :</i> M. André HULLO - Professeur d'Histoire au Lycée de Vienne	1978
Mlle Elisabeth JOSSIER - Professeur Honoraire - VIENNE	1976
M. François RENAUD - Professeur d'Histoire au Lycée de Vienne	1976
M. Marcel PAILLARET - Ingénieur - VIENNE	1976
<i>Secrétaire Général :</i> M. Joseph GARON - VIENNE	1978
<i>Secrétaire Général Adjoint :</i> M. Louis BLANC - Ingénieur Chimiste - SAINT-ROMAIN-EN-GAL	1977
<i>Trésorier :</i> M. Félix JACOB - VIENNE	1977

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

M. Charles Bellet - Archiviste de l'Hôpital - VIENNE	1977
M ^e Emile Datry - Avocat - VIENNE	1976
M ^e Charles Frecon - Notaire - Vienne	1976
M. Jean Gueffier - Adjoint au Maire de Vienne - Conseiller Municipal	1978
M. Jean-François Guillet - Licencié ès-Sciences - SAINTE-COLOMBE-LES-VIENNE	1978
Dr Jean Hassler - Médecin - VIENNE	1978
M. Jean Perriolat - Chimiste - VIENNE	1976
M. Louis Raibaud - Receveur Honoraire d'Enregistrement - VIENNE	1976
M ^e Antoine TERRASSE - Huissier de Justice - VIENNE	1976

Commissaires Adjoints :

M. Jean-François Grenouiller - Licencié ès-Lettres - LES CÔTES-D'AREY (Commission Bibliothèque)	1977
M. Gérard André - Employé de Banque - CHUZELLES (Commission Propagande et Finances)	1977
M. Michel Tranchand - Cadre Administratif - VIENNE (Commission Propagande et Sorties)	1977

Avez-vous réglé votre abonnement de 1975

Nous vous rappelons que l'abonnement au bulletin de la Société des " Amis de Vienne " est souscrit pour l'année en cours.

Pour aider notre secrétaire bénévole, pour nous permettre de vous servir de bons bulletins... AIDEZ-NOUS en réglant dans le plus bref délai votre abonnement de 1975, si ce n'est pas encore fait et FAITES ABONNER VOS AMIS.

Prière de nous retourner la fiche ci-dessous avec le montant de votre abonnement.

FICHE D'ABONNEMENT AU BULLETIN DES " AMIS DE VIENNE " POUR L'ANNEE 1975

NOM : Prénoms :

Adresse exacte (pour l'envoi du bulletin par poste) :

.....

.....

TARIF ABONNEMENT :

<i>Abonnement de soutien</i>	100 F
<i>Abonnement normal</i>	50 F
<i>Etudiants - Retraités</i>	30 F

A retourner accompagné du règlement par :

chèque bancaire ou par C. C. P. LYON 185-71 à l'adresse :

" AMIS DE VIENNE " - Syndicat d'Initiative - Cours Brillier
38200 VIENNE

Sortie d'Été et programme de nos manifestations au verso

PROGRAMME DES ACTIVITES DU QUATRIEME TRIMESTRE 1975

JEUDI 9 OCTOBRE :

18 heures : Hôtel de la Poste, exposé de M. Jean VAGANAY :
« *L'industrie textile viennoise* ».

SAMEDI 18 OCTOBRE :

Sortie d'automne (réservée aux sociétaires, familles et invités).

Visite de deux châteaux de la région de Crémieu. Un car sera organisé. L'inscription pour le car, aussi bien que pour les participants en voiture privée sera obligatoire avant le 14 octobre. Nombre de participants limité.

Frais par personne - car et inscription : 12 F.

Inscription avec déplacement individuel : 2 F.

14 heures : Départ devant le Syndicat d'Initiative.

15 heures : Visite du château de Bonce, commune de Satolas et Bonce (38), commentée par son propriétaire, M. De Bellescize.

16 h 30 : Visite du château de la Poype de Serrières, commentée par l'un de ses propriétaires, M. Renaud.

JEUDI 6 NOVEMBRE :

20 h 45 : Salle des conférences de la Chambre de Commerce, exposé de M. Gilbert TOURNIER, Président de la « Vallée Impériale », ancien Président de la Compagnie de Navigation du Rhône, sous le titre :

« *Evocations du Rhône, artère de l'Europe* », avec la projection de deux films : « *Fleuve Dieu* » avec la voix de Pierre Fresnay et « *Les deux parts* ».

JEUDI 4 DECEMBRE :

18 heures : Exposé de M. François RENAUD, Professeur au Lycée de Vienne :

« *La Grèce du passé au présent* ».

